
Dans le Cloître
et
Par le Monde

QUELQUES OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Si femme savait ! Si femme voulait ! (2e éd.)
Montréal, 1917.

S'ils avaient prévu ! Scènes et récits. Montréal,
1909. Ill.

Les manifestes électoraux. Comédie. Montréal,
1909.

Par la lutte et par l'amour. Nouvelle. Montréal,
1909.

L'invincible obstacle. Nouvelle. Montréal, 1912.

S. Antoine de Padoue et les Canadiens-français.
Québec, 1911. Ill.

*Echos héroï-comiques du naufrage des Anglais
sur l'Isle-aux-Oeufs en 1711.* Québec, 1910.

Victoires et chansons. Québec, 1913.

Entrez donc ! (4e éd.) Montréal, 1917.

De la mort à la vie. Montréal, 1916.

Pieuse union en l'honneur de S. Joseph. Lille,
1923.

Horizons et pensées. Montréal, 1925.

Pour les Treize mardis. (2e éd.) Montréal,
1925. Ill.

Dans le Cloître et par le monde. Québec, 1925.

R. P. HUGOLIN, O. F. M.

Dans le Cloître et Par le Monde



LA REVUE FRANCISCaine
964, Rue Dorchester Ouest
MONTRÉAL

—
1925

Nihil obstat

Fr. Theodoricus Paré, o. f. m.

Fr. Philippus Lecompte, o. f. m.

Censor. del.

Marianopoli, die 17a et 21a augusti 1925.

Imprimi potest

Fr. Joannes-Joseph Deguire, o. f. m.

Com. prov.

Marianopoli, die 21a augusti 1925.

Nihil obstat

Canon. Aemilius Chartier,

Censor librorum.

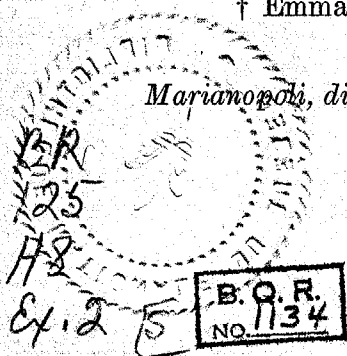
Marianopoli, die 4a septembris 1925.

Imprimatur

† Emmanuel Alphonse, V. G.,

Auxiliaire de Montréal.

Marianopoli, die 5a septembris 1925.



*A la mémoire de ces
deux amis
qui me furent si chers
et si bons*

LE PÈRE BENOIT SALVAIL
LE PÈRE JULIEN BOUCHER

PREFACE

L'accueil aimable fait à mes Horizons et Pensées il n'y a pas un an, me fait espérer que le modeste glaneur peut sans trop d'hésitation lier une nouvelle gerbe. Je l'offre cette fois aux abonnés de la Revue Franciscaine.

Le présent volume est de même inspiration que Horizons et Pensées. En pourrait-il être autrement ? L'homme n'est-il pas toute sa vie semblable à soi-même ? Ses actions répètent ses actions et ses écrits aussi. Peut-il voir par d'autres yeux que ses yeux—quelles que soient les scènes qu'il contemple — , sentir par une âme étrangère à la sienne devant toutes choses ? Or, d'avoir vu avec mes yeux et senti avec mon âme, cela lie dans une certaine unité, me semble-t-il, tous ces écrits, par ailleurs fort diversifiés.

Et tous ils sont le fruit de la douleur et du labeur désespéré.

Vous plairait-il de lire une note intime que je jetais sur le papier il y a vingt ans ?

« Quand je lis que tel écrivain ou tel savant ne voulait dérober une minute au labeur, et que j'apprends son règlement de vie, où seize heures sont chaque jour consacrées au travail; quand je constate la somme d'ouvrage abattue par la volonté et l'énergie de ces hommes; quand je vois encore que celui-ci ou celui-là trouve du temps pour s'occuper de sa profession, écrire un livre et donner des articles aux revues; quand je songe à la besogne que moi-même pourrais entasser en ne perdant pas de temps, oh! comme je brûle alors du désir de ne perdre une minute. Et en définitive je n'avance à rien; comme ce malheureux ouvrier plein de bonne volonté qui ne demande qu'à travailler et partout se voit refuser le service de ses bras, ainsi mon désir d'utiliser les heures qui s'enfuient se heurte à des déboires cruels et démoralisateurs. Etudier, je le veux, mais ma mémoire ingrate ne retient rien; quelle avance? Ecrire, c'est mon rêve; mais ma plume, au service de facultés malades et impuissantes, s'évertue en de stériles efforts. Et cependant le désir tenace de travailler et de ne pas perdre de temps me harcèle, toujours j'y cède, et de nouveau je m'évanouis en d'infructueuses tentatives. C'est ma vie. Malgré tout je ne puis me résigner à n'es-

sayer pas sans trêve; mes efforts vains ne me rebutent pas; ils me stimulent à vaincre mon impuissance coûte que coûte. Et cela me tue...»

Et cela excuse sans doute le tâcheron de n'avoir pu lier qu'une pauvre glane. Mais cette glane a été ramassée dans le champ de la souffrance — et la souffrance comme le travail ne sont-ils pas dignes de quelque sympathie ?

LE PREMIER NUMERO DE L'*ACTION SOCIALE*

Beaucoup de collectionneurs ont-ils la bonne fortune de posséder, du numéro-programme d'un quotidien, le tout premier exemplaire sorti des presses ?

J'ai cette bonne fortune, et celle très appréciable d'avoir été le lecteur du premier exemplaire du numéro-programme de l'*Action Sociale*. Aussi le conservé-je précieusement, d'autant qu'il se trouve être le premier exemplaire qui ait franchi le Saint-Laurent. Et de tout cela il n'y a point de doute.

Le samedi 21 décembre 1907, je devais prendre à Lévis le train de 4.10 heures en destination de Nicolet. J'avais l'immense regret de quitter Québec sans avoir pu au moins lorgner la fameuse *Action Sociale* qui, si longtemps attendue, sortait ce soir même pour la première fois.

C'avait été le grand évènement de la semaine. A quatre heures tous les esprits étaient donc

dans l'attente aiguë du numéro-programme. Quelle mine aura le fameux journal? ressemblera-t-il aux autres? contiendra-t-il des nouvelles de chiens écrasés, des articles sur le sport, etc., etc. . .

Sur le bateau traversier se tenait un groupe, parmi lesquels l'abbé Fillion, du Séminaire, dont les gais propos ne disaient en rien le terrible secret qu'il portait en son esprit, lui qui venait d'analyser les viscères de la malheureuse épouse de Rochette, et qui, comme la chose est devenue publique, y avait trouvé le fatal arsenic—d'autres encore que je ne connaissais pas.

De l'analyse, ils ne disaient rien, ce qui se conçoit; de l'affaire Rochette, pas un mot, ce qui ne se concevrait pas du tout, s'il n'y avait eu la grande, l'unique affaire du premier numéro de l'*Action Sociale*. Et ce qu'ils en parlaient ! Eux, comme moi, laissaient Québec avec le regret très vif de ne savoir même pas quelle apparence aurait le journal. Les mieux renseignés, ceux qui tenaient l'oreille des rédacteurs, et qui pour lors semblaient au vulgaire sortir du conseil des dieux, donnaient quelques détails sur les difficultés ultimes et imprévues du premier tirage. Je ne sais plus quoi : peut-être l'inexpérience des pressiers, ou encore une certaine hé-

sitation dans les rouages des rotatives flambant neuves.

Je me résignais donc à mon infortune. Le malheur d'autrui adoucit le sien propre... quand on a l'âme méchante. Or j'ai l'âme bonne, et je compatissais aux angoisses qui en ce moment devaient faire suer à grosses gouttes le personnel entier du nouveau journal. Coûte que coûte, il faut qu'il sorte, il faut qu'il sorte ! Le public attend depuis des mois ; depuis trois semaines il est entendu que le journal montrera sa face au public ce soir même, 21 décembre. On ne peut se dédire, ce serait un désastre ! Et l'effet moral donc !

L'*Arriéré* de lundi matin publierait une dépêche de Rome, avec ce titre abominable :

(Dépêche spéciale)

L'Action Sociale supprimée

Rome, 22.—Au dernier moment un cablogramme du Pape "aurait"—dit-on—interdit la publication du fameux journal clérical... etc., etc...

Misère de misère ! Non ! Non !!... A tout prix le journal paraîtra... Et chacun sue, et les presses geignent, et Laflamme et Héroux se font

pressiers, et Dorion active l'expédition, tandis que l'abbé Roy, tenant en main une montre avec des indicateurs de chemins de fer étalés devant lui, crie à tout ce monde affolé :—« Encore vingt minutes!... un quart d'heure!... huit minutes!... 2 minutes et 20 secondes... trop tard pour la rive Sud...! »

Je voyais cette scène très nettement du traversier. Il me semblait que tout cela se mirait dans les glaces qui entouraient le bateau, et comme j'ai l'âme bonne (je l'ai déjà dit), je compatissais aux angoisses et à l'affolement des gens de la rue Sainte-Anne.

Les plus à plaindre, ce n'étaient pas les abonnés, ni moi, mais eux, les gens de l'*Action Sociale*. Et je me résignais à mon sort—car il y avait plus malheureux que moi.

Je me résignais, mais mon regret n'en était pas moins immense, et c'est avec un grand soupir de découragement que je montai à bord du train. Un chacun regardait par les fenêtres les colis et les caisses que transportaient les employés de la gare. Peut-être la « malle royale » n'avait-elle été transbordée que par le bateau de quatre heures, tandis que nous avions pris le bateau de trois heures et trente. Cela arrive parfois. En ce cas il y aurait encore une chan-

ce... Mais non ! Le courrier était venu par le bateau, et il n'apportait pas l'*Action Sociale*.

Quatre heures et dix ! *All aboard ! All aboard !*... Chacun pousse un soupir de découragement final et courbe la tête sous le destin, tandis que le train s'ébranle, laissant derrière lui l'*Action Sociale*. A ce moment un homme, qui arrive à la course du bateau, saute sur le marchepied du char que j'occupe, et quelques secondes après surgît à mes côtés, tout essoufflé, « encapoté » et sentant le froid, l'abbé Lortie.

Sur son visage erre un sourire mystérieux et triomphateur... D'instinct chacun se tourne vers lui comme vers le pourvoyeur certain d'un bonheur...

Il ne dit pas un mot, mais ouvrant une minuscule sacoche, il en tire quelques exemplaires de l'*Action Sociale* !

Avec majesté et conscient du grand acte qu'il accomplit, il m'en remet un exemplaire — et même deux — dont l'un imprimé seulement au recto, et l'autre à demi effacé, les presses n'étant pas encore bien calées !...

Puis l'abbé Lortie remet le reste aux mains avides qui se tendent vers lui. C'est, d'un bout du char à l'autre, une exclamation de surprise et

de joie. Pour un peu chacun aurait sauté au cou de l'excellent abbé!

L'Action Sociale! l'Action Sociale!... Il n'y a pas d'indifférent, tout le monde est debout, et les moins fortunés tendent des yeux et des mains avides vers les quelques feuilles que les heureux propriétaires déploient et tiennent bien haut pour satisfaire l'avide curiosité des voyageurs...

Pour se procurer ces quelques spécimens, l'abbé avait risqué de manquer le bateau de quatre heures et le train. Debout près des pressiers, il avait guetté les premiers numéros et avait eu juste le temps de courir au bateau. Une seconde plus tard c'eût été trop tard. Son dévouement fut apprécié comme il le méritait.

L'excellent abbé fut acclamé, remercié, félicité. Il jouit de son triomphe en fort, avec tranquillité.

J'emportai mes précieux spécimens au Séminaire de Nicolet, où, grâce à eux, je procurai le même bonheur et produisis la même sensation que l'abbé Lortie sur le train de l'Intercolonial.

Je fus salué par cette apostrophe lancée en chœur :

—« Vous venez de Québec... Eh bien ! — *l'Action Sociale?*

— Vous ne la recevrez que lundi ou mardi... mais j'en apporte providentiellement deux exemplaires...

— Ah ! *Deo gratias* !... nous sommes sauvés ! »

...Et comme j'écris ces réminiscences, je revis avec délices la félicité où cette annonce et la vue de mes exemplaires plongèrent tous ces messieurs...

DE MONTREAL A QUEBEC

(en 1904)

Depuis six ans ma cellule est au couvent de Montréal; l'obéissance m'en arrache pour m'envoyer résider en celui de Québec, où je débute-
rai dans le ministère par la prédication de retraites. Je m'y rends par le chemin de fer du C. P. R., en seconde, avec à mes côtés les pères A. et R., et au cœur des appréhensions.

En route. Le père R., aimable: Vous serez bien à Québec.—Je l'espère.—Les gens de Québec sont bons, pleins de foi, sympathiques. — Tant mieux.—Des gens comme il faut, et veulent que nous le soyons. Nous observent, remarquent nos façons d'agir, censurent, rapportent... Ainsi, étant en mission, dès avant votre retour au couvent on y saura les balourdises que vous y aurez commises (merci du peu!); c'est gênant...

Gênant! le délicieux euphémisme, et c'est dit d'un timbre si blanc, si blanc... Je me tais, pour ne pas maudire les Québécois, tout le

monde et mon sort. Or, à ces gens il faudra prêcher.

Le Père R: Mais ce sont gens doctes, à qui il faut du sérieux; ils n'aiment pas le fla fla, les choses en l'air. Leur parler sagement, uniment. Ils rient (et de toute évidence le cher père rit en leur compagnie) de ces prédicateurs qui veulent leur en faire accroire. Du sérieux, du sérieux, vous dis-je. Tenez, le père X. et le père Y. Ils n'ont pas de prétentions (c'est bien le moins!), ils prêchent avec bon sens, et ce qu'ils sont aimés !...

Horreur! et j'ai envie de pleurer. Je me sens livré, impuissant, à une troupe de bourreaux chargés de me torturer. J'ai le cœur rempli de larmes et d'antipathies. Je les refoule, héroïquement; un cri, un seul cri, pour me soulager: C'est stupide! L'enthousiasme de l'excellent père R. s'en va piquer une tête dans les eaux refroidissantes du Lac Saint-Pierre. Cela fait, je m'étends sur la croix qui m'est préparée. Cependant, je me raisonne intérieurement, et je me dis qu'après tout les Québécois, pour autant que je me les rappelle — je les ai fréquentés voilà sept ans—, sont composés d'un corps et d'une âme, à peu près comme le commun des mortels, et qu'on ne les connaît pas ou qu'on les

méconnaît et qu'on les dénigre, en les représentant comme des manières de commères ou de Jupiters olympiens. Cette réflexion de bon sens leur rend mes sympathies, je les entends qui me crient, vengés : « C'est cela. Très bien ! » et je me sens de leur parti contre le parti... l'autre parti ; mon cœur se dilate et s'épanouit, et je deviens presque joyeux, malgré le temps qui tourne au triste. Une pluie violente cingle les vitres du wagon, et s'y imprime en longues cicatrices comme, sur des épaules nues, les lanières d'un fouet. Le mauvais temps nous arrive de Québec, dont l'horizon, encore à vingt lieues, est de boue. Un incident vient à propos me distraire.

Dans mon wagon voyagent, depuis Montréal, installés à ma gauche, un bonhomme et sa vieille. Petits rentiers, évidemment, et ménage à deux, ils en sont le type ; le vieux porte son état sur sa personne : torse avantageux, jambes et bras, tête et traits pacifiés par l'habitude du fauteuil et du traintrain uniforme de la vie à deux, en une petite maison de petit village. Leur rente est de cent dollars, le taux en est affiché sur l'habit neuf du vieux, marchandé longuement, enfin acheté pour le grand voyage à Montréal. La vieille est toute menue et ridée comme

une pomme rainette au mois de mars; elle regarde obstinément par la fenêtre, très intéressée; aux arrêts elle déclare que ça va vite les chars et contemple les pères, jusqu'à ce que le train se remette en marche. Le bonhomme, lui, ne dit rien et ne voit rien. Il a sur les yeux d'épaisses lunettes bleues, et sur son visage placide, sans vie, de la graisse longuement acquise, qui donne l'impression d'être bien à sa place, là; ce n'est pas une graisse d'occasion, moulée qu'elle est par le facies, durcie par les ans, fort bien entretenue, luisante, rissolante... Oui, tenez, la voici qui s'attendrit, s'amollit... elle fond et se met à couler... Non, c'est une illusion; il fait chaud, la face du bonhomme est seulement moite, elle ne s'amollit pas, et cette graisse qui a l'air de rissoler c'est sans doute de la sueur qui perle...

Le vieux dédaigne la fenêtre; sa tête, sa bouche, son visage, orientés par les verres bleus vers l'avant du wagon, ne regardent nulle part; le corps est immobile, sans raideur. S'il y a quelque chose sur cette figure, c'est de l'égoïsme de petit rentier, qui ne fait que se laisser vivoter au son de l'horloge, tant d'heures le jour, tant la nuit, avec, à heure fixe, la sortie dans le village pour la cueillette des commérages, dé-

gustés ensuite au logis, en d'interminables tête à tête avec sa vieille, et les repas au bout. Or cette inertie d'expression, ce calme plat m'agacent, et je me prends à souhaiter voir le visage du bonhomme sortir de son insignifiante placidité...

Ça y est!... Les rentiers ont dépassé leur station sans qu'ils s'en aperçoivent!... La mère regardait bien pourtant ! Le vieux, lui, dédaignait de paraître avoir une telle préoccupation. Quand on revient de Montréal, où l'on a déambulé sans trop s'égarer, sous la conduite des cousins de la ville, on ne va pas, non, on ne va pas avoir l'air de chercher son village le long du chemin de fer. Fi donc ! la station où il faut descendre on y arrive sans en avoir l'air, on la reconnaît assez tôt pour ne pas la manquer, on descend bonnement, sans hâte... il faut avoir l'air de voyageurs, quoi ! Et voilà comment la vanité de mon rentier lui fit manquer son village. Je ne sais trop comment il s'aperçut de l'accident. J'épie son visage ; je le vois bouger, se défiger un instant ; c'est pour se refugier en consternation silencieuse, jusqu'à la station prochaine, où mes rentiers descendent, sur l'avis du chef du train. Il est certain que cet évènement comptera dans leur existence.

La contrée change d'aspect ; l'uniforme plaine sablonneuse des Trois-Rivières se relève, s'abaisse, se creuse en vallées et s'élève en côtes, et verdit et se boise. Le paysage s'embellit, c'est de bon augure et me rend impatient d'arriver. Voici Lorette... Sainte-Foy... Québec; nous y sommes. Comme le train longe de loin le pied du cap, j'ai le temps de contempler, de trouver beau et d'aimer le monastère, dont la masse grise solitaire là-haut fait grand effet. Mon cœur grimpe à la course la falaise pour aller embrasser tous les cœurs de mes frères derrière ces murailles... Je dis mon cœur, car mon corps, hélas, devra s'y rendre par les tramways de Québec, qui arriveront sûrement à destination... avec leurs passagers assez patients pour attendre, monter, descendre, attendre encore, remonter et redescendre... C'est l'exercice auquel, durant près de trois quarts d'heure, nous nous livrons sous la pluie fine. A l'encoignure de la Côte du Palais et de la rue Saint-Jean où nous attendons, je lève timidement l'avant-bras et à peine l'index pour indiquer au père R. certain édifice — l'église anglicane, je crois. Prompt comme l'éclair et tout apeuré, le bon Père me colle le bras au flanc : « Si l'on vous voyait ! »... Je recon-

nais humblement mon impolitesse grande, et moi-même, tout effrayé, je regarde autour de nous pour m'assurer que mon geste inconvenant n'a pas été remarqué. Il y a bien là une demi douzaine de femmes qui font le pied de grue comme nous et qui n'ont pu ne pas remarquer un geste aussi inconsidéré. Chose étrange, elles n'ont pas l'air d'être scandalisées; je crois même, ma foi, qu'elles ne se doutent pas de la gravité de mon délit... Des étrangères, sans doute, des Montréalaises émancipées venues par le même train que nous...

.....
Au couvent. Enfin, j'ai fini de dire du mal. Nous arrivons pendant la Bénédiction du S. Sacrement. Le Père Gardien est absent; en son lieu et place le Père Vicaire nous bénit, puis le cher père O. et son verbe s'emparent de moi. En un clin d'œil et un tour de pied j'ai tout vu, tout admiré. De la galerie nous jouissons du spectacle de l'orage qui vient d'éclater. Tout le ciel, des Laurentides à nous, et des étoiles à la terre, cet espace immense est rempli d'éclairs qui le sillonnent dans tous les sens, s'éteignant à de brefs intervalles, juste le temps de laisser reposer la vue. Le tonnerre fait silence pour ne pas distraire notre contemplation.

...Aujourd'hui, surlendemain. Je vais me jeter au travail pour chasser l'ennui. La bibliothèque est bien pauvre des beaux livres que j'aimais tant à Montréal, que je voulais lire, et que je ne lirai pas.

LA MORT DE TARDIVEL

Tardivel est mort ! Je m'attendais à cette mort, et elle me stupéfie, comme une chose impossible à admettre. Il y avait pourtant un an que cet homme était atteint de maladie mortelle. Voilà plutôt vingt ans qu'il a commencé à mourir ; vingt et quelques années de travail forcé et de concentration d'esprit, voilà le mal qui l'a tué. Dans ses voyages d'Europe, entrepris avec le dessein de se reposer, la pensée de son journal, m'assurait-il l'autre jour, ne le quittait jamais ; vraie tunique de Nessus, elle a lentement mais à coup sûr consumé ses forces.

Durant sa maladie même la pensée de son journal ne l'a pas quitté. Plus d'une fois il voulut reprendre la plume et faillit mourir de cet effort physique. Il se mit alors à dicter, et cela lui fut possible, ce qu'il n'avait pas espéré avant d'en faire l'essai. On peut donc dire qu'il est mort sur la brèche, puisque l'avant-dernière

livraison de la *Vérité* contenait des écrits dictés par le journaliste mourant, revendication suprême des droits des catholiques au Nord-Ouest; derniers cris d'un homme qui n'a combattu toute sa vie que pour la cause de Dieu.

La mort n'a pas surpris Tardivel. Le Seigneur n'est pas venu lui demander son âme comme un voleur dans la nuit; il devait cela à l'homme juste, au serviteur fidèle. Muni dès l'été dernier de l'Extrême Onction et rendu sans tache par la purification à fond qui la précède, Tardivel était prêt à déposer sa vie depuis six mois; depuis lors il vivait dans l'attente résignée du dernier jour.

Et maintenant que ce jour est venu, je ne puis l'admettre. C'est pour moi—et pour bien d'autres—de la stupeur. Comment donc est tombé ce fort qui sauvait Israël! C'est comme si cette journée tournait une page de notre vie nationale, que nous lisions depuis longtemps sans l'avoir achevée : la mort nous l'arrache des mains. Tardivel était directeur d'opinion, de pensée; la *Vérité*, c'était comme son incarnation; il ne venait pas à l'esprit que l'un pourrait survivre à l'autre. Et voilà que la séparation est consommée. Nous lirons encore la *Vérité*, et le nom de Tardivel n'y sera plus! Cela

brise le cœur, qui s'en va dans la tombe du disparu s'enfouir avec lui et pleurer ses restes.

* * *

Cette mort évoque en outre pour moi des souvenirs personnels, et remue au fond de mon être des choses intimes comme sont les circonstances liées à une vocation religieuse.

C'était en 1897. J'étais, depuis le mois de décembre 1896, dans ma famille, après avoir sottement quitté le collège. J'y perdais mon temps et compromettais mon avenir. Je ne savais que faire, et je formais des projets insensés et puérils. Finalement je retournai au collège; c'était, je pense, le 29 avril 1897. Comment serai-je reçu? Un professeur, M. B., était à bord du train. Il me demanda ce que j'avais fait, ce que je voulais faire. « Un journaliste, » répondis-je.

Avant mon départ du collège j'étais en quelque sorte résolu à embrasser l'état religieux. Mon confesseur allait me demander compte du changement dans mes idées. Qu'allais-je dire? Je tranchai la difficulté en lui disant que je jugeais à propos d'aller à un autre. J'allai à M. B. Il me semblait partager mes vues, du moins ne connaissait-il rien de mon passé.

Je le déclare : je dus lutter avec moi-même pour me cramponner à l'idée du journalisme; entre temps les idées de vie religieuse revenaient à l'assaut. M. T., un vénérable octogénaire, était sur son lit de mort. M. G. le visitait; il lui parla de ma « décision », sur quoi M. T. fit cette réflexion : « Tardivel n'est pas immortel. » M. G. me suggéra la pensée de passer quelque temps auprès d'un journaliste, dans l'espèce auprès de Tardivel. Je ne demandais qu'à être raffermi. Je donnai donc à la parole de M. T. et à la suggestion de M. G. tout le poids que je pus : je voulus qu'elles me traçassent ma voie.

M. T. mourut, Tardivel devait assister aux funérailles. Je conçus le projet de passer mes prochaines vacances à la *Vérité*. J'en fis part à M. B., à qui je demandai de me présenter à Tardivel, ce qui eut lieu. J'eus une entrevue d'une demi-heure avec lui. Je ne sais plus du tout de quoi nous conversâmes, en tout cas, il agréa ma proposition de passer mes vacances auprès de lui. Cela ne devait m'engager à rien, d'après M. B. Je pensais quelque peu autrement. Ainsi ma décision d'embrasser le journalisme allait peu à peu s'affermissant. Je me rendis donc à Québec au commencement des vacances.

Ce séjour de deux mois à Québec fut tout un poème d'héroïque timidité et d'honnête bohème... En ce qui concerne mon stage à la *Vérité*, j'y appris à corriger les épreuves, je fis quelque travail de cuisine au journal. Puis Tardivel mit entre mes mains d'enfant sa massue pour assommer le lieutenant-gouverneur, Sir Adolphe Chapleau. Celui-ci avait eu le malheur de donner l'accolade aux Juifs de Montréal; je ne vois plus bien où était la faute. En quelques articles je massacrai consciencieusement le gouverneur; j'aurais massacré n'importe qui et pour n'importe quoi, ayant la conscience très large et l'amour de la gloriole. Le gouverneur cessa son abonnement à la *Vérité*. Je me sentis gonflé d'orgueil à ce désabonnement: j'étais lu à Spencer Wood! Le *Monde*, journal de Montréal, prit avec raison la défense de Sir Adolphe Chapleau, et me fit l'honneur d'une courte polémique. Il me traita de jeune, « évidemment très jeune » écrivain. C'était juste; je n'avais que dix-neuf ans, et j'en montrais au moins quatorze ou quinze. Néanmoins cela me mortifia.

En définitive, cette polémique, dont la seule importance fut celle que lui donna, sans mesure, ma juvénile vanité, ancrâ solidement ma résolution de me livrer au métier de massacreur des

hommes et de la grammaire, que j'avais si brillamment inauguré!

Je retournai au collège après les vacances. Pendant quelques mois encore mes anciennes idées de vie religieuse se présentèrent à mon esprit. En m'y arrêtant désormais je n'avais plus peur d'être subjugué par elles. J'y arrêtai donc mon attention et les discutai dans le calme et devant Dieu, à plusieurs reprises. J'en conclus à ma vocation pour le journalisme, et que mes idées religieuses d'antan étaient affaire de sentiment et d'imagination. Jadis, soumettant mes désirs de vie religieuse à mon confesseur, je m'irritais de ce que, tout en les approuvant, il remettait à plus tard de les confirmer, après examen.

.....
.....

(A ce point du récit de ma vocation religieuse et de ma résistance à l'appel de Dieu, récit tiré presque textuellement du journal que je tenais à cette époque, je crois devoir continuer en transcrivant simplement la suite de mes notes.)

2 mai 1898.

...Je me suis décidé en définitive pour le monde et le journalisme d'une façon calme et

rassurante. Pour l'état religieux, ma raison essayait-elle d'y réfléchir tranquillement autrefois, il me venait des bouffées de sensiblerie et j'étais étourdi par ce cri intérieur : C'est là ! c'est là ! C'était une obsession à laquelle je n'aurais pu me soustraire, en eussé-je eu la volonté.

Je me suis donc décidé contrairement à mes tendances anciennes (j'ai toujours eu cependant de l'attrait pour le journalisme). Ne suis-je pas dans l'erreur ? M. P. l'a prétendu, le prétend encore, et bientôt ne le prétendra plus du tout, car il est à examiner les choses de nouveau. Quant à moi, je n'ai plus à regarder en arrière, mais en avant. Je n'ai plus à hésiter. En avant, à corps perdu ! L'hésitation, d'où qu'elle vienne, ne pourra qu'amortir mon élan, et me rendre malheureux. Donc, pas de faiblesse ! plus un regard en arrière ! mais du courage et de la constance !... J'ai peiné pour tracer ces lignes, pour m'analyser ; je ne veux plus y revenir...

Dimanche 22 mai.

La grâce de Dieu et la Sainte Vierge m'ont conduit chez M. P. ce matin. Pourquoi n'ai-je pas pleuré ? Uniquement parce que je me suis

contraint avec violence. C'est votre grâce, ô mon Dieu ! elle me saisit, je me débats en vain sous son étreinte ; elle me jette à vos pieds dans la vie religieuse. Ah ! il y a *une heure*, la pensée du cloître aurait été rejetée au loin comme un noir fantôme. Il n'est qu'une heure plus tard, et je serais heureux si Dieu m'ôtait la liberté de résister à son appel... (Suivent des notules, jetées pêle mêle, dans le désarroi de tout mon être submergé dans la vérité et la joie :)

...Je ferai un religieux, me dit M. P., parce que j'ai l'esprit droit. M. P. est éloquent, c'est Dieu qui parle par sa bouche.

Si j'ai crié que je faisais un journaliste, c'était pour m'étourdir, pour me forcer à le croire.

Il me vient des bouffées de certitude, de calme, de joie. La nature me paraît plus belle ; les arbres au feuillage déjà formé et que la brise balance réjouissent ma vue et mon âme.

.....

.....

Trois mois plus tard je revêtais la bure des
enfants du Pauvre d'Assise.

Gloire à Dieu !

CHANT DE REPENTANCE

*« Cor contritum et humiliatum,
Deus, non despicies. »*

Ver de terre, abîme-toi de reconnaissance.

J'étais au fond de l'enfer, j'y avais ma place
marquée; j'étais au plus profond.

Vous seul, mon Dieu, connaissez mon iniquité.
Vous êtes l'Infini.

Le Seigneur n'a pas regardé mon humilité:
le néant que je suis est orgueilleux.

Le Seigneur a regardé mon orgueil, il ne l'a
pas éteint dans l'enfer.

Hélas, pauvre pécheur, que tu es froid!

Ta raison à peine peut-elle déduire que tu
devrais être confondu de la miséricorde du Sei-
gneur. Ton cœur est aride.

Tu ne pleures pas tes crimes, tu ne sais gé-
mir, tu es ingrat.

Mais l'amour vient de Dieu qui le donne.

Je suis indigne de ce don. Je suis indigne
d'aimer Dieu.

Mon cœur est de pierre; je prie la céleste rosée de l'attendrir.

La rosée céleste tombera sur un cœur indigne de la recevoir.

J'étais damné. Et cette connaissance ne m'épouvante pas.

J'étais un infâme. J'offensais mon Père.

Et mon Père n'a cessé de me combler de ses grâces.

Mes iniquités sont tombées dans le gouffre de ses miséricordes. Le gouffre est sans fond.

Et le Seigneur m'a quand même et malgré moi appelé à Lui. Ah! que je devrais trembler d'avoir fermé mes oreilles à sa Voix.

Et que je devrais être rempli d'amour et de reconnaissance parce que mon Dieu n'a cessé de m'appeler, moi misérable, plus néant que le néant.

Ah! que mon cœur brûlât d'amour!

Je m'attacherai à la croix.

Je mourrai de la croix.

Le Christ sera mon Maître, mon Tout!

Divin Sauveur, ne rejetez pas la faiblesse de ma reconnaissance.

Vous m'avez lavé dans les eaux de la Pénitence. Noyez-moi dans les eaux de la compas-

sion pour vos douleurs, vos infinies douleurs, et votre infinie Miséricorde, ô Jésus mien!

Mon doux Jésus, mon cœur est sec. Que faut-il pour le transpercer?

Crucifiez-moi, tout indigne que j'en suis.

Que je souffre, que je souffre sans trêve!

Et que votre amour en résulte.

Mais je suis indigne de vous aimer. Vous me plongeriez en enfer, ce serait justice.

Vous feriez de moi un objet de douleur, dont la plus grande serait de ne vous aimer point, et ce ne serait pas juste?

Jésus mon Sauveur, Jésus mon Tout, Jésus mon Amour!

Souffrir, souffrir, toujours et toujours plus pour votre amour!

DU MONASTERE

Du monastère couronnant le cap, le regard court en une seconde sur une ligne de soixante milles d'horizon, du mont brumeux des Eboulements aux sommets boisés du comté de Portneuf. Le cap Tourmente, la côte de Beaupré, richement étalée, Charlesbourg, toujours ensoleillé, les deux Lorette, Saint-Gérard, que l'œil reconnaît à leurs clochers, et bien au delà la plaine semée de paroisses que l'on ne distingue pas, avec les Laurentides dans le fond, emplissent cet espace. Comme avant-plan, à droite, le fleuve fermé, qui d'ici paraît un lac qui aurait des flux et des reflux; puis Québec: Jacques-Cartier, Saint-Sauveur, Saint-Malo, bordés par la plaine verte et légèrement montante, piquée de maisons et de bouquets d'arbres.

Quand l'atmosphère est pure, après un coup de vent du nord, et que la lumière inonde toutes choses, le spectacle se décuple. Les Laurentides se laissent alors pénétrer jusqu'à leurs profonds

lointains ; la première chaîne écarte ses mamelons, les abaisse, et l'œil plonge indéfiniment dans ces vagues tourmentées. Jusqu'où va-t-il ? Il court de monts en monts jusqu'en des contrées inaccessibles, il va à la découverte de régions inconnues. L'imagination bondit de montagne en montagne jusqu'aux pays mystérieux de l'Ungava, jusqu'à la baie d'Hudson.

La vision n'a pas toujours cette acuité. Le ciel est souvent brumeux ou enfumé, à tel point qu'il n'est pas rare que les premières pentes des Laurentides, la plaine, la ville elle-même soient invisibles.



Le monastère est juché sur un coin avancé de la falaise en demi-lune qui divise Québec en la basse-ville et la haute-ville. De cet endroit la haute-ville n'existe pas pour nous. Nous sommes ailleurs qu'à Québec, d'où nous voyons Québec ; il y a pour l'œil la ville-basse — une partie —, ce qui réduit Québec à un gros village, et le monastère. La clôture de notre terrain descendant la falaise et se prolongeant jusqu'à la rivière Saint-Charles, taillerait une tranche de ce village, semble-t-il d'en haut,

presque aussi grande que Saint-Sauveur et Jacques-Cartier.



Il y a des milliers d'années les eaux de la création étaient emmagasinées dans les chaînes des Laurentides — il en reste encore quelques coupes d'éméraude. Alors, du cap où je suis aux montagnes, s'étendait un vaste lac. Les eaux se sont retirées, découvrant la plaine actuelle, visiblement l'approche ascendante aux monts de là bas. C'est ici, plus près, jusqu'à la falaise, que les eaux se sont peu à peu concentrées, pour se retirer à leur tour, en y laissant une étendue d'épaves : les maisons qui sont à mes pieds. Encore maintenant, à de certains jours d'automne, vous diriez que l'abîme des eaux a repris possession de ses domaines primitifs. Une brume impénétrable s'étend à perte de vue sur la ville, du cap aux montagnes. La ville est submergée. Ça et là un clocher fait une trouée dans cette mer, et quelques herbes flottent à sa surface ouatée. Des herbes ? c'est peut-être la ramure de quelques arbres se balançant au dessus du brouillard...



La partie de la ville que j'aperçois est une masse compacte de mille maisons—mille toits sans murs,— les uns chauves, les autres ombragés de la verte feuillée des ormes et des érables qui, comprimés en bas par les murs rapprochés, s'en dégagent et secouent avec volupté dans la brise au-dessus des toits leur chevelure touffue.

Les tramways s'aventurent dans cette masse compacte. Comment vont-ils passer? En voici un dont je m'évertue à suivre les efforts tortueux. Soudain il disparaît dans un pâté de maisons. Les a-t-il éventrées?... Le voici qui réapparaît plus loin pour s'enfoncer de nouveau parmi la masse de bois et de briques...



Que l'air est pur sur le cap! Soufflé par une brise continue, il nous arrive des montagnes en passant avec soin au dessus de la ville sans se frôler aux maisons, sans se traîner dans les rues et dans les cours, et sans avoir été tamisé

par des milliers de nez. C'est de l'air authentique auquel on peut sans crainte livrer ses poumons.

Mais le coin avancé du cap où nous sommes est aussi le carrefour de tous les vents et de toutes les brises. Vents de l'ouest et vents du nordet, brise des Laurentides et souffles du midi passent sans trêve. Le monastère est une rose des vents. Il faut qu'ils y passent dans leur course; ils s'y croisent, qu'ils viennent du golfe ou des montagnes, des plaines de l'ouest ou de la Floride. Dans ce chassé-croisé des vents se précipitant de vingt directions, se disputant sur notre terrain le passage, les ailes d'une girouette s'affoleraient.



L'air est pur; et il est musical, de la musique des cloches. Les cloches à cœur de jour plaquent l'air de sons. Cela commence le matin, à l'orée du jour. Vers les cinq heures l'éveil est donné par l'une ou l'autre cloche de la ville. Leur silence calme brusquement rompu, les cloches de tous les clochers, tirées de leur sommeil, sont mises en émoi. L'une après l'autre, et par

groupes, et en des reprises sans fin, toutes s'ébranlent, et tintent et sonnent et bourdonnent sur la ville, qui ouvre ses paupières, s'étire et quitte le lit. Cloches aigrettes des couvents, cloches sonores des églises, bourdons et carillons sonnent et sonnent et sonnent. L'espace est une immense cloche à l'âme ameutée et fuyante, vibrant sous les coups étranges de mille bat-tants invisibles.

Il est curieux d'y prêter l'oreille durant une demi-heure. C'est d'abord, vous éveillant, un tintement d'angelus au clocher voisin. Fini le sommeil. L'airain n'a pas cessé de vibrer en *mi* que de l'horizon vous arrive en *fa* un autre angelus sonore. Puis un autre, puis dix, vingt autres, entremêlant leurs vibrations fantastiques. L'air s'est changé en musique; vous la respirez; vous la voyez presque. Après l'angelus, les messes; puis les mariages et les enterrements; et tant qu'il y a un prêtre à dire la messe et un mort à enterrer et des fiancés à marier, l'espace vibre; le calme se fait tard dans la matinée.

Les jours où l'air est à la joie les cloches des villages des montagnes descendent elles-mêmes dans la ville et s'égaient sur la plateforme du gros bourdon de Saint-Sauveur. Car ces jours-

là j'entends danser des airs, vibrer des timbres étrangers. Les jours de pluie tous les sons des cloches nous arrivent comme mouillés.

Mais c'est le dimanche que l'espace est aux cloches. Ce jour est à elles. Ce qu'elles se le disent l'une à l'autre et ce qu'elles le chantent à vos oreilles ! Elles carillonnent avec rage. A l'angelus, par exemple, le bourdon de Saint-Sauveur établit dans l'air un tremplin solide, et les carillons voisins s'établissent là-dessus pour de là se livrer aux ébats le plus échevelés, les plus joyeux qu'on puisse rêver. Cloches et carillons sonnent et carillonnent éperduement, et leurs sons variés et mêlés déferlent sur le roc de la falaise, sans trêve, en vagues sonores.

* * *

Comme j'écris ces notations, une brise douce ondule mollement sous le soleil de juillet la surface verte et mouvante du champ de seigle dont on a semé le terrain du monastère ; les ombres et la lumière s'y poursuivent sans s'atteindre jamais, d'un bout à l'autre de la pièce. Tout près frissonnent de joie les feuilles des peupliers de Lombardie, alignés en bordure d'une

longue allée longeant l'escarpement de la falaise. Plantés l'an dernier et déjà adolescents, munis de branches et de feuilles assez grandes pour gémir ou chanter dans la brise, ils s'agitent tout le long du jour. En prenant de l'âge et des forces, l'homme acquiert avant tout cette propriété d'être le théâtre et le jouet des tempêtes. Il ne fait qu'imiter la nature, ajouterait Châteaubriand.

Or bientôt, l'âge et les forces venues, la double ligne de peupliers formera rideau entre le monastère et les soixante milles d'horizon que l'œil peut contempler du cap Tourmente aux sommets boisés des montagnes de Portneuf. On ne verra plus les Laurentides, ni la plaine verte, ensoleillée et vivante, ni Québec, ni rien. Et les cloches elles-mêmes, les entendra-t-on sonner encore?

T'AIMER ENFIN

Me figuré-je les apôtres, toutes les saintes âmes appelées par Jésus à sa suite et dans son intimité, appelées à confondre leur vie avec la sienne, à partager les mêmes tristesses et les mêmes joies, me figuré-je saint Pierre, saint Jean, à qui Jésus fit de si belles promesses, sainte Madeleine, à qui son amour fit tout pardonner par le divin Maître,—me figuré-je ces âmes et toutes les autres s'occupant principalement de leur bien-être?... pensant avec complaisance, aux côtés du parfait Jésus, à leurs qualités morales, à leurs avantages physiques, cherchant à les mettre en évidence?... essayant de former des liaisons qui leur procurassent quelques joies, quelque honneur, en dehors de Jésus, contre son gré peut-être? L'hypothèse est révoltante, ridicule.

Et moi, à qui Jésus s'est révélé, s'est confié; moi qu'il a appelé à son intimité: Viens, suis-moi; laisse-là toutes les autres affections pour

m'aimer moi seul, car je suis jaloux, et je t'aime tant que je ne veux pas que tu en aimes un autre; moi donc qu'il ne veut plus appeler du nom de serviteur, mais d'ami; moi qui vis dans l'intimité de Jésus, sous le même toit que lui; moi qu'il comble de caresses à chaque instant; qu'il console quand je pleure; qu'il encourage et soutient lorsque mes bras tombent de lassitude sous le poids de la vie et du devoir; moi qu'il a si souvent relevé et que si souvent encore il relève après des chutes toujours pardonnées; moi qu'il aime...et moi qui dis à Jésus que je l'aime et que je suis à lui tout entier—ne suis-je pas forcé de reconnaître que j'ai ces faiblesses vaines et honteuses que je trouverais si ridicules chez les apôtres et les saintes âmes qui suivaient Jésus?

A côté du cœur de Jésus, ne désiré-je pas un cœur humain pour y reposer mes affections?... est-ce que je ne partage pas mon service entre mon divin Maître et les créatures?... n'ai-je pas chaque jour mille complaisances coupables pour tout ce que réproouve le cœur de Jésus? Je vis avec Jésus, sous son regard divin et aimant—et j'éclaire mes intentions et mes actes à la lumière de regards humains. Je vis dans l'intimité de Jésus: c'est ma gloire, gloire inconce-

vable — et au lieu de laisser mon front baigner dans cette lumière et de le laisser s'auréoler de ce nimbe de gloire divine, je le cerce d'amour-propre!...

Que c'est triste et ridicule! Voyons, ne serai-je pas enfin tout à Jésus, qui est tout à moi? à Jésus, à qui je ne suis pas digne d'appartenir, il est vrai, mais qui néanmoins veut—condescendance infinie—que je sois à lui? Mettant ma pensée, mon cœur et mon être en contact avec tout ce qu'a fait et ce qu'est pour moi Jésus, ne sentirai-je pas surgir en moi ces sentiments vainqueurs de l'égoïsme qui poussaient les apôtres à tous les dévouements? Ah! le suivre enfin, partager ses humiliations, ses souffrances! le consoler, le faire grandir dans les âmes, le faire aimer! M'oublier, me perdre dans le désir d'être à lui! Me reposer, me nourrir, pour avoir la force de le suivre demain; m'instruire pour mieux parler de lui! me rendre meilleur, afin que ceux qui m'entourent découvrent en moi quelque chose de lui, et que lui me regarde avec un plaisir plus grand!...

Sous son regard aimant j'éprouve une joie reposée; je sens bien que je vis pour lui; les pensées, les appétits égoïstes s'enfuient au loin comme des ombres... Et dire que dans quel-

ques heures peut-être, sous le regard de quelque créature, sous l'influence renaissante de cet appétit de jouir qui est en moi, le trouble et l'attrait me ressaisiront, voilant à mes yeux l'image de mon Jésus qui pourtant toujours me regarde; et je recommencerai à ne songer qu'à moi!... Oh! non, je ne le veux pas... Non, ce serait indigne... Cependant, j'ai peur... j'appréhende que cela n'arrive... mais non, je veillerai, je prierai...

O Pierre, revenu à Jésus vous ne l'avez plus contristé! O Madeleine, sitôt que vous l'avez connu, vous avez été à lui sans retour! O saints amis de Jésus, soyez mon soutien comme vous êtes mon envie!...

LA BONNE PLUIE

Un immense cri de joie jaillit du sol. Il pleut ! Depuis la fonte des neiges voilà deux mois, il n'avait plu. La terre était dans un état affreux. L'aridité des glèbes cuites au soleil comme de la pierre à chaux, la semence gisant brulée à fleur de poussière stérile, le désespoir morne des cultivateurs, cela faisait mal au cœur.

A vrai dire, à deux reprises une tardive rosée était tombée du ciel, l'une postulée par les prières des Rogations, l'autre annoncée à coups d'éclairs et de lointain tonnerre. Mais qu'était-ce ? Une goutte d'eau pour étancher l'avidité d'une terre blême d'assoiffement ! une goutte d'eau pour amollir un sol pétrifié, pour traverser des couches de craie arides et égoïstes, pour atteindre et saturer ces racines gonflées récemment par l'abondance des suc printanniers, maintenant épuisés, une goutte d'eau pour ces troncs, ces feuilles, ces infinis brins d'herbe qui tous réclament dans leur soif cette goutte

d'eau... Ironie que ces deux rosées, ironie encore parce qu'elles semblaient présager une pluie qui ne vint pas.

Or, voilà qu'il pleut, et dru, depuis des heures.

Merci, mon Dieu, Père des cieux, Père des nues et de la pluie, merci ! Merci pour la terre, pour toutes les plantes vos créatures ; merci pour l'orme séculaire au noble panache, pour les érables plus jeunes, au feuillage abondant enchevêtré d'azur et de lumière, merci pour tous mes arbres, car ils étaient heureux à la fois de servir d'horizon reposant pour mon âme et mes yeux et de me cacher les laideurs des toits voisins ; ils s'étaient hâtés pour cela de feuiller au printemps, et se désolaient de ne pouvoir se couvrir de plus de verdure ; ils craignaient même—à cause de moi qu'ils aiment—de bientôt voir se flétrir celle qu'ils étalent devant ma fenêtre.

Mais je suis égoïste. Penser à moi en un tel évènement ? C'est mal.

Béni soyez-vous plutôt, ô mon Dieu, pour la joie apportée aux sillons, qui sont l'horizon des cultivateurs. Ils vont se reprendre à espérer une moisson — pourvu qu'il ne soit pas trop tard, et pourvu qu'il pleuve encore...

Et c'est la prière que je vous adresse, Père de la pluie et des hommes. Crevez les nues, qu'elles pleuvent sur les vallées, sur les sillons, sur les prairies, partout où il y a désolation de la terre et des hommes!

DE PERCE A RISTIGOUCHE

Le curé de Percé, le bon M. Martin, qui nous hospitalise pour quelques jours — le Père Odoric et moi — nous désigne, au pied du Mont Joli, un mât auquel une boule noire vient d'être hissée.

— Vous ne partirez pas demain, dit-il, une tempête se prépare.

— Comment cela ?

— La boule noire que vous voyez l'indique. Le bureau météorologique d'Ottawa télégraphie ici les prévisions du mauvais temps. On l'annonce au moyen de boules. Selon le nombre suspendues on aura du vent de nordet, du vent d'ouest, etc.

Il avait raison.

Le lendemain la mer était démontée, et pas un bateau n'aurait pu accoster au quai. Je me rends sur la grève pour jouir de plus près du spectacle et du bruit de la mer en furie.

De la grève au large, aussi loin que l'œil peut

voir, c'est un grandiose pêle-mêle de murailles qui se dressent et s'écroulent, de chutes bouillonnantes, de geysers jaillissants. Une digue longue de plusieurs centaines de pieds se forme en un instant sous la poussée du large et s'élève à vingt pieds dans l'air. Puis, *sentant* le vent de terre, elle se creuse du sommet à la base, et s'abîme avec le bruit d'un mur qui s'abat; ce n'est plus qu'un monceau d'écume; est-ce de l'eau? C'est blanc. Cette blancheur bouillonnante, reformée en une ligne qui marche, s'avance sur le dos de la houle. L'effet est curieux à l'œil. Il semble, par le contraste entre le glauque de la vague et la neige des bouillons, que ceux-ci courent, glissent sur la surface unie et solide de la lame sans y toucher, *sans se mouiller*. Près de la grève, rejoints et poussés par une autre vague, ils escaladent soudain la plage en un immense ourlet frangé, roulant avec eux les cailloux sur une distance de trente pieds. Les cailloux ruisselants et noirs d'eau dégringolent, dans un cliquetis de grêle, derrière la vague qui se retire; un nouvel ourlet blanc les ressaisit et leur fait remonter la grève. Et cela recommence sans trêve pendant qu'au large les pans de murailles dans la mer bousculée par le vent surgissent et s'abattent sans re-

lâche, chaos retentissant. C'est beau, c'est beau, c'est beau.

Le lendemain la mer s'était apaisée, assez du moins pour permettre aux gens de s'embarquer et de gagner le large pour faire la pêche à la morue.

Rude métier que celui-là. Les gens de Percé et de la Gaspésie en général le préfèrent néanmoins à celui de cultivateur; ils l'aiment passionnément. Chaque barque est montée par deux hommes. Ils ont chacun une immense rame—un moyen poteau de télégraphe, qu'ils manient sans tolet, ce qui rend la manœuvre plus pénible. Lorsque les vents sont contraires il leur faut courir des bordées à n'en plus finir pour le retour à la terre.

« C'est curieux, me disait un vieux pêcheur de Percé, le père Pitro Lévesque, qu'au jour d'aujourd'hui la pêche se fait absolument comme au temps des *Bertons*. M. Tardif¹ a un livre du temps des *Bertons* où il est dit au long et au large comment les premiers faisaient la pêche et préparaient la morue. C'est justement

1. Un Jersais de Percé, marchand, homme de distinction et de goût, qui possède quelques ouvrages rares.

comme aujourd'hui. Il est à crerre qu'ils avaient leur métier dans ce temps-là. »

Puisque nous en avons le temps rendons-nous à la grève—à la *grave*—pour assister à l'arrivée d'une barque et à la préparation de la morue qu'elle apporte. En voici justement une qui arrive, montée par deux *pêcheux*. Elle s'ancre à quelques encablures du rivage, près de son *flat*; les voiles sont amenées et carguées, les *balestrons* démontés. On dépose sur le *flat* la pêche, et l'on pousse la barque à terre. Le *flat* est à son tour *hâlé* sur la *grave*, à l'abri de la marée. Le poisson, déchargé sur un boyard, est transporté par deux ouvriers *graviers* à l'*étal*; c'est une table mesurant environ huit pieds de longueur sur quatre de largeur. Là se tiennent trois *graviers*: d'un côté le *piqueur* et le *décolleur*, armés d'un couteau sans pointe, de l'autre le *trancheur*. Le *piqueur* tranche la tête de la morue, mais sans la détacher, et il éventre le poisson qu'il passe au *décolleur*. Celui-ci, les mains dans des *manigaux*, ou des *mitaines*, arrache les entrailles qu'il jette sur le sol, et le foie, qu'il place à côté. Il détache la tête et passe la morue au *trancheur*. Ce dernier la fend complètement, enlève les arêtes avec son couteau, et jette la morue dans une grande boîte.

Lorsque la pêche d'une barque est ainsi toute préparée, les *graviers* la transportent dans le *chaffaud*. C'est, tout près, une sorte de hangar, où le poisson est pesé. Les pêcheurs reçoivent de la compagnie de pêcheries $\frac{3}{4}$ de sou la livre de leur pêche. Les pêches varient de 200 à 1000 livres.

La morue, pesée, est alors mise en *marine*, ou en *sel*, c'est-à-dire qu'elle est cordée comme du bois de chauffage, avec une couche de sel entre chaque rang. Elle demeure dans le *chaffaud* de trois à dix jours, selon qu'elle reste *morue verte* ou qu'on en fera de la morue sèche. Après trois jours elle est morue verte et on l'expédie en *quarts* à Québec et ailleurs ; c'est ce qu'on mange sous le nom de morue fraîche.

La préparation de la morue sèche est très longue. Lorsqu'elle a été salée à point on la lave dans des *vattes* avec des *mops* ; alors on la sort du *chaffaud* et on l'étend sur les *vignaux*, pour la faire *chéser* au soleil. Après quelques jours de soleil, on la met en pile pour la faire *travailler* et *resuer*. Le sel sort, la chair s'amollit et blanchit. Puis de nouveau on la replace sur les *vignaux*. L'opération se répète à plusieurs reprises. Entretemps des *graviers* passent et enlèvent les restes de peau et les traces de sang

coagulé; ils retournent aussi la morue. Enfin on la met dans des *toubes* (tubs).

La morue s'évalue par *drafts*. Une *draft* pèse 224 livres.

Que fait-on des foies? On en fait l'huile de foie de morue. Je ne conseille à aucun malade de la poitrine de visiter une pêcherie: jamais il ne consentirait ensuite à goûter à l'huile salvatrice des poumons faibles.

Tout simplement le *décolleur*, aux ignobles *manigaux* englués de déchets, jette dans un baril, où déjà des foies fondent au soleil, les derniers foies barbouillés d'entrailles. Le soleil fond le tout en quelques jours. Le regard ne peut supporter l'aspect verdâtre, visqueux et putride de cette matière liquescente. Et les mouches! Vous ne savez pas ce que c'est que les mouches si vous n'avez visité une *grave*, aux débris de poisson pourrissant sur place et empestant l'air. Elles y forment des nuages épais, capables d'obscurcir le jour.

Mais vous devinez bien que l'huile de foie de morue que l'on vous sert dans de jolies bouteilles ou en capsules, n'a pas été puisée directement aux barils où le soleil l'a fondue. De la pêcherie elle est expédiée aux raffineries spéciales où on l'épure, peut-être en lui enlevant

de son efficacité. Les pêcheurs vous soutiendront que pour l'avoir pure et puissante il convient de la boire aux barils...



Le « Canada », steamer qui fait le service de la Baie de Gaspé et de la Baie des Chaleurs, de Gaspé à Campbellton, vient d'accoster au quai. Il y en a un autre, le « Semlac ». Ce sont deux steamers rivaux, qui ne se saluent pas et se font une guerre de tarifs. Le « Semlac », mal équilibré, porte mal la mer; je le vois, au quai même, rouler comme une cuve. Cela nous décide sur le choix à faire. Voulant par-dessus tout éviter le mal de mer, nous prendrons le « Canada ».

Le bateau lève l'ancre vers le soir. La mer s'est calmée; nous n'avons qu'une « mer de rivière », comme disent les matelots, avec une petite brise de terre. Vers les huit heures la lune se lève et sa lumière douce argente les flots; les étoiles, une ici, une là, puis nombreuses, puis par milliers, diamantent la voûte azurée du ciel. Le député de Montmagny, M. Roy, qui est à bord, venant de Gaspé avec quelques amis, en-

tonne l'*Ave Maris Stella*, que tous continuent en chœur. Les vers de Chapman sur Percé me reviennent en mémoire :

*Le flot d'argent, le pin touffu, la fleur suave,
La falaise, l'écueil, le goémon, l'épave,
Le gouffre obscur, la cime au radieux éclat,
Tout, tout murmure et chante :*

AVE MARIS STELLA !

A la Grande-Rivière, où nous avons devant nous quatre heures de quai, nous nous rendons en groupe au presbytère saluer le curé; bien qu'il soit tard—9 heures—celui-ci nous reçoit fort aimablement. Il y a un vicaire à la Grande-Rivière. Je le note parce que c'est la seule paroisse, avec Bonaventure, de toute la Gaspésie, jusqu'à Sainte-Anne-des-Monts, qui en possède un.

De retour au bateau il s'agit de s'arranger pour la nuit. Mon compagnon et moi nous installons au fumoir; il y a là deux banquettes qui feront d'excellents lits... moins la pailleasse et moins le sommeil. Vers les 5 heures, n'y tenant plus, éreinté et gelé, je m'en vais sur le pont humer l'air salin et voir se lever le soleil dans les flots.

Où est l'orient?... Ah, voici. A l'arrière du bateau, au ras la mer, l'horizon sombre s'estompe d'une vague teinte de brique. Vers le centre de cette ligne indécise se forme rapidement comme un noyau igné, aux contours nébuleux, qu'on ne distingue d'abord que dans un rapide coup d'œil d'ensemble sur la ligne moins sombre que le firmament. Puis le noyau se dessine plus fortement, le halo qui l'ouate rougit, brille : le soleil va se lever dans la mer. Soudain un point lumineux, de la grosseur d'une lumière arc, jaillit des flots et s'installe au centre de la nébuleuse. En un clin d'œil le point éclatant s'est tendu en quart de cercle reposant sur la mer ; le halo est absorbé, dissipé, seul l'arc éclatant se voit à l'horizon. Il monte, monte, c'est maintenant une calotte, c'est un demi soleil, c'est le soleil entier, c'est l'astre du jour. Sous lui, comme il s'élève de sa couche humide, l'eau frissonne en un léger miroitement. A mesure que l'astre monte dans le ciel, le miroitement s'étend du fond de la mer vers le navire, qu'il rejoint bientôt ; la mer, sur une zone immense, du soleil au bateau, est une mare de lumière tremblante. Les pasagers dorment dans leurs cabines, l'hélice tourne dans l'immensité calme, je suis seul à jouir de ce spectacle.

A sept heures le bateau accoste à New Carlisle, terme de notre voyage par eau. Il y a bien un mille du quai au presbytère, et le chemin paraît fort long avec des valises à chaque main, et rien dans l'estomac; car nous voulons célébrer. La petite ville me fait la plus heureuse impression, dans la fraîcheur du matin, comme nous en suivons d'un bout à l'autre la rue principale, bordée d'arbres et de jolies maisons avec de vertes pelouses proprement ratissées. Pas une âme. New Carlisle est une ville anglaise et on s'y lève tard; le dimanche, assurément-on, on ne s'y lève pas du tout.

Sur une population de 1200 âmes il n'y a que 400 catholiques, en partie irlandais. Chose singulière, les personnages officiels—New Carlisle est le chef-lieu du comté de Bonaventure — et ceux de la bonne société se recrutent à peu près exclusivement parmi les catholiques. Les six avocats, les deux médecins, le notaire, le proto-notaire, le registraire, le député — l'hon. M. Kelly, — le juge, etc., sont tous des catholiques.

Après une promenade en automobile jusqu'à Pاسبébiac, que nous offre l'honorable M. Kelly, et une visite au greffe, où il n'y a aucun document concernant les Récollets, sauf le Père Fittsimmons, nous continuons notre voyage par

chemin de fer. A 1 heure nous prenons le train à destination de Cross Point, station pour Ristigouche, mission sauvage des Pères Capucins. Le train qui nous emporte à petite vitesse est un train de l'Atlantic & Lake Superior Railway Co., section de la Baie des Chaleurs. C'est le nom officiel, pompeux et politique, du pauvre mais fameux petit chemin de fer de la Baie des Chaleurs.

La compagnie, pour de bonnes raisons, désirait se placer sous la juridiction du gouvernement fédéral, et pour cela il lui fallait dans sa charte faire montre de son intention d'étendre son réseau à travers plusieurs provinces. Elle y alla bravement du Lac Supérieur à l'Atlantique; quand on prend du galon... En fait, elle a construit un tronçon de 98 milles, de New-Carlisle à Matapédia. Et ce qu'il en a fallu des subsides pour aligner ces quelques rails. Les octrois, généreusement dépensés par...je ne sais qui...au profit de...je ne sais qui...firent éclater ce qu'il est convenu d'appeler le scandale du chemin de fer de la Baie des Chaleurs. Mais que c'est vieux, et combien d'autres affaires scandaleuses ont surgi à l'horizon politique depuis lors! Toute cette affaire est oubliée, même de ceux qu'elle a enrichis, et qui ne

se souviennent plus, paraît-il, de l'origine de leur fortune. Il y a toutefois quelques petits traits dont un chacun parle encore, entre autres celui des trois brouetteurs. Il fallait bien démontrer au gouvernement que ses subsides étaient utilisés, et l'on mit à l'ouvrage trois terrassiers. L'un chargeait de terre une brouette, le second la roulait, le troisième la déchargeait. Ce travail...colossal n'empêcha pas la ligne de se construire au bout d'un nombre fort respectable d'années et d'élections, et depuis un train y circule tous les jours. Un pauvre train, si l'on veut, mais qui tout de même fait ses 98 milles en moins d'une journée. Je n'en ai que 85 à faire, et il n'y faudra que 5 heures, avec l'agrément d'une fumée opaque et d'un nuage de poussière épais. La ligne tortueuse suit les méandres de la baie.

Franchement, rien de remarquable sur ce parcours. Le sol, d'abord assez uni, ne tarde pas à devenir montagneux. Quelques pauvres villages çà et là, et c'est tout. Je note New Richmond, plus considérable, ancienne place forte des Loyalistes. De l'anglais et de l'anglicisation partout. Ainsi, à Cascapédia, près de la station, on lit à la devanture d'une boutique : Peter Nadeau & Sons. C'est navrant.

Nous atteignons enfin Cross Point—autrefois Pointe-à-la-Croix, parce qu'une croix y fut érigée au temps des fées ou de Jacques Cartier—je ne sais au juste. Des omnibus recueillent les voyageurs qui se rendent à Ristigouche et ceux qui se rendent à Campbelton, en traversant la baie, large ici d'un mille seulement. Nous voulions nous rendre à pied à la mission de Sainte-Anne, quitte à y expédier nos bagages par la voiture.

— Y a-t-il loin d'ici à la mission ? demandé-je à l'un des cochers.

— Deux milles et demi.

Je retranche mentalement un mille ; il reste 1½ mille, et nous nous décidons à prendre l'omnibus. Au lieu de s'engager dans la route à l'extrémité de laquelle on aperçoit l'église de Sainte-Anne, la voiture biburque dans un chemin qui s'en éloigne, sur la gauche.

— Que faites-vous donc, cocher ? Vous vous allongez.

— Il faut que je passe par le bureau de poste déposer la *malle*.

Je comprends alors que la mission soit à 2½ milles de la station... Le traître ! La *malle* déposée au bureau de poste, au lieu de revenir vers

la mission il dirige son attelage au petit pas vers le rivage de la baie.

— Qu'allez-vous faire là ? la mission n'est pas de ce côté.

— Il faut que j'attende la malle de Campbellton.

Misère de misère ! c'est ce qu'on appelle se rendre à la mission tout d'une traite.

Au quai, le temps s'écoule.

— Il est étrange que le bateau ne démarre pas de l'autre côté. Nous sommes pourtant à l'heure, murmure notre homme.

Enfin, le bateau démarre et se dirige vers nous. Est-ce un bateau ? Ça n'a pas de pont, c'est large de l'avant, ça ne paraît pas avoir de bout... à l'autre bout. Ça approche, on en distingue la forme qui est un octogone ; le bateau ou l'animal qui y ressemble allonge son museau sur le sable du rivage. Des voitures descendent, des marchandises suivent, et puis en dernier lieu la malle. Et quand,—oui, seulement alors—quand toutes ces intéressantes opérations ont pris fin, notre aimable cocher se rappelle qu'il doit nous conduire à la mission.

En route nous nous augmentons d'un trio de Micmacs. L'un, gros, gras, l'air fier, une tête de sauvage du temps de Champlain, mais parlant

anglais et fumant la cigarette. Il n'a pas de plumes sur la tête, croyez-m'en. L'autre enivré à Campbelton, la bouche pâteuse, un flacon de whisky dans une de ses poches. Le troisième, un sauvageon. C'est mon premier contact avec la noble tribu des Micmaes.

En traversant la réserve je constate que le village est bâti exactement comme le sont les bourgades sauvages de la Jeune Lorette et d'ailleurs sans doute. Les maisons y sont jetées en désordre, sans alignement : un amas de cabanes pêle mêle, sans véritable chemin. Bâties en bois, ces demeures chétives, enfantines, expriment l'insouciance et la puérilité raciale de leurs habitants. Pas de jardins potagers, aucun soin qui parle d'intelligence et d'initiative. C'est triste, c'est insignifiant et misérable. L'ennui suinte de ces murs. Ça vous chasse.

Les Micmaes sont au nombre d'environ 4,000, dispersés dans une trentaine de localités, dans les provinces maritimes et à Terre-Neuve. Le père Pacifique est le seul à bien comprendre leur langage, le seul à qui ces pauvres gens puissent se confesser intégralement. Aussi fait-il périodiquement le tour de leurs réserves. Il est justement absent dans une de ces tournées. Les Micmaes n'ont cependant jamais abandon-

né la foi qu'ils reçurent des anciens missionnaires. Les femmes « savent la religion par cœur », comme elles disent, et l'apprennent aux enfants. Là où ils n'ont pas de chapelle, faute d'être en nombre suffisant, ils érigent une croix, au pied de laquelle ils se réunissent le dimanche pour prier.

Les Micmacs de Ristigouche sont à peu près 500, répartis entre 120 familles. Ne les appelez pas sauvages : « Nous étions des sauvages autrefois, mais nous avons été convertis à la prière; nous sommes des Indiens. » Ils vous répondront cela, et vous les comprendrez, si vous savez le micmac ou l'anglais, car ils ne parlent pas français.

Comme tous les sauvages le Micmac n'a cure de l'avenir; il vit au jour le jour, comptant sur la Providence, le gouvernement...et les pères pour ses besoins imprévus, ou même prévus. Les pères Capucins, qui dirigent la mission, ont un jardin potager. Au printemps ils disent aux sauvages: Tenez, voici des plants et des semences. Plantez, semez cela autour de vos maisons, et à l'été vous aurez de la laitue, des choux, des concombres, des citrouilles.

— C'est vrai, père, mais vois-tu, il sera aussi

facile d'en acheter que d'avoir soin de ces semences et de ces plants.

Ils n'en achètent guère, les gaillards, mais ils en quémangent à la mission. On leur donne sans trop compter.

Le père Pacifique prêche aux Micmacs dans leur langue. En son absence un interprète traduit en micmac le discours du prédicateur ; mais d'une phrase le fécond interprète en fait, 2, 5, 10. Il est arrivé que celui-ci s'est substitué au prédicateur et que, de guerre lasse à attendre la fin de la traduction de la première phrase de son sermon, l'orateur est descendu de chaire au bout d'une demi-heure, laissant à l'interprète d'achever la traduction... de sa première phrase...

Les Micmacs de l'Acadie eurent autrefois pour missionnaires les pères Récollets. Les sauvages Gaspésiens du père Leclercq étaient de cette tribu. Les Micmacs de Ristigouche même furent desservis au XVIII^e siècle par des Récollets. J'espérais recueillir sur place quelques documents sur les missions des Récollets, mais en l'absence du père Pacifique, qui aurait pu me renseigner, grâce à ses connaissances sûres et abondantes relatives à l'histoire des Micmacs, les arcanes du passé me restent closes. Nous

continuerons demain notre pèlerinage sur les pas des Récollets à travers les provinces maritimes jusqu'à Louisbourg, au Cap Breton.

Ce soir, dimanche, une aubade nous est donnée par les marins d'un voilier italien à l'ancre dans la baie. Je ne rêvais certainement pas d'être sérénadé par des marins italiens chez les Micmacs !

POUR L'OUVRIER QUE J'AIME

Quand je cherche à reconnaître la zone où la boisson exerce plus spécialement son action néfaste, je constate avec douleur que c'est parmi vous, amis ouvriers, qu'elle fait ses victimes. Et à cause de cela je hais la boisson, parce que c'est à vous qu'elle s'en prend, à vous qu'elle veut du mal, et vous qu'elle s'acharne à rabaisser, vous, chers ouvriers, sans doute parce que vous représentez plus que qui que ce soit le divin Ouvrier de Nazareth, que le démon poursuit de sa haine, vous encore, parce que vous avez moins de défense contre ses attaques.

O douleur de toute mon âme, quand je te vois passer, ouvrier, sous tes royales livrées du travail, déshonorant ces livrées par une démarche incertaine et des chutes dégradantes.

Oui, je hais la boisson, parce que je vous aime. Je la hais comme une mère hait le scandaleux qui s'attaque à l'âme de son enfant pour la perdre.

Je la hais, et je voudrais faire passer dans vos âmes ce souffle qui m'anime, mais un souffle si puissant qu'il soulevât votre esprit d'indignation, votre cœur de dégoût, votre patriotisme de colère, votre volonté de fortes résolutions et de fières représailles contre le tyran qui vous veut et vous fait tant de mal.

Car, encore un coup, c'est vous les victimes de la boisson. S'il n'y avait pas d'ouvriers pour boire, croyez-vous que les buvettes tiendraient enseigne longtemps? Il y a chaque année dans certaines grandes villes plusieurs milliers de condamnations pour ivresse. Or, quels sont ces condamnés? Des gens de votre condition, des travailleurs d'usine, des journaliers, des ouvriers, vos frères dans la vie, vos camarades dans les labeurs pour le pain de chaque jour; des vôtres, mes amis. Et quand je songe à cela, je voudrais pouvoir pleurer des larmes de sang.

L'ouvrier qui travaille si fort et qui fatigue tant, l'ouvrier, qui a plus que d'autres besoin de santé et de forces, l'ouvrier, qui a une femme et des enfants à nourrir, l'ouvrier, qui n'a guère de joie en ce monde, l'ouvrier, si digne de respect et d'affection, c'est l'ouvrier que le démon de l'intempérance s'acharne à perdre !

C'est lui qu'il guette à la sortie de l'usine et de l'atelier, au coin des rues, partout où il devra passer, pour lui ôter, avec son salaire, les joies douces et pures du foyer domestique, la santé, les forces, l'honneur, la vie chrétienne, le ciel !

Oui, je te hais, infâme boisson, parce que tu fais du mal à l'ouvrier, que j'aime.

AIMONS-NOUS

Saint Paul déclare que celui qui accomplit la loi de la charité envers le prochain accomplit toute la loi. Et saint Jean s'exprime de même. Parlant de l'amour du prochain il dit : « Celui qui n'aime pas est dans la mort. » Et l'on connaît la redite du vieil apôtre : « *Filioli*, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres... c'est là accomplir toute la loi. »

Et Jésus-Christ lui-même : « *Mon* commandement à moi, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Est-ce possible ? c'est là toute la loi ? toute la perfection ? tout l'amour ? Oui. Il y a deux préceptes, il est vrai ; mais le second est en tout semblable au premier, et c'est d'aimer le prochain. La perfection se résume en l'amour de Dieu, et donc en l'amour du prochain. Et si encore la perfection c'est d'observer la loi : *Serva mandata*, la loi c'est d'aimer le prochain.

Mais encore, comment cela se fait-il ? C'est

qu'aimant ses frères on aime Dieu; tandis que l'on peut aimer Dieu si fort, si fort, qu'il ne reste plus d'amour pour le prochain...

Les deux amours sont corrélatifs; le niveau de l'un indique le niveau de l'autre, comme deux liquides communiquant par un canal. Vous aimez Dieu comme vous aimez celui que vous aimez, non pas *le plus*, mais *le moins* d'entre vos frères — et vos frères, c'est l'*humanité*.

Notre Seigneur semble même placer la charité envers le prochain au-dessus de la charité envers Dieu. « Si, présentant votre offrande à l'autel, dit-il, vous vous souvenez que vous avez quelque chose contre votre frère, allez d'abord vous réconcilier. » Qu'est-ce à dire? Ceci. Moi, ton Dieu, je veux que tu m'honores, m'aimes et me serves dans le prochain, avec qui *je ne fais qu'un* depuis que je suis devenu l'*Emmanuel*. Or tu as quelque chose contre ton frère? c'est donc contre moi que tu as ce sentiment. Va te réconcilier *avec moi*, et reviens ensuite...

* * *

Qu'est-ce qui rendra possible et doux cet amour du prochain? L'amour de Dieu, l'union

à Dieu. Plus on aime Dieu, mieux on aime les hommes. Ce qui fait que l'on n'aime pas les hommes, c'est que l'on s'aime trop, ou plutôt mal soi-même. L'égoïste n'aime pas. Aimer, c'est sortir de soi, se détacher de soi; or, aimer Dieu c'est précisément se quitter soi-même pour se perdre en Dieu. Aimer Dieu c'est avoir du cœur, et il faut avoir du cœur pour aimer le prochain. Aimer Dieu, c'est porter un cœur au-dessus des bassesses de ce monde et de l'égoïsme d'autrui; c'est une élévation de l'âme, élévation magnanime et pleine de tendresse.

Et voilà pourquoi l'on aime le prochain comme on aime Dieu. C'est le cas de tous les saints. Saint François de Sales, qui aimait Dieu avec passion jusqu'à s'écrier: « Si je connaissais dans mon cœur une seule fibre qui ne fût pas à Dieu, je l'arracherais immédiatement, » aimait les hommes jusqu'à cet étonnement: « Je ne comprends pas qu'on puisse rencontrer une créature humaine sans éprouver la tentation de se jeter à son cou ¹. »

Quoi encore me fera m'élancer vers le prochain pour l'aimer? L'amour de Jésus-Christ. Pour mon prochain Jésus-Christ s'est livré, et

1. *Traité de l'amour de Dieu*, L. X, ch. XI.

en lui il vit — et peut-être avec plus de plénitude qu'en moi-même. Dans tout homme il y a Jésus-Christ, ou à tout le moins Jésus-Christ y a marqué sa place qu'il voudrait occuper. Si donc j'aime Jésus-Christ, j'aimerai les hommes en qui je le découvre et qu'il aime éperduement.

* * *

Or donc, quelle chose merveilleuse que cette charité! Enfin, voici que je puis être aimé, moi si peu aimable! Voici que des âmes — de belles âmes — veulent m'aimer, sincèrement, ardemment, à jamais, sans que j'aie à redouter de voir s'éteindre cet amour, car le motif est garant de sa durée. Oh! la suave pensée! Je puis être aimé, je puis avec ardeur désirer de l'être, et ce désir est bon, il est saint, parce que c'est le désir d'un amour aussi saint qu'il est fort, et parce que c'est sous le regard attendri de Dieu lui-même et avec son consentement que je le conçois. J'ai le *droit* d'être aimé! Que dis-je! j'ai même le devoir bien doux de désirer cet amour, qui m'est *dû*.

Mon pauvre cœur tant de fois trompé, abusé par des affections mensongères, relève-toi! Toi

qui ne croyais plus à l'amour, souris au soleil d'amour qui se lève sur toi ! Mon pauvre cœur si affligé des misères physiques et morales du corps que tu habites et qui suffisent, hélas ! pour empêcher l'amitié... mon pauvre cœur, en haut ! *Sursum corda !* L'affection tant désirée, tant rêvée, tant cherchée, cette affection tu vas l'avoir — et idéale ! et non pas d'un cœur, mais de milliers de cœurs enflammés d'amour pour toi jusqu'à verser tout leur sang pour te sauver, pour te rendre heureux !... Mon cœur, mon cœur, palpite de bonheur. Oh ! ne crains pas une nouvelle illusion, une nouvelle duperie de la méchanceté d'autrui — c'est bien réel, crois à ton bonheur : tu es aimé ! On m'aime, on m'aime, on m'aime ! ô bonheur !

Jésus ! quelle infinie connaissance du cœur de l'homme pour lui avoir donné le droit à l'amour de ses frères, et le devoir de les aimer ! Ah ! vous saviez que j'avais faim d'être aimé, et que je ne pouvais l'être, ou que l'étant je devais en être malheureux. Et voilà que d'un mot créateur vous guérissez ces misères du cœur humain, vous comblez ses désirs, vous le rassasiez d'amour. Et de cet amour il ne reçoit aucune blessure, et c'est ce qui lui fait dire qu'il a enfin rencontré l'amour.

Que je sois mauvais, ignorant, répugnant — qu'importe ! je sais qu'on aime, et d'autant plus !

Que j'aïlle sur n'importe quel point de la terre, au milieu de n'importe quel peuple, chez ceux qui ne parlent pas ma langue, chez les sauvages eux-mêmes, s'ils connaissent le Christ—je suis parmi des frères qui m'aiment à mourir pour moi. Ces barbares nouveaux convertis ne m'ont jamais vu, ils ne me connaissent pas—et ils m'aiment. Le premier mot qu'on leur a dit a été le commandement du Maître : Vous aimerez cet homme comme vous-mêmes, c'est votre frère. Et ils m'aiment...

O divine charité !...

Et toi aussi, mon cœur, satisfais ta passion d'aimer. Ah ! que tu t'es égaré profondément dans tes affections ! et que tu as souffert du mal d'aimer sans retour—d'aimer des ingrats ! Désormais, tu aimeras — peut-être sans retour — mais ton amour n'en souffrira pas. Tu croyais aimer, tu n'aimais pas. Tu aimais des accidents, des formes, tu ne les aimais pas pour elles. Mais aime donc à cœur perdu, tous les hommes ! Vois : pas un homme qui ne te séduise par sa beauté. Jésus-Christ est en lui, il ne fait qu'un avec lui. Aime donc éperduement ! aime, non

plus les accidents dans les hommes, mais les hommes en eux-mêmes, et ton Jésus en eux. Fais sans crainte, ô mon cœur, ta pâture d'amour de tous les hommes. Ils te sont livrés pour être aimés de toi, ils veulent l'être.

Qu'ils soient beaux, qu'ils soient laids, qu'ils soient intelligents et cultivés, qu'ils soient sots ou ignorants, qu'ils soient sympathiques ou qu'ils soient antipathiques, cela ne fait rien, cela, ô miracle ! n'arrêtera pas, ne déterminera pas mon amour. O amour ! quoi donc me séparera de toi ? Rien au monde, comme rien au Ciel. J'aime comme j'aimerai au Ciel. Je suis aimé comme je le serai au Paradis. O amour ! ô charité ! ô bonheur !

LE NOUVEAU QUEBEC¹

Je ne sais plus quel ministre de la colonisation déclarait publiquement, après avoir visité le Témiscamingue, que cette région était destinée à devenir le grenier du pays. C'est vrai. Et j'ajouterai : une nouvelle province de Québec. Déjà ce nom lui est acquis : c'est le *Nouveau Québec*.

L'émigration des vieilles paroisses se fait maintenant par « en haut. » Tant mieux ; cette émigration, au lieu de vider le pays, le peuple.

Depuis trop longtemps les flots débordés et dévastateurs de l'émigration charriaient nos populations rurales dans les villes américaines, et les déposaient là, dans l'estuaire morbide des filatures et des usines. Il semblait que rien ne pût endiguer le torrent, et que le bassin du Saint-Laurent dût se vider. Les digues élevées pour enrayer l'émigration se trouvèrent d'une

1. En l'année 1907.

impuissance infantine : grains de sable au passage d'un torrent. La moitié de la province avait émigré, lorsque soudain le salut de la nation, qui paraissait désespéré et que l'on désirait sans guère l'attendre, se leva. Dans le nord brilla l'étoile salvatrice, les yeux de la nation se tournèrent vers sa splendeur et les bonnes volontés se sont mises en route dans le sillage de sa lumière. Le peuplement du nord ! le rapatriement de nos compatriotes dans les fertiles plaines du nord et du nord ouest de notre province ! La colonisation de notre sol ! Là s'est trouvé le salut de la nation. Elle allait vers le sud ; elle change de train et remonte vers le nord.

Déjà elle arrive et s'établit, et comme elle arrive elle pousse un cri de contentement, de joie et de liberté qui, retentissant au loin, décide le départ des hésitants et hâte la marche de ceux qui viennent.

Depuis vingt ans que le premier colon bâtit la première cabane « en bois rond » au Témiscamingue, des centaines et des centaines de familles ont suivi, se sont trouvées heureuses de leur voyage, se sont taillées une patrie dans la forêt, se sont élevées une demeure dans la solitude, de telle sorte que le Témiscamingue qué-

becois compte aujourd'hui 700 familles, toutes canadiennes-françaises.

L'élan est imprimé, il ne fera désormais que s'accélérer. Les colons montent, montent sans trêve vers cette terre promise. D'Europe même on regarde et l'on vient voir. On vient voir et l'on reste, on se fixe. C'est ainsi qu'à Ville-Marie il y a 4 ou 5 familles riches du nord de la France, établies là depuis quelques mois, et qui n'ont aucune envie, je puis l'affirmer, de retourner dans les vieux pays. Le Témiscamingue leur rapporte davantage! Et disons que ces familles elles-mêmes rapportent beaucoup au Témiscamingue. Il lui manquait pour prospérer et se développer dans des conditions économiques qui assureront la prédominance française et catholique de ses habitants, il lui manquait des capitaux français et catholiques. La Providence les lui envoie de l'ancienne mère patrie, et les colons l'en bénissent. Grâce en partie à ces capitaux, quarante maisons ont été construites cette année à Ville-Marie, et bien d'autres signes de progrès se dessinent à l'horizon.

Les colons, apport le plus authentique à la prospérité de la région, affluent sans cesse. Il ne s'est guère passé de semaine depuis le printemps, sans qu'une ou deux familles se soient

fixées dans l'un ou l'autre canton du Témisca-
mingue.

On se figure volontiers qu'on arrive là-bas
parmi les souches et dans la forêt vierge. Rien
de moins exact. Il n'y a pas de « grand bois »—
hélas! pas assez—sur les terres offertes aux
colons. Il y a bien souvent à peine un peu de
« repoussis ». Et il n'y a pas de grosses souches.
Il y a beau temps que les souches, restes des fo-
rêts primitives abattues par la hache des bû-
cherons des compagnies de chantier, sont pour-
ries et muées en terreau. Les racines qui res-
tent et celles des broussailles n'empêchent pas
la charrue de se frayer un chemin. Elle ne prend
pas la peine de passer à côté, elle les coupe et les
arrache. Le défrichement et le labour sont donc
en général faciles, et dès la première année un
colon peut ensemençer plusieurs arpents.

Mais je désire mentionner plus particulière-
ment le canton Guigues, que je connais mieux—
ou paroisse St-Bruno.

Il y a dans cette nouvelle paroisse, depuis
deux ans, des progrès considérables. C'est pres-
que une métamorphose. Les colons ont aug-
menté, un rang nouveau a été ouvert et peuplé,
l'église a été terminée, le presbytère construit,
des sœurs enseignantes même sont rendues,

l'organisation paroissiale s'est fortifiée—bref, on se croirait au sein d'une bonne paroisse « d'en bas »; il n'y a guère de différence.

Saint-Bruno comptera au total 1,500 à 1,600 communicants, lorsque toutes les terres auront été occupées. Ce sera une riche paroisse agricole. Actuellement son territoire comprend environ 700 âmes. Le peuplement se fait aussi et se trouve fort activé par la colonisation... sur place. Pour *une* sépulture à Saint-Bruno, depuis janvier 1907, il y a eu *cinquante* baptêmes!

Saint-Bruno possède un forgeron, des voituriers, une fromagerie, une manufacture de portes et châssis, un moulin à farine, à bardeaux, à carde, des scieries, il y a deux magasins. Et ce qui lui manque encore, son actif et patriote curé colonisateur, M. Beauchamp, s'étudie à le suppléer. L'an prochain, ce sera fait, de sorte qu'en quittant les villages, les villes, les vieilles paroisses, en un mot le « vieux Québec » pour le nouveau, on y trouvera tout le nécessaire, ce qui manquait totalement il y a à peine trois ans. Il y a le courrier *tous les jours*; bien mieux, le téléphone est rendu à Saint-Bruno.

A Ville-Marie, voisin de Saint-Bruno, on est à construire un grand pensionnat de filles, et les Frères y seront eux aussi bientôt installés. Il y

a là un hôpital, des boutiques de toutes sortes. Pour tout dire, il y a à Ville-Marie, la « capitale » de cette belle et florissante région, tout ce que l'on désire, et même un peu trop de ce que l'on ne voudrait pas y voir, des buvettes, sous le couvert d'hôtelleries pour les voyageurs.

Chacun sait, pour l'avoir entendu souffler, que le vent est aux mines au Témiscamingue. La découverte de la mine Timmins sur le côté ontarien du lac et les résultats merveilleux de son exploitation ont semé le microbe des mines dans bien des cerveaux et excité la soif de l'or, de l'argent et du cobalt dans bien des poitrines. En 1905, j'étais au Témiscamingue. Il y avait à peine quelques mois que l'on avait commencé à extraire le minerai de la mine désormais fameuse de Timmins, que déjà près de 600 prospecteurs sillonnaient les deux rives du lac. En fait, on trouve du minerai un peu partout dans la région : minerai d'or, d'argent, de cuivre, de cobalt et d'étain ; mais c'est l'argent que l'on rencontre en plus grande abondance. On le trouve même au naturel en de riches filons de métal pur ; un vrai conte des mille et une nuits.

Il y a deux ans la fièvre minière avait bien un peu gagné les colons eux-mêmes du Témiscamingue québécois, et l'on en a vus délaisser

leurs terres pour se faire prospecteurs, lâcher la proie pour l'ombre. Les jeunes gens surtout sentirent cette fièvre. Le père de deux garçons atteints de ce mal me raconta comment il les en guérit.

« Mes garçons, me dit-il, avaient la tête tournée aux mines, tellement qu'ils pensaient à quitter la terre pour s'en aller prospecter. Je leur dis un beau matin : Mes enfants, vous voulez aller chercher des mines d'or, c'est bien, mais écoutez-moi. Il y a un secret dont je ne vous ai jamais parlé, mais le temps est venu de vous le révéler : j'ai sur notre terre une mine. Nous allons aller la voir ; ce n'est pas loin et c'est une mine très riche.—Nous nous dirigeâmes vers les champs avec des pioches et des pelles. Mes gars avaient du feu plein les yeux ; ils me faisaient pitié. Arrivés à un bon endroit, je leur dis : c'est ici, piochez.—Il fallait les voir piocher ! Quand ils eurent enlevé quelques pieds carrés de terre, je dis : Arrêtez. Puis je semai du blé que j'avais apporté. Ils me regardaient l'air hébété. Mes enfants, que je leur dis, voilà la mine dont je vous ai parlé. Comprenez-vous ? Les mines d'or et d'argent, il faut être riche pour en tirer parti ; et il y en a un sur mille qui réussit. C'est une affaire hasardeuse. Mais voici une mine vé-

ritable et qui rapporte à coup sûr. Vous jetez du grain dans cette mine, et à l'automne vous échangez la récolte pour de l'or et de l'argent bien sonnante. Et c'est chaque année comme ça. Aucun risque à courir. Qu'en dites-vous, mes garçons?

« Ils baissèrent la tête, ils avaient l'air de jongler. A la fin, se regardant l'un l'autre d'un air embarrassé, ils me dirent: Père, vous avez raison; la terre est une mine et la meilleure des mines pour des hommes qui ont du cœur, du bon sens et des bras. Nous restons habitants. »

Ils firent bien, car l'avenir du Témiscamingue québécois et l'avenir des colons c'est l'agriculture. C'est un pays agricole par excellence. Son sol est de terre forte, avec quelques lots de terre légère. Pas de cailloux, et vous ne verrez pas là-bas de tas de pierres dans les champs.

Le climat? Sec et sain. Le médecin de Saint-Bruno me disait que les fluxions de poitrine y sont presque inconnues. Il est arrivé ce printemps à Ville-Marie un entrepreneur de pompes funèbres, et les gens de plaisanter: « Eh! on ne meurt pas par ici... il va être obligé d'enterrer les vivants. »

Au point de la culture le climat est aussi favorable que celui de la région de Montréal, sauf

qu'il y gèle un peu plus tôt, de sorte que certains légumes, par exemple les tomates, y sont parfois compromis. Quant au foin et au grain, c'en est le paradis; du grain par dessus les clôtures. Les produits agricoles se vendent bien et cher. Car le Témiscamingue québécois — la région agricole — est toujours assuré d'un débouché pour ses produits dans le Témiscamingue ontarien — la région minière, pour la bonne raison que cette portion du Témiscamingue est peu propre à la culture. Il y pousse bien de l'argent et du cobalt, mais du blé et des citrouilles, point. Tout lui vient de Toronto, ou du Nouveau Québec.

Les routes et les chemins au Témiscamingue, sauf naturellement ceux qui sont à peine ouverts, sont bons, excepté quand il pleut. « Bonnes terres, mauvais chemins. » Mais les chemins y sont entretenus, avec plus de soin que les chemins de beaucoup de vieilles paroisses, où l'on n'a pas même le bon sens d'y creuser des fossés. Voici comment M. Gouin définissait les bons chemins, dans un discours prononcé à Saint-Eustache l'an dernier: « Le bon chemin, c'est la route qui permet au cultivateur, en n'importe quelle saison de l'année, d'écouler les produits de sa ferme, de livrer sa

récolte aux débarcadaires des chemins de fer ou des compagnies de navigation, ou d'atteindre le marché voisin ; c'est la route qui le rapproche de la beurrerie ou de la fromagerie, du magasin, du village, de l'église et de l'école. » Des chemins tels que ceux-là il y en a partout dans le Nouveau Québec.

Le Gouvernement de Québec vient d'accorder un octroi de \$4,000.00 pour la construction d'un quai à Guigues même, à trois milles de l'église. Le quai construit, le trajet de Saint-Bruno au Témiscamingue ontarien, à Haileybury, s'en trouvera raccourci de plusieurs milles. Il est à prévoir qu'une partie du commerce, qui maintenant a lieu par Ville-Marie, prendra la route de Guigues et du nouveau quai. Ainsi les gens des cantons Baby, une partie de ceux du canton Duhamel et de la Tête du Lac, tous ceux de Guigues écoulent leurs produits par ce dernier endroit, et beaucoup moins par Ville-Marie. Il se bâtit, à n'en pas douter, un village auprès du quai projeté. On est à ouvrir une route qui reliera directement le village de Saint-Bruno avec ce quai. Ce sera la route Maurier, ainsi nommée pour perpétuer le souvenir des Pères Oblats, qui furent les pionniers de la colonisation au Témiscamingue, et le sou-

venir particulier du père Maurier, qui fut le premier missionnaire de Guigues, où il dit la première messe pour les premiers colons il y a quelque vingt ans.

A propos de communications, il n'est pas hors de propos de noter que le voyage au Témiscamingue se fait actuellement par chemin de fer, si l'on prend la route du nouvel Ontario, ou par chemin de fer et bateau, si l'on se dirige vers le Nouveau Québec. Le Pacifique Canadien doit prolonger sa ligne du côté québécois, de Kippawa à Ville-Marie. Le trajet se fera alors uniquement par chemin de fer. La ligne projetée passera au centre du canton Guigues. Les colons pourront alors faire un commerce extraordinaire de bois de pulpe et de bois de chauffage.

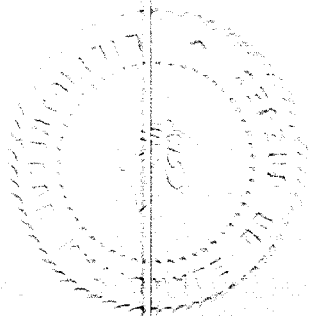
.....

.....

Ces notes sur le Nouveau Québec datent de 1907. Les notes que je prendrais au cours d'un voyage fait en 1925 seraient toutes autres. Quel développement merveilleux depuis vingt ans ! C'est littéralement un pays nouveau qui a été créé et organisé. Les cantons déserts sont devenus paroisses. Le chemin de fer projeté est construit et s'étend jusqu'aux chutes de la ri-

vière des Quinze, à la tête du Lac. A Saint-Bruno il y a une école normale. Je me rappelle la stupéfaction où me plongea l'annonce de l'érection du Témiscamingue en diocèse. Je ne désespère pas de voir l'Abittibi érigé aussi en diocèse.

Il m'a paru intéressant de ne pas réajuster mes notes de 1907 aux conditions présentes de cette région. On aimera à comparer le Témiscamingue d'alors avec le Témiscamingue d'aujourd'hui.



L'HOMME A LA JAMBE MALADE

Sur le bateau qui me portait de Québec à l'Ile d'Orléans l'autre jour, je fus témoin d'une petite scène insignifiante en elle-même, une banalité à laquelle on ne prête aucune attention, mais qui en l'occurrence me frappa et me fit saisir sur le vif le caractère des deux races qui occupent ce pays, et leur situation l'une vis-à-vis de l'autre.

Sur une chaise, à mes côtés, était assis un monsieur ; une de ses jambes occupait une deuxième chaise. Débouche sur le pont une fillette d'une douzaine d'années. Son air dégagé, ses allures intrépides révèlent l'Anglaise. Elle parcourt le pont d'un regard ; tous les sièges sont pris ; seule la chaise sur laquelle repose la jambe de mon voisin est inoccupée, si l'on peut dire. Sans un instant d'hésitation, la fillette pose une main assurée sur le dossier de la chaise, et s'adressant au monsieur : « Please let me have this chair. » C'est à peine une de-

mande; on dirait une formule pour avertir l'homme qu'on lui prend la chaise. La jambe ne bouge pas... « I need a chair on the deck, and there is no more. Let me have this one. » Le monsieur se décide à parler, et timidement, en français : « C'est que moi aussi j'en ai besoin ; j'ai mal à la jambe. »... C'est un « frenchee » !... L'Anglaise, de dégagée se fait soudain méprisante, et d'un ton où l'on sent comme du dépit de s'être montrée aussi polie (!) envers un Canadien-français, un inférieur : « I want this chair ! » Et, saisissant la chaise d'où la jambe douloureusement dégringole, la fillette l'emporte. Quand elle se fut éloignée, le monsieur se tournant vers sa femme qui n'avait dit mot ni même regardé la scène : « Crois-tu que c'est sans gêne ! » Et la femme d'approuver avec un sourire résigné. Et ce fut tout.

Eh bien ! Je me sentis humilié. Et d'abord, par la hauteur de cette fillette à l'égard d'un monsieur d'une quarantaine d'années—simplement parce qu'elle se doutait qu'il était français, et par son écrasant mépris lorsqu'elle s'en fut assurée. Aussi par la conduite de cet homme; par sa timidité,—presque sa lâcheté—devant cette petite Anglaise. Il lui était inférieur, je le sentis vivement. Mais par-dessus

tout, ce qui m'humilia et m'affligea profondément, ce fut la généralisation qu'inconsciemment je fus amené à faire de cette scène, indice frappant des rapports politiques et sociaux entre la race anglaise et la race canadienne-française.

L'Anglais est dominateur. Il semble qu'il a conscience profondément de sa grandeur d'homme, il se sent le roi de la création; il foule le sol et tous les terrains où se déroule sa vie, avec assurance, indépendance, autorité. Le Canadien-français, lui, ne marche pas avec cette fière confiance dans les chemins de la vie, et la fermeté d'autrui le fait se courber. On dirait qu'il se sent un être inférieur, tout comme l'Anglais a l'air de se croire un être supérieur. L'Anglais saisit bien cet état d'âme du Canadien-français, et son orgueil natif s'en accroît jusqu'au mépris. Et devant cette morgue, la timidité française s'abaisse jusqu'à la démission. L'Anglais empiète, le Canadien-français cède et recule.

Il y a une raison profonde à cela. Nous, les gens du pays, avons les mêmes droits que les Anglais, nous ne leur sommes pas inférieurs, etc., etc. Cela est souvent proclamé, et c'est vrai officiellement; les traités mettent l'une et

l'autre race sur un pied d'égalité. Il n'en est pas moins vrai que l'Anglais est en quelque sorte, chez nous, plus chez lui que nous-mêmes ne sommes chez nous. *Ce pays est une colonie de sa mère patrie à lui le Canadien-anglais.* Dominateur par instinct, l'Anglais le devient encore davantage sous l'empire de ce fait élémentaire; il nous regarde volontiers comme une race conquise et tolérée, en un pays qui est sien; et toutes les constitutions passées et futures ne pourront empêcher que cela ne soit ainsi.

Nous-mêmes, Canadiens-français, pourquoi acceptons-nous dans la vie publique l'intrusion anglaise, et lui cédon-nous tous les terrains, là même où nous sommes presque les seuls occupants, comme à Québec? C'est sans doute dans le sentiment à peine conscient que nous sommes des *colons* en pays *anglais*. Ce fait a plus d'influence pratique qu'on ne se l'imagine. Il en résulte que l'Anglais se figure volontiers fouler le sol de sa mère patrie; il représente, il continue *la patrie* en ce pays canadien—extension du sien. Et le Canadien-français, lui, sent cela confusément, et il foule le sol de sa patrie un peu comme une terre qui n'est pas tout à fait sienne; et ainsi dans toutes les affaires publiques et dans les relations sociales.

La fillette arrogante, c'est Albion. Le monsieur timide à la jambe malade, c'est ma race.

AILES BRISEES

Seigneur, à cette heure où l'angoisse m'étreint, souffrez que mon appel triste s'élève vers votre miséricorde.

Un songe—toujours le même—hantait mes nuits : je rêvais avoir des ailes. Or, chose étrange, les ailes soudain s'adaptaient à mon corps, je m'élevais de terre et franchissais les espaces. M'éveillant et perdant mes ailes, j'étais triste que ce ne fût qu'un songe...

Seigneur, je voulais des ailes, vous me les donnâtes, mais avec cette parole : Vole, monte, monte dans la lumière, et sur les ailes que je te donne, larges et puissantes, emporte-moi des âmes...

Comme le jeune oiseau, qui sent ses ailes le soutenir, ivre de liberté je fis d'abord des envolées folles hors des ténèbres qui m'enveloppaient. Puis mon vol devint régulier et je volais sans y penser. Mais j'oubliais votre parole ; je ne volais point vers vous, et sur mes ailes je ne

pris pas ma charge d'âmes. Les âmes restèrent sur la terre, alors qu'elles auraient voulu monter à vous par moi. Je volais par le monde mauvais, mais je ne montais pas vers vous.

Irrité, vous brisâtes, Seigneur, ces ailes qui ne volaient point vers vous...

Et me voilà gisant par terre, ailes brisées, à la merci de mes ennemis...

Seigneur, vous me voyez repentant. Je vous supplie de m'aider contre le Méchant, votre ennemi et le mien.

Voyez comme il pose ses griffes sur le pauvre oiseau blessé. Défendez-moi contre les serres qui m'étreignent!

Oh! adaptez à mon âme des ailes nouvelles pour que je m'envole et prenne mon repos dans le creux de la pierre.

Vous me voyez pantelant, mutilé, gisant dans la douleur, la poitrine soulevée par les sanglots. Pitié sur ma misère, pitié! Seigneur mon Dieu et ma seule défense, Dieu Bon, pitié sur mes ailes brisées!

X ...Mais on me l'a dit: la croix est une paire d'ailes qui emportent dans la lumière et l'amour ceux qui s'y crucifient...

Seigneur, la croix est à mes côtés, par terre avec moi. N'est-ce pas la souffrance qui nous y

cloue? qui nous donne droit d'asile entre ses bras? Je n'ai pas le courage de m'y étendre, mais vous-même couchez-moi sur ma croix, adaptez-y mon être...

O Croix! ô salut de mon âme! déploie tes ailes salvatrices, vole, vole, emporte-moi loin de la terre, dans la lumière et l'amour! et avec moi toutes les âmes que j'ai laissées par terre...

LA PRIERE DU MISERABLE

O Dieu, genoux en terre et mains au ciel, je t'adresse ma prière très humble. Daigne écouter la prière du misérable.

O Dieu riche, puissant et heureux infiniment, je ne te demande ni la richesse, ni la puissance, ni le bonheur.

Je ne te demande pas, Dieu libéral, que tu me fasses participer aux faveurs que tu octroies à tes amis, ni que tu déverses en mon âme ces grâces qui élèvent, enrichissent et perfectionnent.

Je ne te demande pas, Dieu pur, la pureté de vie ;

Dieu Grand, la grandeur ;

Dieu Fort, la force ;

Dieu Sage, la sagesse ;

Dieu Bon, la bonté ;

Dieu Juste, la justice ;

Dieu Saint, la sainteté.

Rien de tout cela, ni rien autre, Seigneur, je ne te demande ;

Non pas, ô Dieu—Tu le sais bien, car tu vois le fond de mon cœur,—que je méprise la magnificence de ces dons ;

Non pas davantage que je doute de ta volonté à me les octroyer ;

Non pas surtout, ô Dieu, que mon âme ne soit vide de ces trésors !

Oh ! le grand vide de mon âme ! sa totale nudité ! son absolue misère !

Pauvre, dénué de tout bien, pécheur affreux je suis.

Egoïste, sans bonté, sans justice, sans vertu, je suis devant Toi, ô Dieu saint !

Et si faible, si faible, si faible !...

Miséreux tellement est mon cœur, ô Dieu, et si misérable est ma vie, que de l'abîme de ma misère une seule prière se forme, un seul cri s'élève :

Mon Dieu, pitié !

Tout mon être gémit cette prière et n'en peut aucune autre.

Pitié sur le passé, pitié sur le présent, et pitié sur l'avenir !

Pitié sur mon corps, et pitié sur mon âme ! sur mon esprit et sur mon cœur, pitié !

Pitié de moi, ô Dieu !

Vois ma misère qui sanglote, vois mes yeux rougis par les larmes, vois mes mains tendues éperduement, et aie pitié, mon Dieu!

N'as-tu pas eu pitié des plus grands coupables, de Pierre, de Madeleine? Et n'aurais-tu pas eu pitié de Judas, si Judas avait crié: Pitié!

Or, tu le sais, j'ai un droit plus assuré à ta pitié que Pierre et que Madeleine, et que n'ont ce droit les grands coupables à qui Tu accordes pitié.

Car plus qu'eux tous je suis misérable. Plus qu'eux tous je suis coupable, plus qu'eux tous j'ai besoin de ta pitié, et j'y ai droit.

Regarde ton Fils crucifié. Ne Te fait-il pas pitié, lui, avec ses membres cloués, son front sanglant et tout son corps déchiré? Oh, l'immense pitié! Eh bien! Père de Jésus, c'est lui, ton Fils bien-aimé, qui te crie pitié pour moi. Entends-le!

Vois: ton Fils a crié pour le larron pénitent, et il a obtenu pitié...

Ah! je l'implorerai tellement ta pitié que tu me la donneras. Ecoute, ô Dieu: tout ce que je suis et ma vie entière ne veut être que le gémissement de cette prière: Pitié! Et je te le dis: Quand même tu comblerais ma misère et saturerais de tes biens mes puissances, je ne vou-

drais et ne pourrais que gémir encore et toujours : Pitié ! Si je te demandais autre chose que ta pitié, je ne me sentirais pas en assurance devant toi. Mais de foi certaine je sais que, te criant pitié, je te ferai pitié. Et si ce n'est qu'à mon dernier soupir que ta pitié descend sur le misérable que je suis, ne sera-ce pas pour me dire cette parole, la seule parole de pitié que Tu pourras alors prononcer : « Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis ! »

Ah ! Dieu, le Paradis ! Ta Pitié, ô mon Dieu, et ton Paradis ! C'est la prière humble et ardente que moi, tout pauvre et tout misérable, j'adresse à Toi, Père de la Pitié et de la Miséricorde, maintenant et à jamais.

Ainsi soit-il.

LETTRE AU PERE X

Cher père et ami,

Je suis tout confus de ce que vous avez lu ce discours sur le Saint Nom de Jésus. J'avais des remords, non de l'avoir écrit, mais de l'avoir bien osé prononcer en présence de Jésus-Christ et devant des âmes, et c'est un châtiment qu'il soit tombé en vos mains, à vous, le confident de mes idées tout apostoliques sur la prédication et qui les partagez. Je rougis de ce discours comme d'une mauvaise action, que j'eusse voulu cacher à vous seul, et que vous seul auriez découverte. En effet, il y a peu de temps je vous écrivais quelque chose comme ceci : « A ma première mission—à Saint-Joseph de Lévis—j'avais quelques phrases, convenables littérairement, que je prononçai. Je me sentis aussitôt traître à mon rôle de serviteur de Jésus-Christ, et je vis clairement et je sentis vivement par la grâce de Dieu qu'à ces pauvres âmes affamées de pain, et venues de loin et avec fatigue pour

en être nourri, j'avais servi une pierre; j'eus honte de mon œuvre, je me méprisai. » Et je terminais cette lettre en rendant grâces à Dieu de ce que, dès le début de mon ministère, il m'éclairait pour me détourner de la mauvaise voie et me mettre dans la bonne, et me touchait de tels sentiments pour me stimuler à y marcher. Et plus tard je vous écrivais encore ceci : « Des gloses, du catéchisme, voilà ce qu'il faut, si nous voulons *faire du bien*, » et je vous poussais de mes conseils pressants dans cette voie divine de la simplicité de discours, voie que je protestais vouloir suivre moi-même.

Et voilà que vous avez lu ce discours... ! Honte, humiliation ! Je suis traître, menteur à vous et à moi.

...Mais quoi ! vous me félicitez ?... Je me serais attendu à des reproches indignés, et je les aurais acceptés en baissant la tête. Mais des compliments !... Retirez-les, car je rougirais de vous comme je rougis de moi ; je vous les reprocherais comme je me reproche d'avoir commis ce discours.

Non, mille fois non, ce n'est pas ainsi qu'il faut *prêcher*, devant qui que ce soit. Pour une causerie, une conférence semi-mondaine et un auditoire *ad hoc*, soit ! Mais en présence de Jé-

sus-Christ, la bouche et le cœur à quelques pieds de sa bouche et de son cœur, parler un tel langage ! Non, c'est un crime, et je m'en accuse. A la ville comme à la campagne il faut être apostolique, désirer faire du bien, prêcher Jésus-Christ, et ce discours est pétri de cette « éloquence du siècle et à la mode » que flétrissent les saints et les hommes au sens chrétien, mais qui flatte les oreilles du diable. Voici son opinion sur les « discours de ville » ; je la rencontre au cours d'un dialogue entre une possédée et le bienheureux curé d'Ars : « Pourquoi prêches-tu si simplement ? Tu passes pour un ignorant. Pourquoi ne prêches-tu pas en grand, comme dans les villes ? Ah ! comme je me plais à ces grands sermons qui ne gênent personne, qui laissent les gens vivre à leur mode et faire ce qu'ils veulent ! A tes catéchismes, il y en a bien qui dorment, mais il y en a d'autres à qui ton simple langage va jusqu'au cœur. » Mon discours sur le Saint Nom de Jésus a dû plaire au diable ; c'est ma vanité qu'il prêche, et non pas Jésus-Christ. Il n'est pas fait avec le cœur, mais avec l'esprit ; il n'est pas pieux, il ne touche et n'édifie point, il me fait paraître ridicule parce qu'il parle tout haut—et ne parle de rien autre—de mon amour-propre, de mon manque d'es-

prit de foi et d'esprit religieux. Un homme vêtu d'une grossière et austère robe de bure, qui arrange ainsi la parole de Dieu en littérature ! Ah ! que cela est loin des discours que demande dans sa règle Saint François à ses frères prédicateurs : « J'avertis aussi et j'exhorte les mêmes Frères afin que dans les prédications qu'ils font leurs discours soient simples et examinés, pour l'utilité et l'édification du peuple, leur annonçant les vices et les vertus, la peine et la gloire, avec brièveté de discours, parce que le Seigneur a abrégé la parole sur la terre. » Et ces avis sont eux-mêmes écrits en un latin simple jusqu'au barbarisme... Quel contraste, mon Dieu, et qui me confond et me rend ridicule à mes yeux, comme aux yeux des fidèles sensés. Mais par-dessus tout, parler comme je l'ai fait c'est trahir Jésus-Christ et ma mission. Et cela m'accable...

Mais alors, direz-vous, pourquoi avez-vous prêché de la sorte?... Eh ! chassez le naturel, il revient au galop et se réinstalle en maître, quand le surnaturel ne s'est pas emparé de la place...

Je suis tellement épris par tempérament des belles pensées vêtues de beau style, qu'il m'arrive inmanquablement, dans les rares mo-

ments où je me possède un peu, de me laisser aller à ce penchant naturel et même de le stimuler—et alors je commets un discours comme celui que vous avez lu.

Voulez-vous d'un trait saisir mon étrange nature? J'ai sur mes rayons, côte à côte, deux livres: les *Lettres de mon Moulin*, d'Alphonse Daudet, et l'*Esprit du Curé d'Ars*, et pour l'un et pour l'autre j'ai un culte égal, sinon pareil; entre ces deux formes de langage et de pensée mon esprit sans cesse hésite et balance. Jugez s'il y a place pour une large oscillation!

C'est que le beau littéraire me hante. Je le cherche d'instinct, et lorsque j'écris sans lui c'est toujours avec conscience que je le sacrifie, parce que je ne le fais jamais que de propos délibéré. Alors j'écris avec répugnance et avec humiliation, et il faut que je pousse ma plume de l'avant. C'est de l'amour-propre? Je l'avoue et j'en gémis. Mais il faudrait, après l'avoir d'abord détrôné, installer à sa place et faire régner l'humilité qui s'oublie, le zèle ardent de la gloire de Dieu, la soif de donner des âmes à Jésus-Christ et Jésus-Christ aux âmes...

Hélas! d'ici là j'ai grand peur de ne cesser de sitôt d'écrire des discours sur le Saint Nom de

Jésus—quel aveu!—et je sens que demain j'aurai honte d'avoir eu honte—quelle lâcheté!

LES MISSIONS FRANCISCAINES DE TOBIQUE

En 1921, Mgr P.-A. Chiasson, évêque de Chatham, confiait aux Franciscains les missions dites de Tobique.

Prenez une carte du Nouveau-Brunswick. Suivez le cours de la rivière Saint-Jean sur la frontière du Maine, jusqu'à son confluent avec la rivière Tobique, dans le comté de Victoria. Vous êtes chez nous. La pointe formée par le confluent de ces deux rivières est l'emplacement d'une réserve d'Indiens Malécites, au nombre de cinquante familles. Nous y avons notre résidence, et de là nous rayonnons dans le comté de Victoria, où nous desservons huit autres postes de Blancs: *Aroostock*, à trois milles, *Limestone*, à douze milles, *Tilly*, à huit milles, *Rivière-des-Chutes*, à neuf milles, *Red Rapids*, à treize milles, *Plaster Rock*, à vingt-six milles, *Blue Bell*, à trente-cinq milles, *Summit*, à quarante-six milles, et, en hiver, les nombreux chantiers de la région.

En fait notre territoire couvre tout le comté de Victoria, moins, au nord-ouest, les paroisses du Grand-Saut et de Saint-Michel de Drummond, soit à peu près 1500 milles carrés. Région peu peuplée, pas même entièrement explorée, presque totalement protestante. Six missions, y compris la réserve, ont des chapelles. Dans celles qui n'en ont pas, le service divin se fait dans des maisons privées, et, à Summit, dans la station du Transcontinental.

Il y a, dans chacun de ces postes, beaucoup de bien à faire : foi à réveiller ou à conserver, indifférents et apostats à ramener, conversions à opérer parmi les protestants qui sont dans la proportion peut-être de cinquante contre un catholique. Longtemps les catholiques de cette région n'ont eu la visite du prêtre qu'une fois par an. Il est merveilleux que la plupart, dans ces conditions, aient conservé la foi, et souvent une foi vive et opérante. La grâce ne manque à personne, cela se voit ici avec évidence.

Les Malécites, eux, appartiennent à la race algonquine, à laquelle se rattachent également les Hurons et les Iroquois. Convertis de bonne heure à la foi par les anciens missionnaires de l'Acadie, ils se sont toujours distingués dans l'histoire par leur fidélité à leur foi et par leur

loyauté envers les Français, à l'époque des guerres entre Anglais et Français.

Jadis Iroquois et Malécites étaient ennemis invétérés, et la tradition indienne conserve le souvenir de sanglants combats entre les deux tribus. Un épisode de ces luttes est resté célèbre et a été chanté en vers dans les langues abénaquise, française et anglaise, à l'honneur de la vaillante fille malécite qui en est l'héroïne.

Les Iroquois, venus du Canada par la rivière des Etchemins et celle de Saint-Jean, pour exterminer les Malécites, avaient d'abord massacré tout un village de cette tribu à l'embouchure de l'Allégash. La fiancée du fils du chef, la jeune Malobiannah, avait seule survécu et fut faite captive. Les guerriers iroquois, ivres de leur premier succès, résolurent de pousser jusque dans la vallée inférieure de la rivière Saint-Jean leurs ravages, mais ne connaissant pas la navigation de cette rivière, ils emmenèrent la jeune fille pour les guider.

Quand la nuit fut venue, les canots d'écorce furent attachés ensemble et laissés à la seule garde de la jeune captive.

Malobiannah, pleurant son fiancé, pleurant les malheurs de sa nation, mais gardant au cœur la revanche indienne, résolut de sacrifier sa vie

pour venger ceux qu'elle aimait et en même temps sauver ses frères d'Ecoupag et de Médoctec du désastre qui les attendait, en dirigeant la flottille dans les chutes meurtrières du Grand-Saut.

A quelque distance du gouffre, quelques-uns des guerriers qui, épuisés de fatigue, s'étaient endormis d'un sommeil de plomb, furent éveillés par le grondement des chutes et demandèrent à leur guide quel était le bruit sourd qu'ils entendaient.—« C'est un nouveau tributaire, le Walloostook », répondit avec calme la jeune Malécite, tandis que la flottille était déjà entraînée avec force vers l'abîme. Les Iroquois, rassurés par le sang-froid de la captive, reprirent leur sommeil. Ce ne fut qu'à quelques centaines de pieds du gouffre, où un courant uni et rapide, le courant de la mort, les attirait vers le précipice, que, se rendant compte du danger imminent, ils bondirent de leurs canots... mais il était trop tard ! Hurlant des malédictions, ils disparurent dans la cataracte écumante, entendant encore les cris de triomphe de l'héroïque fille du Sachem vaincu, auxquels se mêlaient les noms de son fiancé et de sa nation vengée ¹.

1. Abbé T. Albert, *Histoire du Madawaska*, p. 13.

Les Mohawks cependant ne tardèrent pas à venger la mort sans gloire de leurs guerriers, et durant de longues années encore des massacres répétés des deux tribus eurent lieu. A la suite de ces massacres réciproques, les deux tribus ont été considérablement diminuées. Aujourd'hui, les Malécites, tous habitant le Nouveau-Brunswick et la contrée limitrophe du Maine, se réduisent à quelques réserves, dont la principale est précisément celle dont nous avons le soin.

Je les aime, ces pauvres sauvages, avec leurs défauts et leurs qualités. Sous leurs habits modernes — sinon à la mode —, sous le toit des atroces petites maisons en bois qui ont remplacé la pittoresque cabane de peau ou d'écorce, ils sont restés, dans le fond de leur âme et de leur nature, ce qu'ils étaient il y a trois cents ans. Le Malécite, grand enfant, a beaucoup des qualités comme des défauts de l'enfant, avec des vertus propre à la race. Léger, insouciant, soumis—et indocile à la fois, grâce à sa légèreté,—simple, patient et endurant, heureux d'un rien, content de peu. Il l'est de trop peu. Son ambition se résume à travailler assez pour vivre — puisqu'il ne saurait vivre sans travailler. Il sait

trop que, pupille du gouvernement, celui-ci pourvoira à ses besoins extrêmes.

Nos Indiens en général sont religieux. Au son de la cloche ils accourent à la chapelle, quel que soit l'office annoncé, et ils ne demandent qu'à y être retenus le plus longtemps possible. C'est une de nos consolations. Ils communiaient peu toutefois, avant notre arrivée, mais peu à peu ils se mettent à fréquenter davantage les sacrements.

Mais s'ils sont religieux, ils sont bien ignorants des choses de la religion, et c'est à se demander, lorsqu'on les a pratiqués, s'ils sont susceptibles d'en apprendre beaucoup.

A Noël de l'an dernier, je faisais admirer à l'un de mes vieux sauvages, ancien chef, homme grave et quelque peu instruit—un de nos principaux *citoyens* et mon « bedeau »—un enfant Jésus en cire sous un globe de verre peint et représentant Bethléem. L'effet d'une lumière posée derrière la peinture était très beau et faisait ressortir on ne peut mieux les maisons à toits plats de la petite ville. Les fenêtres faisaient des trouées de clarté crue...

Je demande à mon Indien en anglais (nos Malécites de Tobique ne parlent que leur langue

entre eux, et l'anglais comme langue auxiliaire avec les Blancs.)

— It is beautiful, is it not?

— Oh, yes, Father.

— You know of course what this is?

— Well, it's a baby.

— Yes, a baby, the Infant Child Jesus in the crib.

— O yes, Our Lord.

— Good enough. And that city yonder, how do you call it?

— I don't know.

— Don't you know where Our Lord was born?

— Well, in the old country (!)

— Which country?

— Italy, Italy?

— Why no, haven't you ever heard of a country called Palestine or Holy Land?

— Oh, yes, Jerusalem, Jerusalem.

— You are getting to it. This is Bethleem. »

Et je lui racontai l'histoire de la naissance de Notre Seigneur.

Ce sera sans doute à refaire à Noël prochain...

Il y aurait bien des aperçus à donner sur nos Indiens, sur leurs noms, leur manière de vivre, leurs habitudes domestiques, etc. Aucun d'eux

ne pratique un art spécial : ce sont tous des gagne-petit, et ils tirent leur principal moyen de subsistance des travaux divers que, selon les saisons, ils font chez les Blancs des environs. Ils ne sont pas particulièrement adonnés à la chasse ou à la pêche. Comme la plupart des Indiens, ils fabriquent, surtout en hiver, des raquettes, des mocassins et des paniers.

Ils s'adonnent peu à la culture du sol. « La main qui a brandi le tomahawk n'est pas faite pour guider la charrue; la main qui arrachait la chevelure du Mohawk, ne s'abaisse pas à arracher des légumes. » Ces paroles d'un Malécite, arrière petit-fils d'un de leurs Sachems les plus fameux, Grand-Pierre, sont-elles l'écho de l'orgueil souffrant de la vieille race guerrière? Peut-être, mais à coup sûr aussi l'écho de son apathie et de son insouciance, comme, dans une bonne mesure, de son impuissance à égaler l'homme Blanc.

Et c'est dans cet esprit que « comme Achille, il se retire sous l'ombre des derniers chênes de la forêt antique, et que, avec une moue hautaine, il attend la mort de sa race. »

JE T'AI VOMI

N'avez-vous jamais éprouvé dans votre sommeil l'affreux cauchemar que voici :

Vous rêvez que vous voulez vous éveiller, et vous tentez à cette fin des efforts surhumains mais inutiles. Vous soulevez avec peine vos paupières, qui retombent lourdes d'un sommeil de plomb. Vos bras, il vous paraît qu'une force invisible vous les colle au corps. Vous voulez crier, les veines de votre cou se gonflent à se rompre pour articuler un son, et de la bouche il ne sort rien, rien... Situation atroce; il s'y ajoute parfois une sensation d'étouffement. Puis, après des efforts stériles, l'apaisement se fait et le sommeil reprend son cours paisible.

C'est l'image du tiède. S'il veut bien analyser son état, il reconnaîtra que ce phénomène du cauchemar est très analogue à ce qui se passe en son âme : velléité de libération, impuissance à l'obtenir, et sensation de cette impuissance.



Le tiède est chargé de chaînes : ses bras, ses jambes, tout son corps en est resserré, pas assez étroitement cependant pour qu'il ne puisse avec effort *soulever* ses membres. Mais là s'arrête son pouvoir. L'effort accompli, ses membres, alourdis et captifs, pesamment retombent. Briser ses chaînes ? Lui ne le peut, c'est évident.

C'est un paralysé, dont le mal n'empêche pas quelques faibles mouvements des bras—mais les bras sont de laine et les mouvements sans muscle. *Il ne peut* faire plus, et jamais ne le pourra, sans un miracle. La paralysie est incurable ; elle annonce d'ailleurs une mort prochaine.

Or la paralysie ne fait pas mal, les chaînes ne font pas mal, et donc ne *stimulent* pas, ne *forcent* pas à les quitter, en même temps qu'elles rendent impuissants les malheureux qu'elles retiennent captifs. L'impuissance à rompre les liens dont il ne souffre guère, voilà, ce me semble, l'état exact du tiède. Etat absolument épouvatable, comme on en peut juger.

C'est encore un voyageur égaré dans une forêt inextricable ; vraiment il ne voit pas le moyen d'en sortir. Il essaie pourtant... mais il *reneontre* quelques arbres fruitiers... quel-

ques fleurs auxquelles il s'arrête... Puis nouvelle velléité de sortir de la forêt... puis de nouveaux fruits et de nouvelles fleurs, et nouvel arrêt... Et le temps se passe de la sorte. Finalement, c'est la mort.



Veut-on avoir comme la sensation physique de l'enlissement d'une âme dans la tiédeur, et de l'issue fatale de cet enlissement, la mort ? Victor Hugo nous la donne dans cette page :

« Il arrive parfois, sur certaines côtes de Bretagne ou d'Ecosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis quelques minutes il marche avec peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la colle. La grève est parfaitement sèche ; mais à chaque pas qu'on y fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect ; rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui

ne l'est pas ; la petite nuée joyeuse des insectes de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant.

« L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi ? Seulement il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément, il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville ; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe ; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau, s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse ; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

« Il appelle, il agite son chapeau ou son mou-

choir, le sable le gagne de plus en plus; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlissement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, infailible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlissement c'est le sépulcre qui s'est fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est un ensevelissement inexorable.

« Le misérable essaie de s'asseoir, de se coucher, de ramper : tous les mouvements qu'il fait l'enterrent ; il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, il implore, crie aux nuées,

se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre; le sable atteint sa poitrine: il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaîne molle, sanglote frénétiquement; le sable monte, le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit: silence. Les yeux regardent encore affolés, le sable les ferme: nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable; une main sort, perce la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît,—sinistre effacement d'un homme.»



Et sinistre effacement d'une âme de la vie spirituelle, de la vie de la grâce. La tiédeur achemine au péché mortel d'une façon aussi sûre qu'imperceptible. Une de ces malheureuses victimes de l'enlissement spirituel me disait après une première faute: « Hier, je n'aurais pu m'imaginer que j'en serais jamais arrivée à

commettre un péché mortel. » C'est effroyable, mais voici qui l'est davantage et fait toucher du doigt comme la tiédeur métamorphose une âme sans qu'elle s'en aperçoive. Cette même personne qui parlait ainsi très sincèrement pendant de longues années retomba avec une fréquence et une facilité incroyables dans le péché dont elle disait hier en pleurant : « Hier encore je n'aurais pu m'imaginer que j'en serais jamais venue à commettre un péché mortel ! »



Sur l'âme tiède pèse la masse des grâces de choix dont elle a longtemps abusé ; ce poids, bien lourd, l'écrase et l'empêche de se relever. A force de résister à la grâce, de discuter avec sa conscience, de refuser l'une et d'étouffer l'autre, elle en est arrivée à avoir une conscience cautérisée, ce qui est terrible. Elle a péché en pleine lumière, contre la lumière. On ne passe pas d'une conversion sérieuse à la tiédeur ; on passe alors du péché à une vie, sinon parfaite du moins fervente. C'est de la ferveur seulement que l'on peut déchoir à la tiédeur. Il n'y a qu'une âme éclairée et instruite des dé-

licatesses de la grâce qui puisse devenir tiède, et c'est ce qui rend son état réfractaire à tout remède. Elle a abusé de tout ce qui serait un remède pour une âme moins favorisée. Son état est proprement désespéré.



Archimède demandait un point d'appui et un levier assez puissant; il eût soulevé le monde.

Je cherche le point d'appui et le levier assez puissant pour soulever cette masse qu'est le tiède, masse autrement lourde que l'univers.

Un point d'appui? un point sensible en son cœur? Mais son cœur est endurci, insensibilisé; rien ne lui fait plus impression. Aucun sentiment sur lequel appuyer un motif quelconque de conversion, c'est-à-dire le levier.

Et le levier même je le cherche en vain. Il le faudrait tout puissant, et ceux que je connais sont trop faibles; ils se briseraient au premier effort. L'enfer? Levier trop faible. Le ciel? Levier trop faible. L'amour de Dieu, les plaies de Jésus-Christ? Tous leviers trop faibles.

C'est à désespérer de soulever cette masse inerte. Il n'y a que Dieu pour accomplir ce tour

de force, Dieu qui de trois doigts soutient l'univers, Dieu, qui tient les cœurs en sa main,—
Dieu, toujours libre, en son infinie miséricorde,
d'octroyer un miracle qu'on ne lui demande
pas !

ELLE !

Seigneur, je te reviens le cœur broyé, l'esprit dompté, la volonté docile et, Seigneur, tout meurtri, sanglant débris.

Je t'arrive pour être tien; m'accepteras-tu? Il est tard, et déjà tu m'as maintes fois appelé, et moi je me détournais. M'accepteras-tu à présent ?

Je t'arrive secoué de sanglots. Je me repens. Ce qui fait ma peine plus grande, c'est que ce n'est pas à ton appel que je viens, et que ce n'est pas la honte de n'être pas à toi et de jouir avec tes ennemis qui me fait retourner à toi.

Mon cœur est broyé, mon esprit humilié, mon être détaché de tout, et ce n'est pas ton amour qui a fait cela !

C'est *Elle* !

Ah ! tu la connais... je la rencontrai sur mon chemin, loin de toi, parmi les fleurs. Nous fîmes route ensemble, elle devint ma compagne assidue; elle se mêla à ma vie pour la torturer. Elle

se fondit en elle ; je ne vécus plus que sous son souffle brûlant, de ses caresses torturantes, de ses baisers de feu. Ah ! elle m'avait pris tout entier, va ! Jamais ne fut plus intime union. Et je passais de la sorte mes jours loin de toi, malheureux et souffrant. Et ta voix m'appelait, et je ne voulais pas entendre. Le devoir austère se dressait devant moi, et je fermais les yeux. Ton amour me toucha de ses sentiments, et je ne voulus pas me jeter entre ses bras.

Et pourtant, me voilà revenu à toi, Seigneur. Pourquoi n'y suis-je pas revenu plus tôt ! et pourquoi n'est-ce pas l'attirance de ta voix et de ton amour qui me ramène ! Ah ! je te le dis : c'est de cela que se compose ma peine la plus vive et ma profonde humiliation :

Ta voix n'a pas réussi à m'attirer ;

Ton amour n'a rien dit à mon cœur.

Et si mon esprit dompté vient écouter tes ordres, ce n'est pas toi qui l'as dompté, et ce n'est pas moi ;

Et si mon cœur, broyé, vient supplier le tien, ce n'est pas toi qui l'as broyé, et ce n'est pas moi ;

Et si ma volonté rebelle fléchit enfin et te dit :
Ordonne, ce n'est pas ton œuvre, ni la mienne ;
C'est son œuvre à *Elle* !

Elle a tout fait. C'est elle qui, par ses caresses et ses étreintes dont je ne pouvais plus supporter l'ardeur torturante, m'a forcé à me tourner vers toi. C'est Elle, elle, la *Douleur* !

M'accepteras-tu, Seigneur, bien qu'il soit tard ?

LE BAISER DE DIEU

Mon Dieu—ma voix tremble en prononçant ce nom... le nom de mon Créateur, et moi par Lui tiré du néant; Vous la Puissance, moi la faiblesse; Vous le Maître, moi l'esclave. L'univers est l'escabeau de vos pieds, et je suis la poussière de cet escabeau. Cette poussière s'est agitée, elle s'est élevée vers la majesté de votre Face pour la souiller... Ah! Dieu, quelle folie, quel crime! et que je le regrette!...

Ne devrais-je pas m'écrier dans mon extrême confusion: Collines, tombez sur moi! montagnes, écrasez-moi! Non, c'est le cri du désespoir, le cri du damné qu'éternellement écrase la justice de Dieu; ce n'est pas le gémissement humble du repentir. Or je me repens de mon iniquité. Elle m'accable, mais elle ne me désespère pas. Sa grandeur même m'inspire confiance et me fait lever les yeux au Ciel pour dire à mon Dieu que j'ai offensé:

Mon Dieu, mon Bienfaiteur et mon Père, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé. Non

à cause du châtimement que j'ai mérité, non pour les flammes de l'enfer sur lesquelles je me vois suspendu, non pour les délices perdues de votre ciel, auxquelles mon âme renonça par son péché; mais je pleure mon crime parce que mon crime vous a offensé, vous, Dieu infiniment Bon, vous, Dieu infiniment aimable.

Se peut-il pareille aberration de l'esprit, aussi infâme dépravation du cœur? La Bonté, l'Amabilité substantielle, dont tout ce qui est ici-bas aimable et bon n'est qu'un pâle et tremblant reflet — et j'ai dédaigné la substance pour le reflet. Folie que mon choix dédaigneux! et folie criminelle, car ma préférence vous offensa, ô Bonté, ô Amabilité infinie!

Prosterné dans la poussière, perdu de douleur et tournant vers vous ma volonté coupable, je vous gémis, ô Dieu offensé, mon repentir humble, sincère, profond, et je vous supplie de me pardonner ma faute.

Pardon, mon Dieu, pardon! Que mon péché soit effacé, que mon âme redevienne pure, apaisez votre trop juste courroux; ne voyez plus ma faute, n'ayez plus souvenance de mon crime!

Je le sais, Dieu bon, ce que j'implore est un acte d'infinie miséricorde, dont rien en moi

n'est digne. Aussi, n'est-ce pas sur les mérites que je n'ai pas que j'appuie ma demande audacieuse. Mais les mérites de votre Fils Jésus-Christ ! Ses mérites, ils sont miens. N'est-ce pas à cause de mes péchés qu'il est mort crucifié ? C'est pour ces péchés dont j'implore votre pardon qu'il a mérité et le repentir que j'en ai et votre miséricorde que je sollicite. C'est de mes péchés que la bouche expirante de mon Sauveur disait à vous, Père des miséricordes : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! Et ses membres tordus, sa chair sanglante, son visage livide, son front troué d'épines, ses yeux en larmes n'ont-ils pas assez mérité que vous me pardonniez ma faute et que vous me sauviez !

Je le sais... je le sens... déjà le pardon descend sur mon âme et à grandes eaux la purifie. Je renais, je revis, moi qui étais mort. Et lorsque, dans quelques instants, le prêtre aura scellé la réconciliation, je pourrai de nouveau vous nommer mon Père, et votre bouche me dira baisant mon front : Mon enfant... Ah ! l'amour qu'éveillera en mon être ce baiser du pardon ! L'amour du pécheur pardonné, mais que ne fera-t-il pas pour vous témoigner sa gratitude et réparer ses égarements du passé ! Ah ! non, ja-

mais plus vous offenser, en aucune façon, Dieu Bon, Dieu Saint, Dieu qui pardonne !

J'en conçois le ferme propos que je mets sous la garde de votre sainte grâce. Mes chutes répétées m'ont appris la défiance de moi-même, et à ne compter aucunement sur mes fragiles résolutions, mais à n'appuyer plus ma faiblesse que sur votre force. Je ne veux donc plus vous offenser, mon Père, mais avec le secours de votre grâce fortifiante, que très humblement je vous supplie de m'octroyer avec largesse, dans les tentations surtout. Avec ce secours je me corrigerai de mes habitudes mauvaises, de mes défauts, et de mes péchés sincère pénitence je ferai.

Car, tout pardonné que je suis, il reste que je dois expier mes fautes, les pleurer toujours ; enfin il me reste à en faire pénitence. Je la ferai cette pénitence, en union avec celle très dure qu'en a faite Jésus-Christ. Comme elle paraîtra légère comparée à la sienne, comme il me sera doux de me l'imposer aux pieds de mon Sauveur crucifié, et comme, unie à la sienne, elle me sera d'efficace rendement !

O Dieu, qui jamais n'avez refusé le pardon à un cœur repentant et humilié, pardon, pardon à un pécheur qui vous demande pardon !

QUEBEC « FANTAISISTE »

Au Rédacteur de
l'*Almanach de saint François*,
à Québec.

Mon cher Père,

Vous me réclamez quelques lignes, un rien, une « fantaisie, » pour l'*Almanach* que vous avez héroïquement entrepris de rédiger pour l'an de grâce mil neuf cent vingt-cinq. Je vous ai affirmé, les larmes aux yeux, que je suis épuisé, malade, vidé; que je suis incapable d'écrire deux lignes, précisément les deux que vous me demandez. Mais vous ne voulez rien entendre, sinon que je fasse à votre « fantaisie » et que je vous envoie la mienne.

Que la vôtre soit donc faite, et la mienne aussi. Si vous le permettez, celle-ci sera québécoise.

Québec est, chacun le sait, une ville héroïque

et formidable, sous son apparence bon enfant. Son passé est héroïque, et son présent ne l'est pas moins. Sans doute, les temps où les armées anglaises venaient jusque sur les hauteurs de Québec mettre en doute et en valeur l'héroïsme des Québécois, ces temps sont passés, et les Sauvages ne sont plus là — sauf ceux de Lorette — pour obliger les gens de Québec à l'héroïsme ; mais Québec, malgré cela, n'en est pas moins héroïque ni moins formidable.

Et d'abord, il y a le passé, qui est héroïque et formidable.

Frontenac—un Français, si vous voulez, mais tous les Québécois l'étaient à cette époque — ne dit-il pas un jour à messieurs les Anglais qui lui réclamaient une réponse trop hâtive à certaine sommation : « Je vous répondrai par la bouche de mes canons ! » Diantre ! était-ce assez crâne ce genre épistolaire ! Or à Québec on se souvient, c'est la devise ; en sorte que les réponses crânes des ancêtres font partie de l'héritage d'héroïsme de Québec. C'est vous dire que la fière réponse de Frontenac, symbole de tout un passé de bravoure, a été coulée en bronze, avec Frontenac lui-même en pose d'Artagnan, et du haut de leurs calèches les cochers expliquent aux étrangers : « Ça, c'est la statue de Québec. »

Vous voyez bien que Québec est héroïque, de par droit d'héritage.

Il y a donc la « statue de Québec, » vivante image d'un passé figé dans le présent, lequel ne changera pas. Mais ce n'est pas tout ce qui fait de Québec une ville héroïque et formidable. Il y a ses murailles et sa citadelle, et ses canons de la rue des Remparts. Cela est terrible à voir. Lorsque, arrivant à Québec par Lévis, vous apercevez la vieille cité juchée sur son cap, et, plus haut qu'elle, cette longue muraille de pierres grises avec des bastions et des crénaux, vous vous dites : « Oh ! quelle ville formidable, tout pleine de soldats et de braves ! » Vous ne vous trompez pas ; cette première impression est la bonne. Il y a des murs de défense partout dans la ville, et des glacis et des canons. Naturellement les canons sont silencieux, et les moineaux y font leurs nids. Mais cela ne porte pas atteinte à l'héroïsme des Québécois et n'enlève rien à l'aspect formidable de leur cité. Il n'y a pas d'ennemis à combattre, voilà tout. Il n'y en a pas depuis un siècle, alors, vous comprenez, l'héroïque cité, sans toutefois s'endormir sur ses lauriers, ne peut tout de même tirer sur l'ennemi qui ne vient pas. Mais lorsque, au coup du midi et au couvre-feu, le gros canon de

la citadelle lance aux échos sa poudre et sa bourre avec un bruit terrible, on sent un frisson d'héroïsme passer sur la ville réveillée en sursaut... Sur les remparts il y a bien vingt canons d'échelonnés, la gueule béante braquée sur le fleuve. Quel aspect formidable ! et quelle bravoure ne faut-il pas aux Québécois pour circuler derrière cette batterie ! La rue des Remparts est un peu délaissée, mais ne croyez pas que ce soit manque de courage ; j'ai vu, oui, j'ai de mes yeux vu des enfants prendre leurs ébats sur le gazon tout près de ces canons à la gueule terrible et pleins de nids de moineaux. A Québec, l'héroïsme est dans le sang ;

...Aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

...Mais il me revient ici une amère pensée :

— Est-ce que ce Monsieur se moque de Québec ? veut-il répéter Tartarin de Tarascon ?

— Oh ! l'affreux soupçon. Se peut-il ! Moi qui ai si pures et si bienveillantes intentions. Non, Québec n'a rien de Tarascon, et Tartarin y est inconnu. Je le proclame hautement. Québec est sincèrement héroïque et formidable, et c'est une ville comme il faut, que j'estime et que j'aime

beaucoup. J'espère y finir mes jours, héroïque devant la mort... Ah! vous me désolez... Et puis m'accuser de pasticher Daudet...

Je reprends... ...Je continue...

* * *

Mais je ne puis reprendre ni continuer...!

Ah! mon cher père Marie-Antoine, cet affreux soupçon des gens de Québec me coupe net l'inspiration. Ils m'ont navré. Voudrez-vous, s'il vous plaît, le leur dire, et leur expliquer pourquoi ma « fantaisie » s'interrompt de façon si... fantaisiste?

LE VIEUX MOULIN

Je me suis attardé ce matin à la montre d'une librairie, qui expose une toile représentant un vieux moulin. La toile n'est pas grande, mais elle est remarquable.

Le vieux moulin occupe le centre du tableau, où sa masse brune est parfaitement en vue dans un encadrement épais d'arbres et de verdure. Sans doute qu'aux temps de jadis, alors que les charges de grains affluaient de tous côtés, la forêt et la verdure étaient moins denses autour du moulin alors rempli de gens et de besogne. Mais depuis—et c'est la sensation que produit l'ensemble du tableau et qu'a voulu donner l'artiste — les vieilles gens ont disparu, les bonnes vieilles moulanges ont cessé de tourner pour broyer le grain qu'on n'apporte plus et la forêt, qui n'aime pas le bruit ni le trafic, mais qui chérit la solitude et la paix, s'est peu à peu rapprochée, prudemment, pas à pas, année par année, amenant avec elle dans

ses branches des nichées d'oiseaux qui chantent maintenant tout le jour dans le vieux moulin qui leur appartient.

Dans le fond du tableau, en plein bois, un abaissement des arbres, que la perspective prolonge dans les profondeurs de la forêt, fait deviner le ravin au fond duquel coule le ruisseau qui jadis faisait tourner la roue du moulin. Elle ne tourne plus la vieille roue. La voyez-vous, flanquée au moulin, grande, démesurée? Mais vous sentez qu'elle est immobile — je crois même que les herbes la tapissent par endroits — et qu'elle ne dérobe plus son eau au frais ruisseau, qui coule à pleins bords et soulève sur les cailloux de la chaussée des flots d'écume, qu'une touche très délicate du pinceau fait deviner plutôt qu'apercevoir. Puis le ruisseau reprend sa route paisible à travers les hautes herbes.

Voilà le thème. Dire qu'il est neuf serait trop dire. Mais dans ce paysage il y a une vérité de détails et une fraîcheur d'exécution qui révèle un artiste, et d'instinct l'œil cherche la signature au bas de la toile : car un tel tableau doit être signé, et vous lisez : J. G. Braun.

J. G. Braun? quel est cet artiste? Une carte très artistique voisine du tableau vous le dit :

curé d'Ellensville, Etats-Unis. Un prêtre artiste ! Votre curiosité en sera peut-être aiguillonnée, et vous voudrez en apprendre plus long sur cet artiste que la carte précitée appelle « le célèbre artiste. » Je vous invite donc à faire une visite au presbytère de l'abbé Braun ; nous serons amplement renseignés.

« Au milieu des maisonnettes blanches ou rouges, vertes ou grises qui s'estompent pittoresquement sur la verdure des monts Shawanginik, à Ellensville, s'élève le presbytère du curé, l'abbé ou, comme on dit là-bas, le père Braun.

« Aussi propre et jolie que ses voisines, la demeure du curé ne se distingue, à l'extérieur, que par l'endroit merveilleux où elle est située et qui offre un spectacle bien fait pour exalter l'âme d'un artiste comme M. Braun. Mais entrons dans le presbytère champêtre. On y éprouve une singulière impression en voyant appendus aux murs ou juchés sur les meubles des tableaux de maîtres et des paysages d'une exécution parfaite. Cette maison si modeste est décorée comme un palais ; il y a là de vrais trésors artistiques, trésors dont il est le seul et unique auteur.

« Quand ses fonctions de pasteur lui laissent

quelques moments de liberté, le bon père monte à l'étage supérieur de sa demeure : là, dans une chambre qui ressemble aux ateliers de peintres du moyen-âge, où sont entassés en un beau désordre des vieilles estampes, de vieux tableaux, des chevalets, des tabourets, des pinceaux, des oiseaux empaillés, et que sais-je ; là, dis-je, le curé se met au travail ; et sous son pinceau les créations de son imagination ou les souvenirs que ses yeux ont gardés de ses récentes excursions dans les bois, naissent et s'animent avec les plus admirables couleurs sur le canevas.

« Cependant, malgré son merveilleux talent, le père ne veut consentir à vendre aucun de ses tableaux ; il travaille par goût ; mais lorsqu'il s'agit d'une œuvre de charité, il consent à se départir d'un de ses tableaux au profit des pauvres. »

Ce dernier trait, qui révèle le prêtre dans l'artiste, explique comment la toile « un vieux moulin » se trouve exposée dans la vitrine d'une librairie. L'abbé Braun a sans doute peint ce tableau au profit d'une œuvre de charité ; je voudrais bien être « l'heureux gagnant » du « vieux moulin ».

PITIE

DE PROFUNDIS... Abîme. Opacité lourde des ténèbres pendues sur le gouffre, entassées dedans épaisses, appuyant leur masse noire tout au fond sur l'être inerte qui gît là, inerte parce que sans voix,

sur la voix, muette parce que sans vie d'âme, sur l'âme, impuissante parce que sans lumière, sans souffle, sur moi!...

Nuit du corps, nuit de l'esprit, nuit de l'âme !
Nuit profonde,—ô ta lourdeur épaisse !—nuit sans trouée lumineuse, de soleil ou d'éclair !
Nuit sans trêve, écrasante, implacable !

* * *

Soudain, un sillon fulgurant ajoure mes ténèbres. C'est brusque et rapide, mais mon esprit à l'affût vite a regardé; il a lorgné l'au-delà...

Hélas, hélas ! la nuit vite a bouché de noir la fulgurante trouée, et, comme avant, les ténèbres aveuglantes m'enlèvent même la triste consolation de me sentir dans l'obscur ; car cette sensation serait encore un semblant de vie.



CLAMAVI... Le cri jeté par vous, Jésus, à l'heure où la puissance est aux Ténèbres. FIAT, PATER MI... Oh ! ce cri, qui attira sur les âmes la grâce libératrice, ce cri — comme les voûtes des cieux et les anges s'en redirent l'écho ! et qu'il ébranla la miséricorde du Père !...

FIAT ! c'est le cri que du fond de l'abîme, sous l'opacité lourde des ténèbres qui l'écrasent, ... l'être inerte parce que sans voix, ... la voix muette parce que sans vie d'âme, ... l'âme impuissante parce que sans souffle et sans lumière, ... moi tout pauvre, tout misérable, tout humilié, je clame à vous, mon Père.

... *Domine, exaudi vocem meam !*

VECORS !

Trop de gens séparent la charité de l'amour, et il est rare qu'une exhortation à la charité fraternelle ne ferme le cœur à l'amour du prochain; effet bien contraire à l'effet voulu ! Et d'où vient ce piètre résultat ? De ce que, voulant parler de charité, on commence par faire l'œuvre de tout ce qui serait sentiment; on veut parler d'amour, et l'on met le cœur hors de cause ! on lui dit : va-t-en, et garde-toi d'écouter ce que je vais dire ; il va être question de charité, tu n'as rien à voir en la matière. Qu'est cela ? ignorance ? absence de cœur ? absence du sens d'aimer ? Bien loin que d'inspirer de l'affection les uns pour les autres, ces instructions ne vont qu'à rendre égoïstes. Nous y sommes si naturellement portés ! et l'on vient fortifier cette maudite tendance par des paroles si froides, si étroites, qu'elles ne peuvent qu'endurcir encore le cœur et le fermer à l'amour.

On imagine une sorte d'affection spirituelle—

que je comprendrais, si on la bâtissait sur l'affection naturelle que tout homme doit à son semblable—et on la distingue précautieusement de l'affection naturelle, au point d'en faire des choses opposées. Grand Dieu ! mais il fallait étayer cette affection spirituelle sur la naturelle ! La grâce ne fait pas litière de la nature, tout au contraire elle la suppose, elle en a besoin ; pas de grâce où la nature n'est pas ; elle y prend son appui, elle s'en sert, non pour la détruire, mais pour la spiritualiser ; elle conserve ce qu'elle trouve dans la nature, elle se l'associe. Comment concevoir une *affection* spirituelle qui n'ait ses racines dans le cœur ? — Mais en la charité il n'y a pas d'affection, dites-vous. — Alors, où est l'amour ? Il n'y a plus que froideur. On n'aime pas ; on agit seulement comme si on aimait ; c'est de la charité de façade, une contrainte pénible, c'est au fond de l'égoïsme cultivé en serre chaude.

Voyons, de bonne foi, quand Notre Seigneur disait aux siens : Aimez-vous les uns les autres, croyez-vous qu'à ces hommes aux cœurs aimants et simples, et qui ne devaient pas subtiliser sur le sujet et la manière d'aimer — saint Pierre, saint Jean entr'autres, — croyez-vous que Notre Seigneur dût entendre une affection

platonique, totalement nouvelle et *innaturelle*, qui fît table rase de ce trésor d'amour que Dieu a mis dans le cœur de tout homme, et qui ne demande pas beaucoup de finasserie pour être exploité?

On aime ou on n'aime pas : voilà. Il n'y a pas deux amours ni deux façons d'aimer. Le cœur est simple, et s'il est double ou finaud, malheur à lui, et à ceux qu'il aime ! Tout simplement, l'affection déposée en nous par la nature — et donc par le Créateur — se perfectionne, s'agrandit, se fortifie, se surnaturalise par la charité, mais sans se *dénaturer*. C'est toujours avec le cœur que l'on aime, ce n'est pas avec la tête.

Hélas ! on dit à mon cœur : Aime, mais ne bats point ; aime, mais sans te donner ; aime... mais n'aime pas. Misère ! la pauvre étincelle d'amour qui est au cœur de l'homme est si prête à s'éteindre au moindre souffle, qu'au lieu d'y porter l'éteignoir vous feriez bien mieux de la raviver au souffle de paroles enflammées ; c'est alors que vous auriez été utile. Pauvre fleur que le cœur de l'homme, fleur bien frêle ; au lieu de la cultiver, de l'étayer, de la faire s'épanouir, on lui porte un coup brutal qui la brise. Il eût pour-

tant été si bon d'aider ce pauvre cœur à aimer davantage et mieux.

Allez, les saints ont aimé avec leur cœur, eux autres. Ils n'aimaient pas *par devoir*. Oh ! quelle cruauté que d'enseigner à des êtres qui ont un cœur : Vous aimerez par devoir ; vous *êtes obligés* d'aimer vos frères. Et ceux qui devront ainsi recevoir de leurs voisins le don obligé de la charité sont là comme ceux-ci qui reçoivent ces froids et cruels avis : « Ce frère, ce voisin à qui vous serrez les coudes, vous l'aimerez ; vous le devez . . . Et vous, son voisin, vous vous laisserez aimer de la sorte . . . » Non, non, taisez-vous ! vous me torturez le cœur, vous brutalisez ses délicatesses. Taisez-vous, homme de glace, *vecors !*

SOUFFRIR AVEC MARIE, SOUFFRIR AVEC JESUS !

Quel étrange et douloureux spectacle que celui de notre existence ! Evidemment créés pour être heureux, puisque l'idée même du bonheur se fait d'autant plus tenace en nous que la souffrance s'acharne par sa persistance à la déraciner de notre âme, nous sommes néanmoins, de par les tristes réalités de la vie, condamnés à souffrir, et nous allons traînant, du berceau à la tombe, cette longue chaîne d'espoirs déçus et d'afflictions trop réelles qui composent notre existence à tous.

Oui, souffrir, voilà notre condition ici-bas, si vraie et si douloureuse qu'elle arrache à l'Esprit Saint lui-même, penché sur les misères de Job, ce cri de compassion : « *Homo, brevi vivens tempore, multum repletur miseriis* : O homme, avec des jours si courts, si rempli de misères ! » L'auteur de l'*Imitation* l'avoue également : « Quelque part qu'il se trouve sur la terre,

l'homme partout rencontre la douleur...Allez où vous voudrez, disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il vous faut souffrir quelque chose, que vous le vouliez ou non; et ainsi toujours vous trouverez la croix... La croix vous est préparée; elle vous attend partout. » (Livre 2, ch. 12).

C'est bien cela, et notre pied foule plus souvent le sommet du Calvaire que la cime du Thabor; et comme nous avançons dans la vie, nos stations sur le Calvaire se font et plus fréquentes et plus douloureuses.

Eh bien! nous n'y sommes pas seuls. Il y a Marie, la reine des martyrs; elle nous y a précédés et se tient là, pour nous servir à la fois de modèle et d'encouragement.

Marie a souffert toute sa vie les douleurs futures et d'elle connues du Calvaire, et au Golgotha elle endura un supplice indicible. Je n'en ferai pas la démonstration. Un seul mot pour traduire ces douleurs: une mère, la mère d'un Dieu, se tient au pied d'une croix, à laquelle pend, attaché par des clous, son Fils!

Or comment Marie a-t-elle supporté ce cruel martyre? *Stabat Mater lacrymosa*: elle pleurerait! Ce nous est un tendre spectacle qui nous

doit consoler. Non, il n'est pas défendu de pleurer dans les afflictions. Ces larmes, consacrées par celles de Jésus et par celles de la Mère de douleurs, sont des larmes légitimes, et saintes si nous le voulons. Loin de nous le sentiment barbare de ces prétendus forts qui, drapés dans leur cruel et glacial stoïcisme, interdisent les pleurs comme une faiblesse ! Une faiblesse ? Sainte faiblesse alors, et que je veux avoir, puisqu'elle me fait ressembler à ma sainte Mère, et qu'en versant mes larmes je les mêle aux siennes !

Marie a pleuré sa douleur, mais sa douleur ne l'a pas abattue par terre, sans énergie. L'épreuve l'a trouvée forte, *Stabat*. Marie se tient debout, énergique et résignée sous les coups qui l'accablent.

Deuxième leçon pour nous. Trop souvent, dans l'épreuve nous nous laissons abattre. Nous répandons par terre une volonté qu'il faudrait alors tenir ferme et vaillante, et laissons se traîner dans la poussière un cœur qu'il faudrait élever plus haut que les douleurs qui l'assaillent. *Sursum corda!* en haut le cœur quand il souffre ! Soyons dignes du courage de notre sainte Mère, et comme elle tenons-nous debout près de la croix, *Juxta crucem*, auprès de Jésus

crucifié; c'est là que nous puiserons force et vaillance.

Se tenir près de Jésus, souffrir cœur contre cœur avec lui. Quelle belle leçon que celle-là, et combien utile!

Souffrir seul, c'est souffrir sans consolation; c'est souffrir en réprouvé, dont personne ne console les peines. Oh! ne me parlez pas de cet enfer! On est seul lorsqu'on est avec les hommes sans être avec Jésus. O vaines consolations des créatures! pourriez-vous donner ce que vous n'avez pas et que vous cherchez tout comme moi? Non, vous ne m'êtes pas consolatrices, je suis seul avec vous.

On est seul encore lorsqu'on ne possède pas l'amitié de Jésus et sa grâce. O souffrances sans mérite, souffrances stériles et inconsolées que celles endurées loin de Jésus! Non, jamais, jamais souffrir de la sorte, mais souffrir avec Jésus dans son cœur, avec Jésus devant ses yeux, comme Marie, *juxta crucem*, les regards fixés sur Jésus dans une amoureuse contemplation!

Ah! souffrir ainsi, mais ce n'est plus souffrir, c'est endormir sa douleur sur le cœur de Jésus.

« Elle est venue, Seigneur, l'heure de la dé-

tresse, et mon âme n'a pu en supporter le poids...

« Dans cette angoisse dont la violence m'a effrayé, j'ai cherché du secours; j'ai promené mes regards autour de moi, j'ai cru que tant de souffrance finirait par évoquer un consolateur, mais j'étais seul, et le consolateur n'a point paru.

« Alors j'ai aperçu ton visage, ô Jésus-Christ;... à travers mes larmes j'ai regardé tes mains percées pour l'amour des hommes; mes lèvres ont rencontré les clous qui attachent tes pieds, et ma main qui serrait ton image s'est posée sur la plaie de ton cœur...

« J'ai longtemps baigné de pleurs cette croix que tu baignais de ton sang. Je n'ai pas eu la force de prononcer une parole, mais il y avait dans le fond de mon âme celle que toi-même, ô Jésus, tu prononças au moment suprême : « Père, je remets mon esprit entre vos mains ! ».

« Alors la paix est venue. Je me suis comme endormi sur ton cœur, et peu à peu l'amour a vaincu la souffrance...

« Je pleurais encore mais c'était presque de bonheur, et, au lieu des plaintes irritées qui grondaient tout à l'heure en moi, c'est mainte-

nant le cantique involontaire de l'action de grâces.

« Une force calme est venue. J'ai senti que j'étais renouvelé pour le combat, et que ma volonté venait d'être trempée sept fois dans le sang de l'Agneau ¹. »

Oui, souffrir avec Marie, souffrir avec Jésus!

1. Abbé Perreyve, *La journée des malades*, 12^e éd., p. 242.

FRAGMENTS

VIE. Ce mot vient-il de *vita* ou de *via* ? J'opine pour cette dernière étymologie, elle est si révélatrice ! l'autre est une banale traduction. Hormis qu'on soutienne que *vita* vient de *vita-re* ; alors, la vie ce serait la lutte perpétuelle contre la mort, pour l'éviter. Mais plus illuminatrice encore l'étymologie de *via*. La vie, ce serait donc la *voie* : la voie vers le terme et la marche pour y atteindre. *Viare*, c'est aller en avant, au but ; *viare*, c'est avancer ; être viable, c'est être vivant. Mais la vie *n'évite pas* la mort, et dans sa marche en avant, elle *va à la mort*.

Il me semble en effet que tout ce qui est se résume en ce mot : *vie*, et la mort s'évertue à tuer la vie. Le nom de toutes choses c'est vie ; ou c'est mort. Voici par exemple une pierre. Elle est elle, c'est-à-dire qu'elle a son poids, ses dimensions, sa substance. C'est sa vie à elle, c'est sa gloire. Que fait la mort ? Elle s'évertue de toutes façons, soit en y employant l'eau

goutte à goutte, soit en se servant de l'homme et de ses multiples engins de destruction, soit de mille autres manières, à tuer ce rocher, à lui enlever sa forme pour le réduire en poussière. La poussière est au seuil du néant; c'est la limite entre l'être et le néant. La mort ne peut faire plus. C'est le terme même de son action sur le corps de l'homme. La poussière ne se voit presque plus; c'est l'image du rien; dispersée par le vent, il n'y a plus rien. La mort a triomphé dans sa lutte contre la vie.

Mais au fond la mort n'est qu'un mot; elle n'a pas de réalité, pas d'entité; elle n'a de signification que par la vie qui n'est plus. Mais comme l'absence de la vie n'arrive que par la défaite de l'être qui est la vie, et que la défaite suppose la lutte, et la lutte deux combattants, on dit que la mort a tué la vie. La mort n'a pas tué la vie; la vie a marché vers son terme, qui est de n'être plus vie, et c'est l'état de mort. Mais la mort n'a pas succédé à la vie, elle ne triomphe pas sur les débris de ce qui fut la vie; rien n'a succédé à la vie. La vie était, elle n'est plus, voilà tout. La nuit n'est pas opposée au jour; elle n'est que l'absence du jour; et le froid n'est pas l'opposé de la chaleur; il n'est qu'une chaleur diminuée, une négation de la

chaleur. Nuit et froid sont des termes négatifs, qui à leur façon enlèvent de leur être à ce qui est, à la lumière et à la chaleur, mais ne se l'approprient aucunement. Ainsi la mort n'est qu'une négation sans subsistance propre. Elle tue la vie sans s'enrichir de ses dépouilles. Aussi longtemps que la vie existe, la mort n'existe pas, et la vie disparaît sans que la mort puisse exister. Car exister c'est vivre, et mort et vie ne vont pas ensemble.



Dieu ne veut pas que nous ayons honte de manger notre pain, et il a la délicatesse de nous le faire gagner. Mais voyez, il lui suffit que nous fassions n'importe quoi; peu lui importe, pourvu que nous travaillions. A ce compte notre honneur est sauf, et Dieu nous nourrit. En définitive, ce n'est pas en effet notre travail ni le salaire que nous en recevons qui nous nourrit, c'est Dieu qui prend ce soin. Tout vient de l'agriculture et de la bonté de Dieu. Que l'agriculture manque, ce ne sont pas les millions ni les millionnaires qui nourriront le monde. Or que fait le laboureur ? Il croit que si le blé

pousse c'est le résultat de son travail. Eh ! qu'a-t-il fait le laboureur ! Il a fait pourrir le blé !... pas même cela, il l'a simplement mis en terre. Le beau moyen pour le résultat, qui est de nourrir le monde ; il n'y a aucune proportion. Et cependant, c'est tout ce que Dieu demande du laboureur. Or remarquons bien que le laboureur c'est nous, puisque en définitive tout notre travail suppose le sien, repose sur le sien, a pour objet de gagner le fruit de son travail à lui.

Oui, c'est tout ce que Dieu demande à ses enfants : une naïve et candide tentative de travail. C'est tout comme le bébé de quatre ans qui dirait à son père : « Papa, laissez-moi prendre votre place, je vais faire votre ouvrage. » Le père, charmé de son bon petit cœur, sourirait et aurait l'air de consentir à sa demande ; il donnerait à son enfant quelque chose à faire, avec des petits outils—l'enfant, lui, dans sa naïveté s'imaginerait avoir beaucoup fait !... Nous sommes cet enfant vis-à-vis de notre Père du Ciel. Il sourit à nos faibles efforts... et fait l'ouvrage pour nous. L'honneur est sauf, et nous pouvons sans rougir manger un pain dont le goût serait trop amer si nous étions assurés de ne l'avoir produit aucunement.



« L'œuvre est tout, l'homme n'est rien. »
Axiome de Flaubert. L'homme n'est rien. Il a voulu s'y tenir et s'extérioriser de son œuvre. Effort contre nature, qui doit bien faire souffrir, et en partie a stérilisé le malheureux.

Je retrancherais de cette formule la seconde partie, et volontiers ferais mienne la première.

L'œuvre est tout. Elle est si féroce chez moi cette conviction, qu'une œuvre écrite dans un but utilitaire passe à un plan très reculé dans mon estime. Je ne conçois pas qu'on écrive de la sorte : non pour écrire, mais comme on donne l'aumône ou comme on accomplit une bonne action, et qu'on n'écirait pas sans cette fin. Ecrire pour écrire, l'art pour l'art, et se servir de tout pour féconder cette formule. Tout à l'usage de l'art ! toutes choses prétextes à la beauté esthétique ! Cet instinct est féroce chez moi, ne le contrariez pas !

Demain, j'écirai le contraire avec autant de conviction, et je me prosternerai devant Veillot, qui écrit comme on combat et comme on agit, et qui n'aurait pas voulu tenir une plume sinon pour répandre la vérité et faire du bien...

Avec autant de conviction ? Non, car celle-ci viendra plus de la grâce que de mes instincts naturels, qui tiennent davantage à mes entrailles.



O religieux imparfait ! tu te crois saint, en sûreté, parce que tu es dans l'*état* de perfection : « Je suis dans l'*état* de perfection, asseyons-nous, vivotons en paix... » Tu es dans l'*état* ! Ah ! te voilà bien avancé avec ton *état*... Fameux *état*, qui ne nourrit pas son homme ! Oui, repose-toi sur cette pensée : Je suis dans l'*état* ; tu seras cruellement tiré de *ton état* un jour : *Redde rationem villicationis tuæ*. As-tu exercé ta profession ? — Seigneur, j'étais dans l'*état*...

Mais toi, mondain de l'extérieur, ne viens pas dire au bon religieux que tu as plus de soucis, plus de peines que lui. Car je te le demande : les as-tu voulues ces peines, les as-tu cherchées ? as-tu couru après ? est-ce pour les avoir que tu es resté dans le monde ? Et puis, comment les reçois-tu, comment les supportes-tu ces misères de la vie ?... Or écoute. Le religieux, lui, a moins de soucis et de peines que toi, d'accord.

Mais est-ce parce qu'il les fuit? Oh! mondain, comprends bien ceci. Le religieux s'est fait religieux parce qu'il espérait rencontrer au service de Jésus-Christ précisément ce qui maintenant le fuit peut-être : les souffrances, les croix ; il ne s'est pas fait religieux pour les fuir, tout au contraire, et tu le sais ! Est-ce donc sa faute si Dieu, par une disposition admirable de sa Sagesse, lui évite les croix, à lui qui les désirait ?... est-ce ta faute, à toi, si tu les trouves ces croix que tu prétendais bien cependant fuir autant que possible ?... Va, tais-toi, tu ne sais ce que tu dis. Ton intention était lâche et mauvaise, et te voilà châtié ; l'intention du religieux était virile et sainte, et l'en voilà récompensé. Ne compare plus tes soucis à sa paix, tes souffrances à son bonheur, et par-dessus tout aie assez d'esprit pour ne mettre pas ton sort difficile au-dessus de son état si paisible, ce serait injustice. Tu as ce que tu as mérité, comme il a ce qu'il a mérité : toi, la croix dont tu ne voulais pas pour toi, lui, le plaisir qu'il fuyait pour son Dieu !

* * *

Mon âme. Expression étrange. Je dis ma maison, mon livre, et je dis aussi mon âme. Que

veux-je dire par là? Mon âme serait-elle une chose distincte de moi, de ma personne? Je dis *mon* âme comme je dis *ton* âme. *Ton* âme, qu'elle soit ou ne soit pas, n'affecte en rien mon être, ne lui ajoute et ne lui enlève rien; *ton* âme est quelque chose d'extrinsèque à mon être. *Mon* âme — car âme et âme, distinctes numériquement, sont toujours bien âme et de même nature — serait-elle aussi une chose extrinsèque à mon être? J'existe, je suis, je possède divers objets, entre lesquels une âme, dont je dis: *mon* âme. Je semble séparer *mon* âme de moi-même. Je dis: je veux sauver *mon* âme; cela sonne comme si moi, un tel, je voulais travailler, non pour moi, mais pour un autre. Je ne parle pas autrement quand je veux sauver *ma maison* du feu...

Il faudrait tenir un autre langage. *Mon* âme et *sauver mon âme* sont des expressions anti-philosophiques et superficielles. Elles disent même une fausseté. Je n'ai pas une âme, *je suis* une âme incarnée. Seul un cadavre — et encore! — pourrait dire: *mon* âme. C'est principalement l'âme qui dit *je* et *moi* quand *je* parle. Il ne faut donc pas qu'elle parle d'elle-même comme d'une étrangère, mais qu'elle dise: je veux *me* sauver... Et ce n'est pas encore cela. C'est *moi* et

non pas l'âme qui parle. L'âme n'a pas le droit ni la puissance de parler seule—, et sans elle qui donc parlerait en moi ? Ce n'est donc pas l'âme, c'est moi qui dis : je veux sauver—quoi ? mon âme ? Cela ne dit rien ; mais, je veux *me* sauver.

Mon âme et je veux sauver mon âme, ce langage faussé engendre une vie en partie double, ce qui n'est pas sain. Voyons plutôt. A certains jours, *je* vague à mes affaires, et à certaines heures *je* m'intéresse au sort de certaine chose —à *mon* âme, qui m'a été confiée je ne sais trop quand ni comment, mais que j'ai le devoir de sauver. Voilà qui est charitable. Mais *vous*, quand travaillez-vous à *vous* sauver ? Car je m'imagine que *sauver son âme et se sauver*, ce doit être une opération et une autre. Votre langage l'implique.

Ne parlons pas de la sorte. Je vois dans cette façon de dire : *son* âme, sauver *son* âme, une conception mesquine à la fois et erronée de la fonction de l'âme et du grand et sublime travail du salut, dont elle fausse la nature et amoindrit la portée.



S'il m'en coûte, pour atteindre l'objet voulu, de passer par les intermédiaires hiérarchiques

ou de me plier aux formes disciplinaires, parce que cette filière est inutile et ne saurait avancer d'une ligne vers moi l'objet désiré mais au contraire en retarde la jouissance, jugez de ma répugnance et des soulèvements de ma raison lorsque ces intermédiaires, inutiles et de pure surcharge, se font en plus obstacles ! Oh, alors, à deux mains je les briserais, et, dédaigneux, je passerais outre...

* * *

Une feuille de troisième ordre, hebdomadaire et radicale, avec quelques lecteurs à sa taille, lance une idée fausse, s'attaque à une institution. Dix journaux catholiques ne manqueront pas, en plusieurs éditions, par thèses et par bulles, de réfuter la petite feuille et d'établir à cette occasion la doctrine de l'Eglise.

Vous faites un bruit énorme pour étouffer la voix impertinente. Je crois que le silence y réussirait mieux. Par le bruit vous attirez l'attention sur la doctrine fausse et, comme toute erreur n'est erreur que parce qu'elle renferme une portion de vérité, vous lui donnez par la publicité que vous lui faites de la renommée partout et du crédit chez plusieurs. Et puis,

pourquoi ce luxe de défense? Le vulgaire est d'avis que toute doctrine ou toute institution qui se défend comporte quelque chose de faible ou de louche. Dans son esprit, mis en éveil par vous, les soupçons naissent et se fortifient de toute la vigueur de votre défense.

Regardez la feuille ennemie. Elle est plus avisée. Elle attaque plus qu'elle ne se défend. Elle ne propage pas en les dénonçant les doctrines saines. Elle propage seulement les siennes, ouvertement ou discrètement, et fait la sourde oreille aux attaques de l'adversaire comme à ses démentis. Ne faites donc pas son jeu par votre tactique honnête mais inhabile, alors qu'elle pourrait être aussi honnête tout en étant plus habile. J'imagine que vos thèses—qu'il ne désire rien tant que de provoquer—lui font grand plaisir.

* * *

Fainéant — fait néant.

* * *

Certains auteurs se trouvent bien pour écrire de s'entourer de certains apparats ou de se cos-

tumer de certaine façon. Après avoir lu les pages melliflues de X..., je ne me le figure bien à sa table de travail qu'en corset et en jupe.



La sincérité la plus absolue, telle est encore la plus fine habileté pour se faire croire, se faire accréditer, pour réussir et pour gouverner.



Nous n'avancions pas à notre gré? il semble même que nous soyons stationnaires? Laissons faire et restons calmes—pourvu que notre désir, notre bonne volonté soient sincères. La grâce, la vie surnaturelle grandit insensiblement en nous, sans notre concours direct. C'est Dieu qui produit la sainteté, ce n'est pas nous; elle n'en sera que plus stable, plus authentique...

Le grand point est de rester calme. Eh! quoi, voudrions-nous sitôt être des saints? Car c'est bien parce que nous ne sommes pas des saints que nous nous impatientons...

Mais voyez le laboureur: *Pater meus agricola*

est... et imitez sa patience. Il sème son blé. Il sait bien qu'il faut du temps, de la pluie et du soleil, la rosée des nuits, la fraîcheur des aubes, et l'ardeur des midis... et il n'ira pas déterrer son grain pour voir s'il prend racine... et quand il commencera à paraître une tendre tige il n'ira pas tirer dessus pour la faire pousser plus vite...

L'homme sage qui se possède, que la grâce et l'épreuve ont mûri, sait aussi attendre avec patience et calme que la semence ait germé, ait grandi, que ses efforts aient produit leur fruit.

* * *

Je viens de lire le long « Discours préliminaire » (54 pages) d'une traduction française des *Nuits* de l'Anglais Young. Le traducteur (Le Tourneur) vérifie à la lettre le mot italien : *traduttore traditore*. Après avoir très candide-ment déclaré que des neuf *Nuits* de l'original il en a fait vingt-quatre, au moyen de coupures et de transpositions de textes (oh ! rien que pour mettre, dit-il, un « arrangement quelconque » dans ce célèbre ouvrage) ; après avoir fait part de plusieurs autres tout aussi menus remaniements, il a le toupet d'ajouter : « Au reste j'ai

tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse, ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon droit de l'employer. S'il était vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original (l'aimable homme!) ce serait une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur : je ne la devrais qu'au sentiment dont il me pénétrait. Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée ; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. A la fin des notes ¹ de la quatrième *Nuit*, on lit : « Le souvenir de la mort de Narcisse (beau-fils de Young) fait rebrousser les pensées les plus joyeuses, de l'âge le plus gai, droit à la vallée des morts.—Voilà le mot à mot de l'anglais. Laissant cette idée trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisait naître :—Le jeune homme, dans

1. Il appelle notes les parties des "Nuits" qu'il en a arrachées parce qu'elles lui paraissaient moins belles, et qu'il renvoie "au rebut" à la fin de chacune des nuits de la traduction.

la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur son sort : il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux. »

C'est simplement ignoble. Le traducteur nous avertit, il est vrai, que son « intention a été de tirer de l'Young anglais un Young français qui pût plaire à sa nation, et qu'on pût lire avec intérêt, sans songer s'il est original, ou copie. » Eh bien ! monsieur le traître, on y songe tout de même, et en lisant votre Young français, comme vous dites, on se trouve heureux de penser que ce n'est pas là le livre d'un écrivain français, mais uniquement le produit bâtard et plat d'un mauvais copiste.

Traduttore traditore.

Je dois dire pour expliquer qu'une telle trahison ait pu avoir lieu, que le Sieur Le Tourneur était fils du XVIII^e siècle et qu'il écrivait au début du XIX^e.



Quittez tout et vous trouverez tout. O paroles pleines de vérité et de flamme, qui illuminent et qui embrasent ! Si l'on quitte un peu, on trouve

un peu ; mais si l'on quitte tout, on trouve tout. *Deus meus et omnia!* on trouve Dieu, et l'âme est comblée, parce qu'elle a fait en elle le vide de toutes créatures.

Quitter tout... dire une bonne fois un non résolu, définitif à tout... l'homme seul n'en est pas capable, il lui faut une grâce extraordinaire de Dieu. Quitter tout sans rien conserver, quitter tout sans jamais rien reprendre de l'holocauste, non, l'homme sans la grâce de Dieu ne le peut. Mais avec la grâce je le puis : *omnia possum in eo qui me confortat.*

Vous trouverez tout. Oui, je le sais, je le sens, j'en ai comme un avant-goût, je trouverai mille fois plus de plaisir et de contentement que je n'en aurai quitté pour être tout à Dieu... Et néanmoins, j'hésite, j'y renoncerai peut-être même... Oh ! misère de la nature humaine ; conséquence, faiblesse de mon cœur !

Deus meus et omnia ! Otez-moi donc vous-même tout, ô mon Dieu ! je vous en bénirai, et soyez vous seul mon trésor et ma possession. Mon Dieu et mon Tout ! vous seul, vous seul, et c'est assez !

Eh ! quoi, c'est ceci qui me retient... j'ai quitté de grandes choses, et c'est ce rien qui empêche que j'aie *tout* quitté?... O folie que la

mienne!... et ce rien empêche que je trouve le Tout, vous, Trésor infini. J'ai quitté beaucoup, et j'ai trouvé un peu; et plutôt que de quitter le reste, et qui est insignifiant, je renoncerais à vous trouver, vous, ô mon Dieu! O mon cœur, anime-toi donc à tout quitter. Ce n'est plus quelque chose d'équivalent que tu vas trouver, c'est l'Infini dont tu seras comblé et qui te fera surabonder de joie, de consolation... Tu hésites?... tu vas refuser... ? — Mon Dieu, ce cœur est à moi, changez ses dispositions, et qu'il soit tout à vous. J'ai honte de moi, j'ai honte de paraître devant vous, ô mon Dieu, avec ce cœur si misérable. Pitié, mon Dieu, pitié!

LE JOURNAL D'UNE AME

Il m'a été donné de connaître une âme éprise de Dieu, affamée de sainteté. De cette âme je ne puis dire un seul mot, tout me l'interdit, et c'est déjà trop sans doute de laisser savoir que notre siècle l'a vue et que notre pays fut sa patrie terrestre.

Il le fallait cependant, pour que l'on sache que les pages qui suivent ne sont pas imaginées à plaisir par moi, comme un jeu mystique ou littéraire auquel je me plairais.

Ces pages sont extraites d'un journal intime écrit par elle, couvrant huit années de sa vie. Je n'ai pas lu ce journal sans me sentir plus épris de Dieu, et ce bienfait, ai-je pensé, quelques feuilles détachées du journal pourraient le répandre aussi sur d'autres âmes...

.....
.....
.....

PRIÈRE

...Seigneur, que vous dirait un pauvre aveugle, si soudain vous lui ouvriiez les yeux? Il vous dirait sa vie de tristesses et ce qu'il aurait souffert, et ce qu'il aurait pleuré ; il se tiendrait à vos pieds, tremblant et ravi, et refermerait ses pauvres yeux maintenant éblouis par trop de lumière.

Cet aveugle, ô mon Dieu, c'est moi ; je suis blottie à vos pieds et j'ai tant de choses à vous dire que je suis muette et troublée.

Je voudrais vous dire mes souffrances et ces longs jours sans lumière plus tristes que des nuits sans sommeil, et l'affreuse tristesse de ma vie, et mes doutes, et ces années sans fin pendant lesquelles je vous cherchais, pauvre aveugle que j'étais ! Ah ! vous les saviez mes essais d'enfant qui commence à marcher, et mes hésitations, et mes craintes, et l'éternelle angoisse de mon âme qui vous demandait des yeux...

Maintenant je vous ai vu, mes yeux éblouis par trop de clarté se referment sur Vous, et la vision de votre face bénie illumine ma vie, car mon pied est faible et je ne sais où aller.

Oh ! vivre en vous, ignorée et perdue, ne rien entendre que votre voix, et, comme Véronique

dans son voile, cacher en un pli de son âme votre figure meurtrie, ne chercher que votre volonté, ne vouloir que votre bon plaisir; être une feuille que le vent emporte ou une fleur que vous cueillez...

Mon Dieu, rendez la vue aux aveugles, allez au-devant de ceux qui vous cherchent, soutenez ceux qui chancellent. J'en vois dont les yeux sont fermés et qui vous blasphèment parce qu'ils ne vous ont jamais vu...

.....
.....

O Madeleine, ton nom me remplit de tristesse et de joie. De tristesse, quand je compare mon endurcissement à ton amour, ma lâcheté à ta générosité; de joie, quand je considère l'immense miséricorde de notre Maître, sa bonté, son amour...

Madeleine se tenait à l'entrée du sépulcre; elle pleurait. Et moi, quand je perds le Christ Jésus par mes péchés, quand il quitte le tombeau de mon cœur où une incompréhensible bonté l'avait fait descendre, je ne me mets pas en peine de le chercher, de le rappeler par mon repentir.

O mon Christ aimé! Dites-moi donc ce qu'elle vous disait votre Madeleine pénitente pour se

faire pardonner ! Je ne souffre pas moins qu'elle, et elle ne pouvait pas vous aimer plus que moi, puisque vous avez tout pris : pensées, désirs, tout moi-même. Si je vis dans le luxe, c'est vous qui l'avez voulu, et je n'use de tout cela que pour vous en remercier, et je vous veux et je vous cherche de toutes mes forces. A toute heure mes lèvres prononcent votre nom, mon âme vous désire, et mes yeux ne vous trouvant pas assez au dehors se ferment pour regarder en moi votre image qui s'y est gravée pour jamais.

Madeleine part de grand matin, elle va droit au but. J'hésite... je cherche... je vais souvent, non pas droit au Christ, mais aux consolations humaines. Que sont-elles pourtant ? Que peuvent-elles ?...

Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et j'irai le chercher. Mon Christ ! Te chercher bon gré mal gré, sans respect humain, sans honte ; te chercher parmi les hommes, t'y faire vivre et te savoir aimé par eux ; parler de Toi l'ami vrai, et sentir les autres te goûter ; les savoir plus heureux à mesure qu'ils te connaissent, et deviner dans leur âme le besoin de Toi... Mon Dieu ! pardonnez-moi tant de liberté, mais tout me pèse,

et je souffre de tout depuis que je vous ai goûté, et si j'essaie de monter jusqu'à vous, Seigneur, c'est que je n'ose vous demander de descendre jusqu'à moi.

Vous m'avez appelée quand j'errais parmi les tombeaux, dans l'obscurité du doute et la nuit de l'erreur, j'en sais le jour et j'en sais l'heure, et depuis vous êtes devenu le Maître de ma vie. Et maintenant, vous craindre toujours quand vous avez pardonné à Madeleine, laisser suinter dans mon âme les larmes malsaines du découragement quand vous me permettez de répandre sur vos pieds de Sauveur le parfum de mon repentir; me tenir à l'écart quand je meurs de vous trop désirer; ne pas vouloir vous suivre parce que vous êtes trop pur, trop grand, et que je n'ai à vous offrir que ma misère et mes désillusions; être à l'étroit dans une sphère où je vous cherche sans vous trouver.... non, voyez-vous, mon Dieu, je ne le puis plus, et je monte et je monte, pourvu que vous ne me le défendiez pas...

Je t'écris toutes ces choses, ô mon Jésus, parce que je souffre et que je t'aime, et à force de me voir t'écrire tu finiras bien par me lire et tu me répondras... Tous les jours je vais au Tabernacle guetter un mot... et je reviens...

et plus tu es muet et plus je t'aime, mais comme le pauvre fou qui a regardé trop haut en s'éprenant d'une reine et qui en meurt, Maître, Maître aimé, je t'assure que je me meurs de t'aimer...

.....

.....

J'assiste à l'agonie d'un Dieu écrasé sous le poids de la honte et des péchés des hommes; je goûte la douceur qui émane de son Etre et l'exquise pureté de ses yeux de Dieu qui me regardent, moi qui ai pris tant de place dans sa Passion.

Il est tout entier à sa douleur, qu'il boit goutte par goutte, parce que c'est la volonté divine et, noyé dans le flot d'un amour incompréhensible, bien plus que dans cette sueur de sang, le Christ s'écrie: *Mon Père!*... Mon Père des cieux et non quelqu'un de la terre, Celui qui demeure et non celui qui passe, le rocher immuable et non le roseau tremblant...

Mon Jésus souffrant! si j'avais compris plus tôt pourquoi vos yeux sont mouillés et vos lèvres assoiffées! Si, depuis tant d'années que votre Passion se joue, je vous avais donné au moins un peu de sueur et de sang... Mais je ne t'apporte, hélas, que des cordes brisées, et quand à ton nom mon cœur veut chanter, je sens

bien qu'il s'est usé à des chansons trop folles, et comme le pauvre qui tient en sa main une feuille noireie attestant de sa bonne volonté, je garde, moi, dans mon cœur et sans oser te l'offrir, une prière étrange...

Qu'elle soit à jamais faite, votre volonté sainte, ô mon Dieu ! Souffrir des croix mesurées par vous ; sentir en les recevant qu'elles ont pesé d'abord sur l'épaule d'un Christ ; boire, comme un autre agonisant, le calice de Gethsémani — ce n'est pas plus douloureux, ô mon Jésus, que de porter les lèvres à la coupe du péché...

Baiser de Judas... le monde... moi. Moi plus que les autres, puisque le Bon Dieu m'a donné de la répugnance pour tout ce qui est bas.

Baiser de Judas... grimaces mondaines... faussetés... coups de langue... De combien de baisers faux ta joue est-elle souillée, Jésus de Nazareth ! Croyez-vous que je doive compter les larmes qui laveront la marque de mes infamies ? et le doux nom d'ami, qui donc l'a connu mieux que moi ? Cependant, je vous ai trahi, moi aussi, et devant cette amitié qui m'est rendue je suis confondue et n'ose avancer...

Mais de quelles autres souffrances êtes-vous angoissé, mon Jésus, et au fond de vos yeux de

Dieu, que cachez-vous encore? Hélas! le mystère de tant d'agonies répétées tous les jours, l'inutilité de tant de souffrances, l'effroi du pasteur devant l'hérésie qui déchire les âmes, le Christ voit tout.

Lâcheté de Pilate... lâcheté des âmes qui n'osent confesser Jésus-Christ, qui tolèrent que son nom soit blasphémé.

Que m'importe qu'on m'accuse, Maître Jésus! Si mon âme est à toi, et si je veux la garder pure et si la pensée seule d'une tache me fait mal, c'est qu'il est bien temps que tes yeux de Dieu s'y reposent... et si tu savais—mais tu le sais—jusqu'à quel point je te veux, tu enlèverais ce voile qui me cache ta figure aimée... Ce voile, ah! je te le demande à genoux, et après, tu prendras en moi ce que tu voudras.

Dans cet infiniment petit, je me demande ce que tu peux bien vouloir, et je ne trouve rien, rien, rien... qu'un reste de cœur qui s'est pris à t'aimer comme un fou et qui en meurt...

.....
.....

Ainsi, quand je vous suppliais de me guérir, vous m'écoutiez donc! quand mon âme assoiffée vous demandait à boire, vous y versiez à pleine coupe l'eau qui étanche et qui rafraîchit! quand

mon cœur affamé vous criait sa misère, vous lui donniez de quoi se rassasier...

Comme un mendiant jamais content je te chante ma peine, ô Jésus, ma peine qui me prend toute et qui me jette vers toi. Et plus tu donnes et plus je désire, et plus tu verses et plus j'ai soif... Moi le pauvre, le mendiant de rien, qui ne mérite rien, je suis là à tes pieds, te demandant n'importe quoi, n'importe comment...; pour mon âme transie et grelottante, une robe toute blanche; pour mon cœur, un amour immense, plus grand que tous les amours.

Je te confie ce cœur, si avide de consolations humaines; il s'accroche à tout, éloigne de lui la tempête envahissante. Je te confie mon intelligence qui t'a compris si tard; donne-lui la lumière dont elle est si avide et qu'à tâtons elle cherche. Je te confie mon imagination, pauvre papillon toujours en quête de fleurs; calme-le, coupe-lui les ailes, elles ont touché à tout... Je t'offre mon ignorance, si grande dans un être si petit. Délivre-moi de moi-même, et empêche mon âme d'échouer sur ce fond de terre et de vase qui est en moi.

Prends ma volonté, brise-la. Rends-la flexible à ton bon plaisir comme un brin d'herbe au gré du grand vent.

Prends mon âme avec sa soif de toi, ses désirs de mieux faire, sa faim intense... prends-la avec ses péchés, sa honte, son repentir.

.....

.....

Immensité de mon Dieu qui est partout, qui remplit l'univers, qui scrute tous les cœurs, qui sait toutes les âmes... Mon Dieu est adoré sur tous les points de la terre, des milliers d'hommes le cherchent, des multitudes de vierges l'aiment, une infinité d'âmes affamées le désirent, et je suis là, moi la plus petite et la plus misérable, arrivant après les autres, ne sachant pas prier, ne comptant que par l'étincelle que, dans sa bonté, il a allumée dans mon cœur. Je n'ai pas l'amour de la vierge, ni les désirs des âmes pures. Je ne sais pas la complainte du pauvre meurt-de-faim, ni les colloquès de vos amantes, ô Jésus, ni les brûlantes prières des cœurs que vous avez réchauffés. Je ne sais que ma souffrance, qui vient de vous et qui s'en va vers vous, et je m'en plains, non pas pour que vous la guérissiez, mon Dieu, mais pour que vous la fassiez plus grande...

.....

.....

O mon Christ! Avec quelle ivresse je mets

mes lèvres sur tes pieds percés ! Il se dégage de tout votre Etre une douceur enveloppante comme un nuage, et il me vient des tourmentantes soifs de pureté... Ah ! qu'elle est difficile la pureté, mon Dieu ! Un rien souille : un peu de terre, un souffle... et quand je suis à vos pieds, je vois au reflet de votre pureté mon effroyable misère.

...Pureté ! pureté ! Je te regarde comme un pauvre regarde passer une belle dame, comme un mendiant regarde de l'or, comme le prêtre contemple une hostie... Pureté ! tu me donnes des soifs qui épuisent, et dans mes nuits d'insomnie c'est toi que j'appelle, toi qui me parles de Jésus, me fais me cramponner à Lui comme quelqu'un qui a peur, et comme chacun a en son cœur un amour, une flamme, pureté, tu es mon amour, ma sainte, et j'ai fait de toi une madone que je prie à genoux.

Etre pure, ô mon Dieu, se reposer en toi, dormir sur ton cœur, t'aimer à la folie ; plonger ses yeux dans tes yeux, les fermer ensuite et regarder passer la divine Vision de ta face, de tes yeux, de ta bouche, de tes cheveux ; dormir dans la tourmente, t'aimer quand même, avoir faim de souffrir parce que tu as souffert, et aimer les âmes qui te coûtent si cher !...

Non, ce n'est pas raisonnable de te désirer ainsi quand on est sur la terre, de tant vouloir être pur quand on vit dans la poussière, de désirer des ailes quand on est ver de terre, et mon âme, sous cette pression, a peur d'éclater... mais oui, qu'elle éclate, pourvu que les morceaux volent à tes pieds, mon Jésus, et qu'ils te crient ma soif de Toi!

.....

.....

Seigneur, protégez mes deux petites sœurs qui s'en vont au bal, avec de belles robes blanches. Gardez leur âme et mettez-y dès maintenant le vide que vous creusiez dans la mienne quand je m'en en revenais, assoiffée, brûlée. Oh! que ne puis-je passer cette nuit en prière, pendant que l'orchestre pleure ses chansons molles, que les lumières scintillent, et que l'atmosphère de cette salle empoisonne les âmes...

.....

.....

Quand je m'en vais dans ma belle voiture qui me conduit je ne sais où, je ferme les yeux et je m'imagine que je m'en vais vers Toi, mon Jésus. Quand, le sourire aux lèvres, j'assiste à de grands dîners, au fond de mon âme le profil simple et si beau de ta figure aimée se dessine

tout doucement, et je te souffle un petit mot qui t'assure que je suis tienne... et on dirait que tu es content, Roi du ciel et de la terre. Non, ce n'es pas toi qui as besoin de moi pourtant, ô mon Jésus, mais c'est moi qui n'en peux plus de t'aimer si peu et qui pleure bien des larmes au dedans, à cause de mes sottises.

.....

.....

Dors, mon Jésus, chantait la Vierge Mère, dors, mon enfant, mon petit Jésus d'amour... Dors, c'est-à-dire ferme tes yeux aux choses, aux scandales, aux méchants. Repose ta petite tête de Dieu sur le sein de ta mère sainte, et oublie pour un instant la vision qui te hante...

Dors dans mon cœur, mon Jésus, et que ma prière douce et triste te berce et t'endorme. Tu es caché sous le voile de mon cœur, et je croise mes mains sur ma poitrine pour te sentir plus en sûreté... Dors, mon petit Jésus, dans la crèche de mon âme. Je veille sur mes sens, sur les ennemis qui te trahissent dès que tu n'es plus là. Oublie la vision de mes péchés, que mon amour te réchauffe, et que le bel ange qui me garde chante avec moi: Dors, mon Jésus.

.....

.....

On se plaint de moi : Je ne suis jamais chez moi, ou j'y suis trop ; les jours que j'ai fixés pour recevoir ne sont pas les bons. Je me dévoue trop et pas assez. Ma maison est superbe, pourquoi est-ce que je ne reçois pas ? J'ai des dentelles et des bijoux, pourquoi est-ce que je ne sors pas ? Je devrais ouvrir portes et fenêtres pour tous et pour toutes... aux hommes égoïstes et menteurs qui *happent* tout ce qui passe, aux femmes qui s'ennuient quand elles n'ont que six cuchres par semaine...

Eh ! bien, non ; ma maison je l'aime trop pour que le monde y laisse l'empreinte de ses pas, et je bénis ma retraite chérie qui me garde loin de tout mal, loin de tous ces êtres, de ces petites, de ces potins, loin de tout ce qui énerve, irrite, fait pleurer, ou rend jaloux...

.....
.....

Ma pauvre petite malade—B.—est venue. Je lui ai consacré toute l'après-midi, et pour ne pas la froisser je n'ai pas voulu lui parler d'elle et de ses peines. Elle est restée durant près de trois heures, perdue dans le grand sofa du fumoir, droit en face de moi. Pour se donner une contenance elle chiffonnait dans ses petites mains délicates des tout petits cols de fine toile

que je confectionne pour Mère Th., et j'observais ses petits pieds enserrés dans des guêtres trop étroites, et sa frêle charpente qu'un tout petit coup de vent peut abattre...

Pourquoi est-elle restée si longtemps? Trois heures pour me dire qu'elle n'a pas besoin de moi ni de *mon Bon Dieu*, comme elle dit. « Votre Bon Dieu vous garde dans la lumière, ajoute ma petite amie, moi je cherche dans la nuit. Il vous a tout donné, et à moi rien! Parfois, quand je passe devant votre maison, où tout est confort et lumière, je me demande si certains êtres n'ont pas été oubliés par le Bon Dieu. Or, ce Bon Dieu, *votre* Bon Dieu, je ne peux pas l'aimer. »

C'est pourtant *mon* Dieu qu'elle cherche, qu'elle appelle, qu'elle croit trouver chez moi, et qu'elle trouve en effet—le Dieu bon, qui n'oublie personne, qui ne trahit pas et qui ne change pas, et pour ma peine ce sera ma récompense de l'entendre un jour me dire qu'elle a trouvé mon Christ.

Non, non, tu n'es pas injuste, ô mon Dieu, et quand tu blesses, c'est pour panser plus divinement encore, car tu es l'ami vrai, l'ami patient et bon, l'ami éternel. Tu as souffert pour essayer nos souffrances; tu as pleuré pour goûter

nos larmes; tu as voulu être tenté pour excuser nos défaillances, et mourir pour qu'en te regardant mourir la mort nous soit moins odieuse.

.....

.....

.....

Février. J'ai reçu d'une de mes pauvres un billet ainsi conçu: « je souffre pas de la viande, je souffre pas du pain, je souffre du charbon... On est au noir. »

Je fus d'abord prise de panique, mais après une respiration anormale je compris que ce n'était pas le charbon—croûte gangreneuse—qui consumait ma malade, mais bien ma patiente qui consumait le charbon.

Hélas! ils manquent souvent d'huile, les pauvres abandonnés que l'hiver malmène. Elles manquent souvent de chaleur les pauvres maisons qui tremblent quand le vent passe... Mais nous, les riches, nous n'en savons rien! Avons-nous seulement le temps de regarder le « complet » du petit mendiant dont la voix jeune chante: La charité pour l'amour de Dieu? Un pantalon troué, une veste trop grande, des morceaux de flanelle de toutes couleurs cousus ensemble, des bas poilus et formant d'énormes boursofflures, des mitaines qui laissent sortir

dix petits doigts sales et bleus de froid, une bottine lacée avec de la ficelle, une claque attachée avec une corde, un vieux casque crasseux, et sous ce casque, souvent des cheveux d'or, deux yeux intelligents, une bouche fine, des dents blanches que les dentistes à la mode n'ont pas émaillées, de belles santés qui se tiennent droites devant nos pauvres santés flétries...

.....

.....

Tout à l'heure C. est venue; elle avait dans son manchon des fleurs pour moi. J'ai serré cinq petits doigts rougis par le froid, et n'ai pas fait mine de remarquer pourquoi ils étaient gelés...

Deux jonquilles achèvent de mourir devant mon Christ, et trois œillets rouge-*violent* comme elle se tiennent insolemment sur leurs tiges robustes... fleurs jaunes, fleurs rouges, deux et trois—deux, un peu, trois, beaucoup. C'est bien elle, aimant fort, avec un peu de jalousie...

Je l'étudie fortement, sous toutes ses faces; je la secoue, pour voir ce qui en tombe, ce qui en reste. C'est un monstre, mais un monstre charmant, capable de toutes les délicatesses, de toutes les affections, de toutes les haines.

J'ai souvent scrupule de donner tant de

temps à ces petits riens de femmes, qui ont des minois d'enfant et souvent des chagrins réels. Toujours la même histoire : pas assez d'affection maternelle. « Ma mère a trop d'enfants... ma mère ne m'aime pas assez... ma mère ne me comprend pas... maman n'est jamais chez nous... »

Les mères, les mères, qu'est-ce donc que cela ? Ce n'est donc plus la femme attentive à la première peine de son enfant ? Ce n'est donc pas l'ange gardien qui guide le petit pied mal assuré ? ce n'est donc plus le doux être qui veille, qui chante, qui calme les craintes, éloigne les fantômes, sèche les larmes sous des baisers ?

Tant de mamans d'aujourd'hui négligent le premier, le plus sacré de leurs devoirs : le soin personnel de leurs enfants. N'est-ce pas le cas surtout dans les classes riches ? Pauvres petits. Riches de tout, sauf d'affection.

Non, non, les bonnes, les étrangères, ne peuvent pas remplacer les mères, et la plainte des abandonnés ou négligés est dans presque toutes les âmes d'enfant.

.....
.....
Il vente, il neige, il pleut. Que m'importe ! Le temps ne m'est plus rien, plus rien les saisons,

plus rien tout ce qui passe, pourvu que mon immense joie demeure, pourvu que ne pâlisce pas mon éternel amour. La nuit m'est douce comme le jour, la pluie a une chanson reposante comme la rosée; je ne sais plus ce qui rend triste, de l'orage ou de la pluie; je ne sens plus ce qui blesse, parce que Celui que j'aime ne me blessera jamais, Lui, et il ne connaît des meurtrissures que celles qu'il reçoit...

.....

.....

Porter son Jésus dans le monde ;
Ne pas l'exposer à mourir en soi ;
L'élever comme un ostensor, rarement ;
Le laisser transparaître, en tout, comme un amour.

RENÉ BAZIN

Porter, c'est-à-dire se charger de quelqu'un, de quelque chose... Ne pas laisser ce quelqu'un suivre, marcher, courir, mais le prendre, le soutenir, le porter, l'emporter...

Son Jésus... Il y a donc plusieurs Jésus. On peut donc en avoir un à soi, à soi, à soi, sans nuire aux autres âmes. On peut donc aimer follement *son* Jésus et être heureux, parce que sure *le mien* s'est-il donné à moi? Dans quelle celui-là au moins est aimé!... Dans quelle me-

sure me suis-je donnée à Lui ? *Mon Jésus à moi est-il heureux?*...

Dans le monde... Dans l'univers entier, par toute la terre... partout où l'on va, dans ces coins tumultueux où l'atmosphère est lourde et étouffante, chez ceux qui tremblent, qui luttent, qui ont froid...

Ne pas l'exposer à mourir... Ne pas le mettre en péril, fuir le danger, ne pas le livrer aux déicides, ni l'oublier en un coin de son cœur, sans amour, sans pureté, sans rien de ce qui Le fait vivre, Lui...

A mourir en soi... Car il reste toujours le mendiant d'amour. Il suit les luttes, Il subit les secousses, Il vit de ce qu'on Lui donne, et si on L'oublie, Il pâtit, Il diminue, Il meurt, sans quitter la place...

L'élever comme un ostensorioir... Le mettre en vue—plus haut que soi—le hausser, faire en sorte qu'on le voie...

Rarement... Peu souvent. Ne pas le montrer aux hommes irrités quand ce n'est pas l'heure de la paix, de l'œuvre. Ne pas le nommer aux *sourds*. Ne pas le faire voir aux aveugles volontaires, mais attendre et le garder en soi jusqu'à l'heure du réveil, de la guérison, de la miséricorde...

Le laisser paraître... Le laisser deviner! faire de son cœur un vase diaphane, au travers duquel on peut voir, goûter, sentir, *mais pas toujours*, le contenu de ce vase précieux. Et à certaines heures, laisser ce contenu suinter, couler, goutte par goutte, puis à flots; le laisser déborder et tout inonder, comme une vague immense...

En tout... Dans les peines, dans les luttes, dans les yeux, dans le sourire, dans le cœur, dans l'âme; sous le soleil; sous l'épreuve, dans les tourments; près de ceux qui ont faim, qui ont soif, qui suffoquent; au chevet des malades à l'œil inquiet; à l'enfant si frêle, à la mère légère, à l'ouvrier fatigué, au cœur en prière, à l'âme tombée par mégarde...

Comme un amour... Comme ce qu'on a de meilleur, de plus beau, de plus cher... Comme un bien-aimé qui prend toutes les pensées, toute la vie et qu'on cache en son âme... Comme un amour, comme une folie!...

.....
.....

Aujourd'hui, encore du bonheur, encore de la paix, encore de l'amour... Amour, oui, je l'écris librement ce mot que l'on n'ose plus prononcer sans trembler, parce qu'on l'a perverti

au sens de passion, sensualité, penchant vicieux. Amour, amour pur et vrai, durable et éternel, amour qui se penche vers le mal pour le guérir, vers la tristesse pour la consoler, sur les pleurs pour les sécher; amour dévoué qui veille, qui guette l'être aimé pour lui épargner un heurt, une peine; amour durable que la trahison ne peut pas atteindre, que l'oubli n'a jamais étouffé; amour chaste, qui brûle les scories, et pacifie, qui donne à l'ami des soifs pures...

Le Christ Dieu a aimé jusqu'aux larmes, jusqu'à la douleur, jusqu'à l'épuisement. Il a aimé des femmes: Marie Madeleine, Marguerite-Marie, la grande Thérèse et tant d'autres. Il a aimé Jean, Lazare, Ignace de Loyola, François d'Assise, et ces âmes, enivrées de Lui et ne trouvant plus de mots, s'écriaient: O Amour! Amour! Amour!... Pourquoi ne dit-on pas cela aux jeunes gens, aux jeunes filles? Dès qu'ils aiment, la maman effrayée crie: Horreur! Il faut les retenir, les cacher, les surveiller! Pourquoi donc? Non, non, ce n'est pas cela l'amour; c'est la passion, c'est l'erreur; car l'amour, s'il était vrai, voudrait protéger, respecter, grandir, diviniser l'objet aimé...

.....

.....

Souvent mes petites amies me demandent comment je fais mon action de grâces après la communion, et cela me chiffonne. Autant vaudrait me demander comment j'aime et comment je le dis. Aujourd'hui, l'une d'elles m'a demandé : M'aimez-vous plus que le Bon Dieu?—Ah! non, par exemple, lui ai-je répondu, car Lui, je l'aime plus que tout au monde... Elle m'a regardée avec deux grands yeux étonnés, puis elle a tourné ces deux yeux-là vers l'inconnu, l'au delà plein de promesses, l'au delà mystérieux fait par amour et pour l'amour. Hélas! il y en a deux : le ciel, éternellement tiède, fait de nuages, d'encens, de lys, de musique, de revoirs... et l'autre, profond, noir, plein de cris de désespoir, d'absences...

L'autre jour, j'avais ici quatre petites amies, et nous étions serrées les unes contre les autres, dans la plus grande intimité. Pas une restriction, pas une frayeur, pas un pli aux lèvres; nous écoutions dans la lumière et la paix une suave musique, douce et lointaine, et nos âmes étaient parties et perdues en je ne sais quels penses...

Le ciel, ai-je dit tout bas, c'est à peu près cela; pas de terre, pas de souillures, plus de pleurs, plus de souffrances, mais la paix, mais

la tranquillité éternelle, sans crainte de trahison, sans fièvre, sans péché; le ciel, avec tous ceux qu'on aime, qu'on avait peur de perdre et que maintenant on possède pour jamais. Et puis la vision de Dieu qui rassasiera toutes nos facultés altérées, et les ailes blanches qui se heurteront sans plus se froisser...

.....

.....

J'ai fait de mon âme une chapelle, blanche... blanche, si blanche que la plus fine poussière y paraît, si frêle que le moindre vent la secoue.

Ah! j'ai du mal dans la région de l'âme, et je suis comme un roseau battu par l'orage. Lui, il redresse sa tige mouillée et se secoue fièrement sous le soleil, tandis que moi, à certains jours, je ne peux même pas cela.

O ma vision sainte et blanche, que je regardais passer avec amour! ô mes illusions chères et ma divine folie! La chère figure aimée n'est donc plus assez belle à mon besoin de contempler! L'immensité de cet amour n'est donc pas assez vaste pour remplir mon cœur! et mes yeux qui s'étaient fermés à tout, se sont donc ouverts à autre chose! On demande la lutte, et quand la lutte vient on tremble, on cherche l'occasion de dire à l'être aimé qu'on l'aime par-

dessus tout, et quand le moment arrive, on renie ! quand il fait du soleil on croit que le jour est éternel, et la nuit vient sans qu'on s'en doute...

Non, mon Dieu ! vous n'allez pas me jeter en cette tempête ; vous n'allez pas laisser votre enfant se débattre sous cette tourmente. O mon Christ tant aimé, je vous aime par-dessus tout, prenez de moi ce que vous voudrez, prenez quand vous voudrez, comme vous le voudrez !

.....
.....

Tournée chez mes pauvres, avec deux petites amies.

Chez les W... Hôtelier, autrefois très riche, protestant marié avec une catholique. Dans cette maison, deux pièces, toute une nichée. De beaux enfants, bien élevés et bien propres. Ils manquent de chaussures, et un petit a de violentes douleurs dans la tête. Comme les médecins ne vont pas beaucoup chez les pauvres, l'enfant malade attend une complication pour qu'une âme charitable lui vienne en aide. Souvent, cette âme charitable c'est la mort. Cela se fait vite là dedans : trois jours de souffrance et... un petit vêtement de mousseline blanche, et deux cierges... Le lendemain, pour ne pas être obligé de

recourir aux voisins, on ferme vite la petite boîte et l'on part...

Qu'importe ! C'est fini du froid, de la faim, de la souffrance, et tout n'est pas enseveli sous cette motte de terre marquée d'un chiffre noir sur une petite croix jaune.

* * *

Chez les G..., où la vermine est encore plus nombreuse que les enfants, les pauvres êtres sont mangés vivants. Je n'ose pas gronder la mère, qui nourrit tous ces insectes en leur donnant ses enfants à sucer, parce qu'elle ne peut arriver à décroasser cette marmaille.

En avril, il y aura un baptême dans cette maison ; la grâce entre partout. J'ai fait une layette qui ne sera pas longtemps blanche... Mais qu'est-ce que cela peut me faire que des choses blanches aient des taches !...

* * *

Chez les R..., tout est propre et rangé. Un paralytique, une épileptique qui nous offre en

gambadant du tabac à priser que nous prenons, une vieille, couleur de poussière, ces trois composent la famille. On nous invite à dîner, je remercie.

Ah ! qui sait ce qu'est le pain dans la demeure du pauvre ! Peut-être bien que, comme les disciples d'Emmaüs, en rompant le pain nous trouverions Jésus. Qui nous dira le secret de la soumission du pauvre, de sa vaillance, de son inaltérable patience ?



Chez les vieux N..., un vieillard paralysé, une femme de quatre-vingt-quatre ans, une infirme qui n'a qu'une jambe, et qu'un empoisonnement du sang a « ravagée ». La vieille tousse, le bon vieux nous serre la main, la petite sautille sur ses béquilles.

Mes petites amies ont les yeux agrandis outre mesure devant ces misères résignées ; elles cherchent des mots qu'elles ne trouvent pas, mais je devine que les yeux de leurs âmes se sont ouverts à quelque lumière divine...

Ah ! si nous voulions, femmes du monde, nous priver d'un ruban, d'une dentelle, d'un rien ; si nous voulions donner un peu de notre temps, de

nos forces, de notre sempiternel bavardage, chez les pauvres du Bon Dieu ! C'est si triste dans ces cabanes ! Jamais les notes gaies du rire ne sortent de leurs gorges ; ils n'ont pas les yeux brillants ni la lèvre souriante, ils sont gris jusqu'en leurs âmes.

Et quand des riches arrivent, loin de les haïr, ils courent vers les meilleures chaises de la maison pour les leur offrir. Aujourd'hui nous étions trois, et dans toutes les maisons que nous avons visitées, il y avait deux chaises...

Ma journée m'a un peu consolée. J'avais une charge de gros gâteaux, des pastilles de menthe, et... du tabac. Cela m'agace quand, dans un débit de tabac, on me demande : Quelle espèce, Mademoiselle?... J'ai toujours peur de comprendre : J'en ai du fin, j'en ai du râpé... et je file, pour ne pas voir les polissons, qui ne sont peut-être pas là...

* * *

Donc, je connais Madame L... Qu'est-ce qui nous fait croire que ceux qui aiment le Christ lui doivent fatalement ressembler ? C'est trop fou ! Ah ! je rêve de quelqu'un dont l'âme soit si pure qu'elle attire et purifie la mienne ; dont le

cœur, désintéressé et ayant frôlé la terre, ne s'y soit point attaché... Je pense à des yeux ayant des reflets divins et à des cheveux couleur des cheveux de Jésus. Je laisse aux autres leurs rêves d'or et je garde jalousement mon rêve fou—car je sais bien qu'il l'est. Il est trop grand et il est trop pur ; il est impossible à saisir pour ceux qui vivent sur la terre et qui n'ont pas d'ailes. Et malgré tout j'en vis... tantôt dans le calme, la sérénité parfaite, souvent dans la lutte, dans l'effarement d'un naufrage possible, mais toujours hypnotisée par la beauté de mon rêve et lentement déchirée par la crainte de le voir s'envoler, à cause de ma petitesse et de ma misère.



Depuis bientôt quinze jours, je garde le lit, le nez au vent tiède de ma belle chambre bleue ; je compte les petites étoiles d'or qui brillent dans le ciel de mon plafond tout frais décoré, et je pense à tant de choses qui ont étoilé le ciel de ma vie, et j'arrange cette triste mosaïque de mes souvenirs en songeant aux êtres aimés qui m'en fournissent les matériaux : pierres aux fines couleurs, pièces précieuses s'appuyant sur une

pièce plus précieuse, émaux aux mille teintes, fine poussière de marbre et d'or que je colle, que j'enchâsse, fils d'argent que je noue, et qui n'ont de beauté que pour moi. Je fais cet ouvrage pour moi seule et je travaille ainsi des heures entières, et pensant à des êtres aimés.



Des fioles, de l'iodure, des huiles, du camphre, du coton, de l'électricité, pour tenir tête à une crise d'appendicite...

Un grand bal, trois ans d'anxiété, beaucoup de toilettes, du théâtre, des mensonges, des sacrifices sans nombre, douze couturières affolées, des courses à toute vapeur, des flots de dentelle, des fouillis de ruban pour marier sa fille.

Des assemblées, des circulaires, de la réclame, des discours, de la brutalité... pour élire un évêque.

Et quelques hommes seulement pour chasser Dieu de la France!

Vendredi, 13 mars. Depuis mon opération je suis un peu superstitieuse. Le vendredi était

mon jour de prédilection, j'entreprenais tout ce jour-là, et avec la plus grande confiance. J'avais fixé moi-même la date de l'épreuve : je voulais être sur la croix un vendredi. Oh ! que le supplice fût cruel !...

L'hôpital... ma chambre nue et blanche... le petit lit étroit et dur... les gardes... les médecins... le ronflement de la bouilloire... mon confesseur... ma dernière communion... l'offrande de ma vie... Puis, longtemps, longtemps après, le réveil... le nom de Dieu prononcé avec effroi... ma faiblesse extrême... l'ignorance de tout... même des êtres chers qui guettent mon réveil... les visions noires que je distinguais à peine... puis, pendant des jours et des nuits, de la souffrance, toujours de la souffrance...

Après cela, un flot de sang sortant de mon côté ouvert... l'éternelle position horizontale... ma petite garde soignant mon corps, moi faisant du bien à son âme... mes communions forcées, sur ma langue desséchée... mes nuits d'attente... la petite chapelle... les fleurs... les visites du médecin... le terrible point d'interrogation... la réponse... ceux qui m'aiment... ceux qui croient m'aimer... ceux

qui ont souffert... Enfin, ma convalescence lente et morne... l'ami fidèle.

Je pense à ma maison, je languis, je veux partir, et après cinq semaines on me transporte chez moi... l'ambulance... ma chère maison calme où tout me sourit... mon petit chien qui saute autour du brancard... mes pauvres domestiques, respectueux... ma chère, très chère chambre bleue aux petites étoiles d'or...

Le lendemain, procession de la Fête-Dieu. « Seigneur, celle que vous aimez est malade. »... On me transporte sur le balcon. Le cortège s'arrête... les surplis de neige immobilisent leurs ailes... les draps d'or frissonnent... l'ostensoir est élevé, et Jésus se tourne vers moi pour me bénir, tandis que tout autour de moi il tombe de l'amour et des larmes... Hosanna! Béni soit Celui qui vient sauver le monde !



Ils étaient deux, les disciples d'Emmaüs, et deux en un sans doute, puisqu'ils épanchaient leurs cœurs l'un dans l'autre et parlaient de leur unique amour.

Après avoir vu le soleil, ils s'en allaient maintenant dans l'ombre...

— *Sperabamus* ! Nous espérions tant ! Sa doctrine était si belle, ses mœurs si pures, sa personne si divine, que j'aurais fait pour lui toutes les folies. Travailler, travailler toujours pour un tel maître, quelle joie ! Mais maintenant je le sais bien, c'était un rêve...

— Pour moi, je sentais des flots de pureté et d'amour envahir tout mon être. J'aurais voulu passer ma vie à ses pieds, et l'aimer uniquement eût été le but de ma vie... Hélas ! mon rêve s'est enfui, par ce qu'il n'est plus là, Lui...



« Quoi donc ! Pourquoi êtes-vous tristes ? »



Suivre ceux qui souffrent... les suivre de loin d'abord, pour ne pas les effrayer, et leur demander ensuite : Quoi donc !

Suave question, qui dilate les âmes, qui ouvre les cœurs repliés sur eux-mêmes, qui fait entrer le soleil dans les plis humides d'une âme sans ami. Quoi donc !... Dis-moi ton mal, ta

peine, tes luttes, et je t'aiderai, ou je demanderai à Dieu qu'il t'envoie quelqu'un moins indigne. Prends tout ce que j'ai, demande-moi tout ce que tu voudras, *mais ne souffre plus...*

Amitié d'aujourd'hui, envieuse et jalouse, tu as tué la véritable amitié qui donne tout à l'être aimé. Quand on dit à quelqu'un qui chancelle : « Tu peux compter sur moi, » on entend : *Allons donc!* ...



« Pourquoi êtes-vous tristes »... Vous tous qui cheminez le long de la vie, petits et grands, pauvres et riches, pourquoi souffrez-vous, sinon parce que Dieu vous manque. Vous venez de Lui, vous allez à Lui, ne fuyez pas la vraie route qui est Lui.

Vivre sans foi, sans but, sans amour; ne pas croire aux choses saintes qui reposent dans l'âme, et faire taire la voix qui pleure sur le mal; ne regarder que l'affreuse terre et n'avoir pas un coin de ciel bleu; ne jamais manger d'Hostie et prendre son cœur aux choses terrestres, ce n'est pas vivre, c'est mourir; c'est

mourir à tout ce qui est beau, à tout ce qui est vrai, à ce qui est éternel.

« Es-tu donc si étranger... Ne sais-tu pas... ? » Ne sais-tu pas ce qui m'afflige, qui je pleure ? — Peut-il y avoir une autre tristesse que celle de perdre Jésus ? Peut-on soupirer après un autre que Lui ? Le plus souvent, ce qui nous contriste c'est l'orgueil blessé, c'est l'amour-propre froissé, c'est une affection qui s'envole, une illusion qui pâlit, tandis que Lui, le maître de tout, le compagnon délicat qui suit le voyageur accablé, Il ne prend rien à notre âme qui vient pourtant de Lui.

Oui, insensés que nous sommes, de vouloir tout avoir à notre heure, quand nous ne donnons jamais ! « Il disait qu'il ressusciterait dans deux jours, et les deux jours sont écoulés »... Regarde-toi, pauvre petite âme, et... aime...

« Il fallait que le Christ souffrît » pour répondre à nos questions angoissées, pour nous montrer le chemin de la souffrance volontaire, de la folie même... pour essuyer avant nous les affronts, les insultes, la crainte, la honte, la mort.

« Ah ! restez, car le soir vient »... Tout à l'heure ce sera la nuit, la nuit sans étoiles de l'erreur, de l'oubli, de la haine de Dieu. Ah ! res-

tez avec nous, ô Christ, car nous avons peur de la mêlée, nous craignons la tourmente, le vent de l'impiété nous secoue, restez avec nous !

J'aime mon Christ jusqu'à la douleur. Quand je lui parle je lui dis les mots les plus doux et des choses exquisés que l'on n'ose pas dire à un bien-aimé de la terre. Mes bras se font plus enlaçants et plus tendres pour ne pas blesser les pieds divins, mes lèvres se collent sur des plaies douces et brûlantes à la fois, et mon âme se fond de bonheur et de peine d'aimer tant et d'aimer si peu le grand Christ Jésus qui se donne dans cette mesure.

Ah ! il peut bien alors arrêter la vie qui court dans mon être, et étouffer l'air qui gonfle mes poumons. Il peut bien couper ma respiration, et la chanson tiède de mon souffle il peut la faire taire aussi, car alors je suis tellement à Lui et en Lui, que je m'y perds et me noie et m'enivre, et je pleure de boire encore la vie et de me heurter encore à la terre, à la lutte, au péché, et de voir ceux que j'aime souffrir, chanceler et tomber...

...Prendre une misère, la soutenir, la relever, la dépouiller de ses haillons, la revêtir d'une robe vermeille ; tourner ses yeux vers le soleil, lui faire regarder la grande lumière et

tourner son regard vers l'au-delà; ouvrir son âme à la pureté, à l'amour, à tout ce qui est suave et vrai; lui donner des soifs intenses et des faims étranges qui désirent, qui veulent, qui appellent Dieu!...

...Ah! quand même j'aurais faim de Toi jusqu'à en mourir, ô mon Christ, qui donc te donnerait à moi dans la mesure souhaitée par mon âme affamée? Quand même je voudrais sauver le monde, est-ce ma pauvre prière qui pourrait remuer l'univers? Quand même la tempête de mon amour détruirait mon cœur, ses morceaux épars t'apporteraient-ils une larme de plus, un repentir, un amour?...

C'est vrai que l'on peut mourir de t'aimer, mon grand Christ, et il y a des jours où je suis comme prise de vin...

Ces gens ivres, quand on les rencontre, on sait bien ce qu'ils ont bu et pourquoi ils chancellent... Moi, je m'enivre de Toi, et tu répondras des folies de mon ivresse, de mes pensées, de mes paroles, de mon amour, car ce n'est pas moi, hélas, qui T'ai cherché, qui T'ai appelé, c'est Toi, ô mon Christ, qui as poursuivi l'âme infidèle qui courait la tempête et l'as relevée, purifiée, et perdue en Toi.

.....

.....
Hier soir je faisais ma prière sous une nuit pleine d'étoiles, et soudain la pensée de la solitude complète est revenue me mordre au cœur, et j'ai senti de nouveau l'angoisse d'être seule dans la mêlée, d'être faible dans la lutte, de glisser, sans s'en douter, dans le moins bien, le moins beau, le moins haut, de descendre plus bas, dans le vulgaire, et plus bas encore, dans le « comme tout le monde. » Alors, avec un regard de mendiant, j'ai fouillé le ciel de Dieu pour y chercher un rempart, un appui, une lumière, et j'ai appelé... la mère de quelqu'un que je connais, la priant de me tendre de là-haut une branche de lys, de laisser tomber jusqu'à moi les conseils immaculés que murmurent les saintes, et d'offrir pour moi au Seigneur Dieu le pur sacrifice qui m'est demandé... et je me suis relevée dans une paix infinie, en donnant mon cœur à Dieu, ce cœur qui venait de grandir par la souffrance...

J'ai eu l'autre jour la pensée des souffrances intimes du Christ: souffrances de la fine pointe de son âme, heurts de l'amitié qui bleuissaient son cœur sensible et délicat, grossièretés involontaires de ceux qui le frôlaient, délicates tendresses incomprises, appels d'amour restés sans

réponse, — et tout de suite après la pensée de consoler ces souffrances par des souffrances, par des attentions plus exquisés encore de tous les instants, de toujours.

Je ne sais pourquoi je me sens poussée dans ce sens. Oh ! les luttés fatigantes, les profondes ténèbres qui viennent après les lumières, les froissements qui succèdent à cette attirance, le je ne sais quoi d'insaisissable qui me repousse et m'attire dans celui en qui j'ai déposé une part de ma confiance ! C'est un réseau compliqué, c'est un essor et un arrêt, et les jours passent, gris, tremblants, perdus. J'appelle la voix de mon Dieu, c'est la seule que je désire, comme seule sa volonté est mon but. Mais pourquoi cette nuit obscure, ce tâtonnement dans la marche vers Dieu ? Pourquoi suis-je posée sur ce flot mouvant, par qui, pourquoi ? Mon crime est de vouloir peut-être que le cœur qui recevra ma confiance n'ait pas touché la terre et qu'il porte la vraie marque de Dieu...

Ah ! combien d'âmes attendent, sur le grand chemin de la vie, la rencontre d'un vrai apôtre ! On les voit, le regard mourant, l'œil hagard, et ceux qui ont de l'huile sainte au front souvent ne cherchent pas à secourir leur détresse. Ce n'est pas au pays de l'idéal qu'il les faut cher-

cher, ce n'est pas là qu'elles errent, mais elles rampent plutôt sous la poussière d'or du siècle, dans le scintillement des fausses lumières de notre haute société.

J'ai souffert si longtemps d'avoir à dire mes peines aux étoiles, quand j'étais jeune encore. Ce sont elles qui m'ont appris à les porter plus haut, jusqu'à Dieu, et c'est Lui qui, ensuite, m'a fait demander la charité à la terre. Mais je ne sais pas demander. Ma grande fierté prend des airs de pudeur effarouchée, et j'ai le tort de chercher la divinité dans la faiblesse humaine...

Mon Dieu, je crois que j'ai fait mon possible. Depuis mars, mon âme a les yeux tournés où elle espère trouver la lumière. J'ai subi tous les grincements de l'humiliation, je me suis heurtée à mille obstacles d'une délicatesse infinie, et ce, sans me lasser. Je ne crois pas que ce soit pour le plaisir d'être heurtée.

A CELUI QUE J'AIME

Pourquoi t'es-tu donné dans cette mesure, si c'est pour t'en aller maintenant, et me laisser errer comme une âme en deuil? Pourquoi as-tu donné à tes hosties des goûts de ciel, si c'est pour les changer, aujourd'hui, en amertume?

Pourquoi m'as-tu attirée jusqu'à Toi, si c'est pour me laisser retomber où c'est triste, où l'on t'appelle, où l'on n'est plus sûr de soi? Parce que je te cherche, je trouve le chemin fangeux et la route dure, et tout le long du jour je m'enivre de Toi!

Mon âme est une folle qui écoute tes mystiques mélodies et qui se cache, loin du monde, sous ton aile mystérieuse; elle souffre. Sur l'onde bleue de son amour étrange elle navigue, cherchant le port où tu te caches, où tu aimes, où tu réponds enfin; poursuivant chaque jour sa chimère, son rêve... Aie pitié de mon âme!



Le train vient d'emporter la petite enfant qui, pendant un mois, m'a suivie pas à pas, comme un petit chien, m'accablant de questions, souvent impossibles, cherchant toutes les réponses, ayant toutes les faims, sauf la bonne. Parce qu'on a lu *L'Emigré*, *Les yeux qui s'ouvrent*, et les naïvetés de Gyp, on se croit armé pour la vie!... la vie avec ses fantômes, ses meurtrissures, son masque, et l'on a hâte de se lancer à l'assaut de l'expérience, des hommes, des choses, de l'amour surtout...

Les jeunes filles me font pitié. Mendiantes de plaisir, elles se hasardent sur tous les chemins, affamées et gémissant d'avoir une âme... Elles voudraient franchir les limites, renverser les bornes, boire à longs traits n'importe quoi, n'importe où... comme moi, quand j'étais seule et jeune...

Je porte parfois toutes les lourdeurs de ces petite âmes de jeunes filles auxquelles je m'intéresse. Je dis à Dieu qu'elles ont faim, qu'elles sont fatiguées, qu'elles ont goûté à la lie du calice de la vie. Mais il sait sans doute pourquoi Il permet qu'elles errent et se blessent quand même. Je voudrais faire du bien, mais mon âme est si lente à s'élever que je ne puis entraîner d'autres âmes, et ma vie s'écoule inutile et toujours la même...



De quel côté se tournent donc les yeux que l'on ferme? Voient-ils enfin l'obsédante vision qui passe et se cache et repasse en nos esprits chrétiens? Se reposent-ils enfin, fermés pour jamais aux surprises, aux curiosités, aux appels, à la douceur des yeux aimés, ou bien fouillent-ils encore des obscurités fatigantes?

Pauvres morts qui sont là, se reposant de la vie, couchés dans leurs demeures affreuses, que nous diraient-ils s'ils pouvaient de nouveau parler? Quelle complainte effrayée chanteraient les mères, si elles pouvaient seulement entr'ouvrir leurs tombeaux? Et la mondaine, poudrée et parée jusque dans la mort, maudirait peut-être les parfums et les fleurs et la lumière et l'amour... Que dirait le jeune homme, foudroyé sans pitié à l'heure où s'abreuyaient ses désirs, à l'heure triste où son âme criait: Pitié! Que dirait la petite nonne desséchée qui, en mourant, enlaga son Christ, après avoir, dans un grand rêve d'amour, immolé son cœur à Dieu? Que diraient tous ces morts, petits et grands, riches ou pauvres, s'ils pouvaient parler?

Tous ils diraient: Tous les rêves sont vains, et vains tous les plaisirs. Laisse là les printemps et les automnes, les moissons et les blés murs, détourne-toi de la vie et cherche l'Infini. Hâte-toi, le soir vient et la nuit tombe.

Où vont les morts? La nuit, quand les humains s'arrêtent enfin, les morts se lèvent-ils?

Oh! que je voudrais savoir par quelle force puissante viennent, vivent et s'en vont les âmes!

PENDANT UNE RETRAITE

Au couvent. « Je suis là et je frappe. Si quelqu'un ouvre la porte, j'entrerai et je souperai avec lui. » Non, non ! tu ne dis pas vrai, ô mon Christ, car il y a à ta porte, à Toi, un mendiant qui souffre, et qui pleure, et qui tremble.

Ne dis pas que tu frappes, car mon cœur est ouvert à tous les vents du doute, de la tentation, du découragement. Où es-tu ce soir, Ami désiré des âmes ? Pour te trouver, je suis venue ici, n'écoutant que ta voix, car tu me pousses toujours et j'ai foi en Toi, et là-bas ma maison est triste comme la mort, parce que je suis partie, en quête d'infini... Je suis plus triste qu'une veuve, car les veuves peuvent se tourner vers Toi, tandis que je t'ai perdu, Toi que mon cœur aime plus qu'on aime son époux ; je suis plus triste que qui pleure son enfant, car tu es le cher être que je berce, les joies de Noël et le seul enfant que j'ai vraiment aimé...

Et le doute m'envahit, et si tu étais là il ne rôderait pas autour de mon âme... Le doute sacrilège a touché à tout : à l'eau sainte qui lave le front des enfants à leur naissance, au sacrement divin qui soulage le pécheur, à cette direction si nécessaire que tu as préparée de tes

mains, à ton amour, à tout ! Pourquoi me laisses-tu ainsi, éplorée et assoiffée, et à qui veux-tu que je me plaigne, puisque tu es un Dieu jaloux ?

Emporte-moi loin de la vie, ô mon Christ, car je te trouve si peu ici-bas. Partout, c'est le péché, c'est le plaisir, c'est l'intérêt. Toutes les âmes que je frôle ont pris leur cœur à la terre, et le mien est un pauvre fou qui t'appelle et qui t'aime.

Je t'écris parce que je souffre. Aie pitié de moi que tu as faite si frêle pour porter un tel amour ; Tu es plus grand que l'univers, et tu loges en mon cœur...

* * *

Ma petite chambre de retraitante est froide et nue, les murs se touchent presque, et les ailes de mon âme s'y blessent. Devenir une sainte ! Je n'en ai jamais senti si fort le désir, et sous la poussée divine je suis prête à tout. Je sais qu'elle me pénètre et déborde, m'arrête et me pousse, m'écrase et me donne des forces tour à tour... J'ai tant pleuré hier soir, anéantie sur ce petit sofa de couvent, j'ai tant pleuré dans cette tempête, qu'aujourd'hui mon cœur est encore un peu mouillé.

Que Tu es bon, la nuit, quand on s'agenouille devant Toi ! La petite lampe du sanctuaire seule éclairait notre rendez-vous d'amour. Et je t'ai parlé de ceux que j'aime, de ceux qui t'offensent, de ceux qui travaillent, de mes petites âmes gourmandes qui boivent sans prudence ; je t'ai dit mon amour et le désir que j'ai de ta gloire ; je t'ai offert mon cœur plein de sanglots, de crainte, de péchés. Je t'ai remercié de tes grâces sans nombre, de ton amour, de tes lumières, et t'ai dit merci mille fois d'avoir mis un Cyrénéen sous ma croix.

M'as-tu entendue, mon Dieu ? Pourquoi ne viens-tu pas hors de ton tabernacle quand tu vois un pauvre cœur qui se meurt d'avoir faim ?... Je sentais bien que tu prenais tout mon être et le dégageais de la terre, ce pauvre être que tu as poursuivi, au bal, dans le monde, partout ; je sentais bien que je t'aimais uniquement et que le reste ne vaut pas un regard, et j'envie la petite lampe qui vacille devant Toi et t'éclaire, mais qui finit par s'éteindre, elle.

Je voudrais vivre ainsi auprès de Toi ; je serais ta petite sentinelle attentive et ravie ; je ne te laisserais pas seul, surtout aux heures où l'on t'oublie, et je boirais ton amour jusqu'à m'en enivrer ; les jours ne me seraient rien, ni le

temps ni le monde, ni ces mille préoccupations qui nous absorbent une fois qu'on leur donne un regard. Et tu me serais tout, absolument tout, jusqu'au ciel... ! Non ? Alors il faut que je retourne coudoyer l'humanité pressée, absorbée, oublieuse de Toi ; il faut que je vive, par amour pour Toi, jusqu'à la dernière heure de la vie que tu m'as prêtée, et que j'avance encore avec cette crainte de te tromper. Soit, je le ferai, si c'est là ton désir.



J'ai fini ma retraite, et je m'en vais. La chapelle a gardé son odeur d'encens, ses fleurs, ses ombres... elle a surtout gardé le Christ jaloux qui a dit : J'attirerai tout à moi.

Oh ! que la vie est rapide et qu'elle apporte parfois d'étranges nouveautés — comme une femme qui, sur la grève, attendant des épaves et regardant la tempête, y verrait se gerber des fleurs...

FÊTE DE LA TOUSSAINT

Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?
J'étais heureux, en bas, dans mon obscurité ;
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie
Me paraissaient un sort presque digne d'envie ;

Je regardais d'en haut cette herbe : en comparant,
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,
Si bas, si loin de Lui, si voisin du néant !

.....
Devant l'Infini, pour qui tout est pareil,
Il est aussi grand d'être homme que soleil !
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,
Et mon cœur se console et je dis à mon âme :
"Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent,
Mais réjouissons-nous, car notre Maître est grand !"

(LAMARTINE)

Il y a aujourd'hui, dans les choses, des voix ;
il y a, dans les luttes, des forces, et dans la douleur, des joies.

C'est la fête de tous ceux qui ont passé, qui comme nous ont foulé la terre et qui maintenant, au son des harpes d'or, chantent d'une voix large et sans plus de lourdeurs, nos prières tremblantes. Ils voient des aurores sans déclin, et les fronts purs des chérubins en extase ; ils se reposent sans fin parmi les lys et les flots de lumière ; ils contemplent l'Astre merveilleux qui est le Christ et qui a fait l'amour et le repentir.

Ah ! que je m'ennuie parfois de Toi, Vision chère et blanche, dont ma vie est hantée et embaumée. Toi qui passes devant les yeux éblouis de mon âme et t'y attardes, qui emportes, ja-

lousement, toutes mes pensées, quand te pencheras-tu vers le petit roseau fragile et l'emporteras-tu vers le Soleil?

.....
Il n'y a pas de remède à mon mal; je suis atteinte mortellement. Ceux qui ont creusé la science divine, ceux qui versent les baumes et les calmants n'y peuvent rien. Je l'ai lu hier dans les yeux de celui en qui j'ai confiance et qui connaît de mon mal tous les symptômes; je l'ai deviné à sa pitié... Ah! qu'elle est pénible cette impuissance à donner le divin et à le saisir! Même les âmes qui sont unies par des liens sans mélange humain, ne peuvent s'entr'aider, sinon par une compassion muette et exquise, inconnue du vulgaire, sinon par cette mutuelle expression de souffrance qu'imprime cette soif inassouvie.

Hier, j'ai fouillé curieusement ces deux yeux pleins de pitié; tout bas, ils appelaient le Christ et le cherchaient sur les murs blancs de ce couvent de moines, pendant que mon âme disait sa lassitude. Le Christ était partout, et comme toujours Il était nulle part. Il était dans nos cœurs, dans les mots, dans l'air; Il appesantisait notre tristesse de ne pouvoir Le saisir, Le

donner, L'emporter et laissait, rapidement, couler les heures.

... Si tu prenais en pitié les soifs qui tourmentent; si, Tu rafraîchissais les fronts brûlés; si Ton cœur compatissant et tendre repassait par nos rangs; si Ta voix étrange et profonde et pleine de mystères nous appelait encore, ah! si Tu revenais, ô mon Christ! sur cette terre de misères, tu y retrouverais au banquet de Simon, à la croix, à ton tombeau, une autre Madeleine qui se meurt de t'aimer.

.....

Qu'est-ce qu'elle te disait, cette Catherine de Ricci, dont les traits, à force de te contempler, avaient pris l'expression de tes traits? Pourquoi permets-tu que l'on me dise ces choses? Est-ce parce que tu veux que mes yeux ne se détournent plus de Toi?... Mais non, mais non, cela n'est pas possible; tu n'as pas besoin de mon amour timide ou intéressé, tu n'as pas besoin de mon cœur usé, et je souffre parce que moi, j'ai tant besoin de Toi...

Si tu voulais pousser mon martyre étrange jusqu'à briser ma volonté revêche; si tu voulais adoucir la rudesse de mon âme et empêcher mes façons brutales de dire; si tu voulais verser en mon cœur ces délicatesses exquises et cette ten-

dresse qui te faisaient te pencher vers les saints, ah! si tu voulais, un jour, m'emporter avec Toi!...

.....
Je crois aux désirs fous des saints, des saintes. Je crois que tu descends jusqu'au fond des abîmes pour y chercher des âmes; je crois qu'elles ne peuvent plus t'échapper quand tu les blesses, et qu'elles mendent ton amour comme de pauvres affamées. Si l'on soupçonnait mon secret insensé! Je suis sensuelle et méchante, je suis brutale et rude et impatiente, et les torts des autres ont du mal à gagner mon indulgence. C'est pourquoi j'ai honte en levant les yeux vers Toi, mon Christ patient et doux, mon Christ miséricordieux! Tous les jours je dis: c'est aujourd'hui que je serai bonne enfin, et le lendemain me découvre de nouvelles faiblesses, me fait commettre de nouvelles sottises.

.....
Mes petites amies reviennent à moi, confiantes et assoiffées. Je sens que je leur fais du bien, mais j'ai tant honte d'être l'instrument que je suis et de donner si grossièrement le Bon Dieu. Oh! mon pauvre Christ, faut-il que les ouvriers soient rares pour que tu prennes à ton service des chemineaux et des invalides trem-

blants qui exigent un salaire ! Faut-il que ton amour soit profond et fou pour que tu ne sois pas pris de dédain et que tu ne me laisses pas retomber dans ma misère immense et courir de nouveau les chemins !

.....
.....

Je marche dans l'ombre et la nuit ; je me heurte, je chancelle. La croix étend ses bras et m'enveloppe, mais de toutes parts et affreusement. Le Christ, mon Christ, ou ce que je croyais être Lui, s'en est allé en mettant à sa place de l'ombre, du doute et des choses mauvaises. Il me vient alors de grandes frayeurs de n'être pas une choisie, d'avoir usé ma vie pour un leurre, d'avoir joué quelque comédie pieuse ; il me vient de malsaines révoltes, le doute tourne autour de moi. Pourquoi ces duretés *apparentes* du Cœur de Dieu ? Pourquoi certaines âmes n'attirent-elles pas, malgré leurs larmes, la tendresse du Christ ? Pourquoi, pourquoi ?... Pourquoi, mon Dieu, as-tu mis des âmes délicates et affamées d'infini dans des vases de terre grossiers et impurs ? Pourquoi ces désirs ailés qui n'ont pour espace que la terre bornée, que la limite rapprochée de la réalité désillusionnante ? Pourquoi veux-tu que

des cœurs se détournent des amitiés humaines, si tu ne les abreuves pas toi-même d'une autre félicité ?

.....

.....

Je me sens comme au lendemain d'une grande fièvre ; j'ai l'âme lourde et endolorie ; j'ai peur de l'avenir. Ce que je vais entreprendre au printemps (une fondation) m'apparaît comme un grand Calvaire où se dressent des croix que je n'ai pas envie de porter. C'est au fond de moi-même que gronde la tempête. Il y a je ne sais quelle force mauvaise, quelle force irritée qui se met en colère pour moi, qui dit des injures, et qui se moque de ma pauvre âme toujours en deuil de son amour, par suite toujours éprise, malgré son cœur refroidi, de son idéal rêvé.

Pourquoi ai-je entrevu cette vision troublante et tant aimée ? pourquoi ne s'est-elle pas plutôt cachée, par miséricorde, puisque je ne devais pas être acceptée au jour des divisions finales ? pourquoi s'est-elle laissé envelopper, contempler jalousement par les yeux éblouis de mon âme, qui ne peuvent plus, qui ne veulent plus s'en détourner ?

.....

J'ai jeté un grand cri là-bas, d'où me revient l'apaisement...

.....
J'ai les yeux si malades que j'ai dû consulter un spécialiste qui m'a trouvé une conjonctivite compliquée des deux paupières cachant des granules et de l'inflammation. Depuis huit jours je subis des cautérisations au nitrate d'argent.

Mon traitement se complique d'une croix que je n'avais pas prévue et qui m'a tenu les yeux ouverts une nuit entière...

« Pour vivre avec le Christ, il faut mourir avec Lui. »

Il faut souffrir la faim, la soif, l'obscurité de la nuit de Béthléem; il faut s'exiler dans le désert aride, loin des glaives qui tuent, et attendre le calme de Nazareth; il faut quitter son père, sa mère, et éparpiller sur les routes des paroles de vie; il faut, à la suite de son Maître, prier et être tenté; il faut frémir sous la trahison de Judas, se traîner jusqu'à Gethsémani et s'y prosterner, résigné, jusqu'à la terre. Il faut trembler et demander grâce, chanceler sous le poids du péché, donner, sans le mesurer, tout le sang de son cœur, et râler et agoniser jusqu'à la mort...

.....

.....
FAME PEREO !... Tout le reste s'est effondré, et je n'ai plus ni cœur ni âme. Il me restait la faim du Christ, et cette faim s'en est allée. Et pourtant, quand je lis ce *fame pereio* de l'Evangile, il y a en moi quelque chose qui gémit.

Pour Toi, ô mon Christ, j'ai renoncé à tout. J'avais à peine vingt ans quand, brusquement et presque durement, tu m'as arrêtée. En ai-je fait, à partir de ce moment, des démarches pénibles, des essais humiliants, des retraites douloureuses ! L'as-tu assez prise, ma vie, jusque dans ses petits détails ! J'étais femme jusque dans le bout de mes ongles, que je poudrais et taillais orgueilleusement ; j'avais des robes merveilleuses qui ne dissimulaient pas mes frémissements, et je me moquais des hommes, des choses, de la vie. Je me rappelle le rire audacieux et parfois blessant qui sortait de mon gosier d'enfant ; je me rappelle des choses folles... Je chantais des rêveries délicieuses dans lesquelles je laissais planer mon âme avec des pleurs, et je t'oubliais à force d'aimer... des fleurs, des oiseaux, des chimères, des songes, des choses frêles.

Aujourd'hui, je souffre !

Pour toi, j'essaie de ne plus avoir ces ondu-

lations de la voix et du corps, qu'ont les femmes et les serpents; quand je regarde, dans les vitrines étincelantes, de belles toilettes et des dentelles de neige, je pense à Toi; je ne me moque plus des hommes, ni des choses, ni de la vie, je les regarde avec bienveillance et compassion. Ma voix s'est figée dans ma gorge, et elle s'est éteinte un jour que je chantais dans ton église pour une petite pauvre, que la phtisie avait emportée et qui m'avait demandé « d'embellir son service. » Chaque partie de mon être s'est tordue sous la souffrance, et pendant des années j'ai traîné ma faiblesse sous les yeux de dix médecins et de ma famille désolée.

Maintenant, je marche seule... mais Tu as pris mon âme... et tu la pétris et tu la mets en ruine... mais va, je T'aime quand même!

.....

Est-ce que tu entends la chanson triste que mon amour fait monter vers Toi?

Ce soir encore, pendant que ma maison est vide, pourquoi suis-je restée seule avec Ton souvenir?

Je m'ennuie de Toi, et je souffre de m'être éprise de ce grand rêve blanc qui, tout d'un coup, s'est effondré; et je marche comme par-

mi des cauchemars, Te rappelant tout bas, comme on appelle un bien-aimé, parti.

Rends-moi ma liberté : la liberté de briller au bal, de rire et de suivre le courant de plaisirs qui fait oublier le temps, et les bornes. Rends-moi mon insouciance qui met le rire aux lèvres et la sérénité au front. Ne hante plus mes rêves, mes pauvres grands rêves, plus blancs que les blancheurs de neige, mes rêves épuisants.

.....

.....

Il est fini, mon pauvre petit journal. Elle achève, la petite ritournelle de mon amour insensé, qui a suspendu son rêve aux étoiles et l'a vu se balancer sous les brises et secoué par les tempêtes.

Pourquoi l'ai-je caché si haut mon rêve ? Comme les frêles petits nids de mousse, il est ouvert à tous les vents ; une chute de feuilles le fait frémir, un rien qui traverse l'espace le fait trembler : il abrite un amour !...

Il n'est pas de tendresse de mère qui donne cette fièvre ; il n'est pas d'amour terrestre qui mène à ce martyre... et je voudrais redescendre, me soustraire, m'en aller, me faire violence... Je reste toujours.

.....

.....
Adieu, mon Christ, mon grand Christ que j'ai tant aimé ! Tu t'en es allé où n'abondent pas les amantes frivoles qui n'ont pas su fermer leur cœur aux amours humaines ; Tu planes et tu reposes dans les vallées de lys où tombent, non des pleurs, mais de la rosée fraîche, et sous Tes pieds s'arrêtent les astres d'or. Comment veux-tu que mes yeux éblouis se détournent de Toi ?

Je sais que Tu reviendras quand le feu de cette autre épreuve aura purifié mon âme. Je sais qu'en T'immolant jusqu'aux fibres éprises de Toi, je fais Ta volonté divine. Prends tout, que m'importe ! Quand je n'aurai plus rien, que je me serai détournée de l'humanité et dépouillée de ce que tu abhorres ; quand ma misère t'apparaîtra nue et sans apprêt et sans orgueil, et que je n'aurai plus confiance qu'en Toi, mon Christ tant aimé, Tu redescendras jusqu'à l'âme qui ne peut plus vivre sans Toi !

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Préface</i>	9
Le premier numéro de l' <i>Action Sociale</i>	13
De Montréal à Québec.....	21
La mort de Tardivel.....	29
Chant de repentance.....	39
Du monastère	43
T'aimer enfin	51
La bonne pluie	55
De Percé à Ristigouche.....	59
Pour l'ouvrier que j'aime.....	77
Aimons-nous	81
Le Nouveau Québec	89
L'homme à la jambe malade.....	101
Ailes brisées	107
La prière du misérable.....	111
Lettre au Père X.....	115
Les missions de Tobique.....	121
Je t'ai vomi.....	129
Elle !	139
Le baiser de Dieu.....	143
Québec " fantaisiste "	147
Le vieux moulin.....	153
Pitié !	157
<i>Vecors</i>	159
Souffrir avec Marie, souffrir avec Jésus.....	163
Fragments	169
LE JOURNAL D'UNE AME	187

Printed in Canada

Imprimerie Laflamme, Québec.